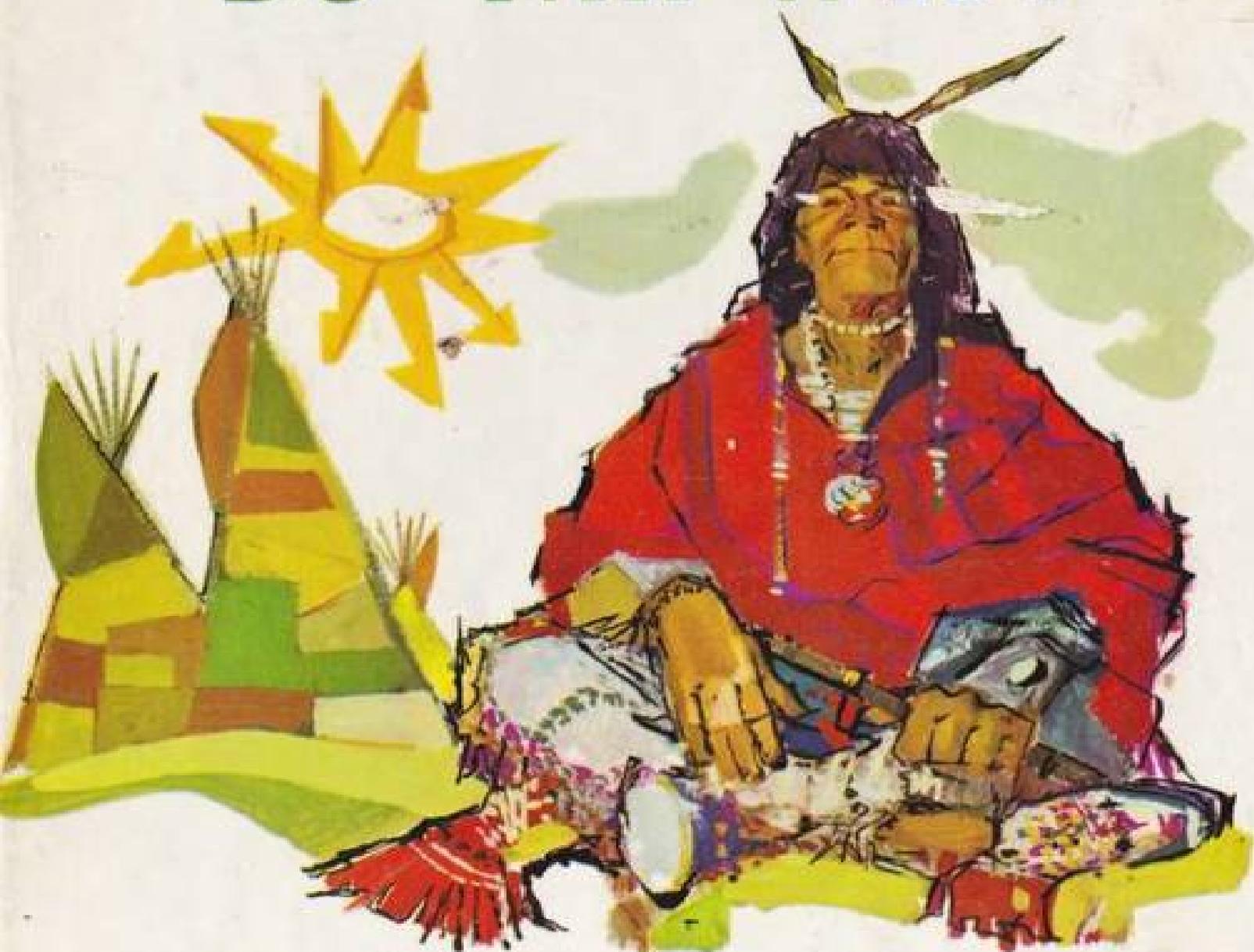


CH. QUINEL ET A. DE MONTGON

CONTES ET RÉCITS DU FAR-WEST



FERNAND NATHAN

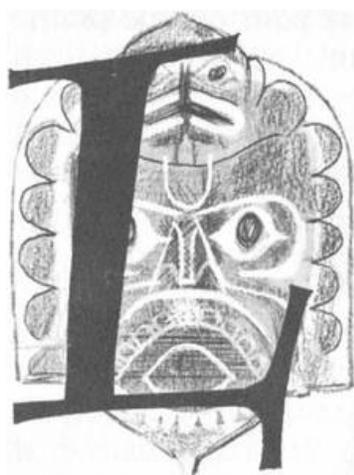
Contes et Légendes de tous pays

**CONTES ET RÉCITS
DU FAR-WEST**

**PAR CH. QUINEL
ET A. DE MONTGON**

***Illustrations
de Maurice Paulin
Édition : NATHAN***

Un cadet de Gascogne chez les Peaux-Rouges



L'AMIRAL de Coligny, le chef du parti huguenot en France, envisageant la possibilité d'une défaite de Messieurs de la Religion réformée, s'inquiéta de la possibilité de créer, pour ceux qui ne voudraient pas céder sur le chapitre de la foi, un refuge sous de lointains climats. Il encouragea donc les navigateurs protestants de La Rochelle, en particulier, ou de Dieppe, à visiter les côtes d'Amérique et à y préparer des embryons de colonies.

Un de ceux qui y réussirent le mieux fut Jean Ribaut, de Dieppe, qui atteignit la Floride où il lia avec les Indiens les plus amicales relations. Il érigea en signe de sa prise de possession et de son passage une colonne commémorative, puis il s'en retourna vers l'Ancien Continent.

Deux ans plus tard, accompagné de René de Laudonnière, il revint dans la région et retrouva le monument pieusement orné de fleurs et de branchages : les Indiens n'avaient pas oublié leur ami.

Ribaut et Laudonnière renouèrent les bons rapports d'antan. Ils fondèrent un poste et commencèrent à jeter les bases d'un établissement qui, un jour ou l'autre, pourrait

être plus important. Le cacique de la région, nommé Outina, avait dans les marins français tant de confiance qu'il les consultait sur toutes les décisions qu'il avait à prendre.

Les Espagnols de Cuba qui, eux, étaient en guerre presque continuelle avec les indigènes, prirent ombrage de cette situation privilégiée des Français ; ils écrivirent à la Cour d'Espagne et Philippe II envoya un de ses hommes de confiance, don Pedro Menendez de Avilez, avec le galion *Santo-Pelago* et dix autres navires sur les côtes de Floride pour y déposer une armée de deux mille six cents hommes.

Le Dieppois et son lieutenant, surpris par cette menace que rien ne justifiait puisqu'il n'y avait pas de guerre entre la France et l'Espagne, se rendirent auprès du général castillan.

— Monsieur, dit Ribaut, nous ne disposons ici que de cent cinquante hommes et nous ne sommes pas en état de vous tenir tête ; si vous avez ordre de votre maître de vous emparer de ce pays, nous ne saurions nous y opposer. Rappelez-vous seulement que nos rois sont amis et, en conséquence, fournissez-nous un bâtiment pour retourner en France.

L'Espagnol rit au nez du marin.

— Ce n'est pas là mon intention, répliqua-t-il avec hauteur.

— N'oubliez pas, prononça calmement le Français, que les événements de la vie sont infiniment variés, que ce qui nous arrive aujourd'hui pourrait vous arriver demain.

Pour unique réponse, Menendez ordonna de pendre Ribaut, Laudonnière, et tous les Français dont ses hommes purent s'emparer.

Tous moururent héroïquement. Lorsque vint le tour de Ribaut d'être pendu, il s'écria :

— Nous sommes sortis de la terre et nous devons y retourner. Vingt ans plus tôt, vingt ans plus tard, c'est...

Il ne put achever : le bourreau avait fait son office.

À l'endroit où avait eu lieu cette exécution qui était un véritable assassinat, Menendez fit placer un écriteau avec

ces mots :

« Je ne les traite point ainsi comme Français, mais comme hérétiques. »

Ribaut et ses compagnons appartenait en effet à la religion réformée et le général espagnol avait satisfait en même temps sa haine et sa conscience.

Quelques Gascons étaient parvenus à s'échapper. Ils s'étaient réfugiés dans les bois où les Espagnols n'avaient pas osé les poursuivre. Les sauvages les avaient secourus et les avaient traités fort humainement, au point que l'un d'eux, le jeune Pierre de Bray, recueilli par le cacique Satuviora, devint son homme de confiance et son conseiller.

Lorsque l'on apprit en France la conduite infâme de don Pedro, l'indignation fut à son comble parmi les marins. Un Gascon, Dominique de Gourgues, cousin de Pierre de Bray que l'on croyait mort comme les autres, résolut de venger son parent, ses compatriotes et l'honneur du pavillon français.

Ce Dominique de Gourgues était un vieux corsaire. Il avait couru toutes les aventures, avait été capturé par les Turcs, avait ramé comme forçat sur les galères barbaresques et sur les galères espagnoles et il avait conservé une haine farouche contre les gens de cette nation. Libéré et rendu à son pays, il avait appris à son retour les événements de Floride.

Sans hésiter, le corsaire vendit ses biens, emprunta, équipa trois navires et reprit la mer.

Il cingla vers Cuba et, s'abritant dans un des ports de cette île, il mit ses vaisseaux en état d'affronter l'ennemi.

Sage précaution, car la flottille eut plusieurs combats à soutenir contre des croisières espagnoles. Le Gascon s'en tira au mieux et, narguant les vaisseaux du Roi Catholique, il aborda en Floride.

Il s'agissait maintenant de trouver sur cette terre totalement inconnue, couverte de forêts et peuplée de sauvages, les établissements castillans. Dominique de

Gourgues erra au milieu de cette végétation tropicale qui enchantait ses marins et l'exaspérait. Il n'était pas venu en explorateur, mais en justicier.

La marche n'était pas facile, on ne rencontrait personne, les villages indiens étaient abandonnés. Le Gascon songeait à revenir à la côte, à rembarquer et à poursuivre ses investigations par mer quand, tout à fait par hasard, il tomba sur une assez importante bourgade - un *pueblo* - que les indigènes n'avaient pas désertée.

Dominique de Gourgues se demandait quelle attitude prendre vis-à-vis des Indiens. Pénétrerait-il de force dans ce *pueblo* ou parlementerait-il ?

Il réunit ses officiers.

— Quelle est, à votre avis, la conduite à tenir ? leur demanda-t-il. Si nous négocions avec les sauvages, nous leur donnerons le temps d'aller avertir les Espagnols qui sont en nombre et qui pourront venir nous attaquer, alors que nos chances de succès sont dans leur surprise. D'autre part, il me répugne de me montrer en ennemi à ces Indiens dont la nation lut jadis accueillante aux nôtres.

Les opinions étaient partagées. Tandis que le conseil discutait, les sentinelles placées autour du lieu de réunion avertirent les chefs de l'approche de quelques indigènes chargés de présents.

Le visage du Gascon s'éclaira.

— Voilà qui nous fixe sur notre conduite. Ce sont les sauvages qui...

M. de Cazenove, le principal lieutenant de Dominique de Gourgues, un huguenot de La Rochelle, aussi résolu que son chef, mais froid et méfiant, l'interrompit :

— Je me méfie, gronda-t-il de cette amabilité des Indiens ; elle pourrait fort bien cacher un piège. Qui nous assure que, sous couvert de nous apporter des présents, de nous accueillir courtoisement, ils ne viennent pas tâter nos forces, afin de rapporter aux Espagnols ce qu'ils ont vu chez nous ?

Si vous m'en croyez, nous ne laisserons pas repartir ces espions et nous les mettrons hors d'état de nous nuire.

Il y avait de la sagesse dans les paroles de Cazenove ; néanmoins, l'acte qu'il préconisait déplaisait à M. de Gourgues.

— Nous verrons, répondit-il, à l'attitude des sauvages, quels sont leurs véritables sentiments et nous agirons en conséquence.

Cazenove ricana :

— Il est facile de démêler les sentiments de gens dont on ne comprend pas la langue !

— La sincérité a un accent qui ne trompe pas.

Les indigènes s'avançaient ; ils s'étaient parés de leurs plus beaux atours. Ces hommes-là n'étaient pas nus comme beaucoup de sauvages dont parlaient les navigateurs. Leurs vêtements flottants étaient bariolés de couleurs vives ; ils avaient la figure peinte en jaune et en vermillon et portaient des bijoux d'or et d'argent aux bras et au cou.

Dominique de Gourgues marcha au-devant d'eux, se préparant à converser par gestes et voilà que, à sa grande surprise, l'un des Indiens l'apostropha avec le plus pur accent gascon :

— Adieu, Dominique, mon cousin, vous ne me reconnaissez pas ?

M. de Gourgues s'arrêta perplexe ; les yeux de tous les officiers se fixaient sur ce sauvage peinturluré qui proférait des choses familières.

L'indigène se mit à rire et ceux qui l'accompagnaient l'imitèrent.

— Je suis Pierre de Bray, votre parent, et voici mon bienfaiteur, le cacique Satuviora, qui m'a recueilli lorsque j'ai échappé aux assassins de Menendez ; lui aussi, comme les principaux de la tribu, parle un peu notre langue que je lui ai enseignée.

Tout joyeux, Dominique de Gourgues serra dans ses bras ce cousin dont il venait venger la mort et qu'il retrouvait

sous ce curieux accoutrement. Tous s'assirent autour d'un repas préparé à la hâte. Ce fut cordial et joyeux. Les Indiens maniaient curieusement notre langue qu'ils entremêlaient de mots espagnols et de phrases de leur idiome.

— Les sujets du Roi Catholique, expliqua Pierre de Bray, sont détestés ; il n'y a pas de mauvais procédés dont ils n'abreuvent les indigènes. Si vous venez les combattre, le cacique Satuviora vous assistera de tout son pouvoir.

L'alliance fut vite conclue. Les Indiens décrivirent à leurs nouveaux amis la situation de Villareal, le commandant des forces espagnoles. Il avait construit un fort sur l'emplacement du campement de Jean Ribaut. Il n'en sortait guère, craignant à juste titre les embuscades des indigènes.

L'expédition se prépara ; les marins français prirent les devants, guidés par Pierre de Bray, à travers la forêt. La tribu de Satuviora suivait à une petite distance.

Dominique de Gourgues put approcher du fort espagnol sans donner l'alarme à la garnison. Surgissant brusquement du couvert des arbres, les Français s'élançèrent à l'assaut des palissades ; ils enlevèrent la place. Ceux des Espagnols qui ne furent pas tués ou capturés s'enfuirent vers les bois. Là, ils tombèrent au milieu des Indiens qui les attendaient et qui les massacrèrent jusqu'au dernier. Dominique de Gourgues eut beaucoup de peine à empêcher que la torture ne leur fût appliquée.

Quant à Villareal, lieutenant de Menendez et qui avait trempé dans l'assassinat de Jean Ribaut et des siens, il s'était rendu. Il fut jugé par une cour martiale et condamné à mort. Pierre de Bray indiqua à son cousin l'arbre auquel avaient été pendus l'armateur dieppois et ses compagnons. La pancarte hypocrite était toujours là sur laquelle on lisait encore distinctement : « Je ne les traite point ainsi comme Français, mais comme hérétiques. »

M. de Gourgues fit tracer un autre écriteau conçu en ces termes : « Je ne les traite point ainsi comme Espagnols, mais comme assassins. »

Après quoi, Villareal et les Espagnols qui avaient échappé au massacre furent branchés.

Les Indiens acclamèrent le Gascon et le traitèrent en libérateur. Ils lui proposèrent de faciliter son établissement dans le pays. Il ne voulut rien entendre. Emmenant son cousin Pierre de Bray, il remit à la voile, et, dix-sept jours plus tard, ayant déposé l'escadre espagnole qui essayait de lui barrer la route, il débarquait sain et sauf à La Rochelle.

Le grand Aigle blanc



Il jamais vous allez à Philadelphie et qu'il vous prenne envie de parcourir la région si variée de la Pennsylvanie - Philadelphie n'est pas la capitale de cet État, mais dépasse de beaucoup son chef-lieu politique, qui est Harrisburg - ne manquez pas de prendre pour guide un certain Minnecoujou, qui se tient de préférence aux environs du Jardin zoologique.

Avec lui, nous avons fait toute la randonnée des monts Alleghanys. Ce n'était pas un guide ordinaire. Chaque pic, chaque précipice, chacune de ces vallées sauvages qui semblent être des nids d'oiseaux géants étaient prétextes pour lui à évocation de souvenirs.

Nous eûmes l'explication de cette science quand il nous apprit qu'il était un descendant des Indiens Delawares.

Quiconque s'intéresse à la vie légendaire des Peaux-Rouges, quiconque a lu les récits de l'immortel Fenimore Cooper, connaît de nom cette tribu guerrière qui opposa aux incursions des Faces pâles, une héroïque résistance. Si les autres nations peaux-rouges avaient montré une ténacité dix fois moindre avec un courage égal et une semblable ardeur, le sort du Far-West n'aurait pas été ce qu'il fut et les

Indiens n'auraient pas été balayés de la surface du Nouveau Monde.

Seulement, depuis que le Grand Esprit a lâché dans les prairies, dans les forêts, dans les montagnes, les hommes à la peau colorée, leur cœur est animé les uns contre les autres d'une haine fratricide. Avant de songer à combattre l'envahisseur, les tribus se sont affrontées entre elles et leur division a fait la force des hommes à face blanche.

La Pennsylvanie, que William Penn colonisa au dix-septième siècle, était couverte d'immenses forêts, aussi son fondateur l'avait-il baptisée la Sylvania ; le roi d'Angleterre, par reconnaissance envers l'illustre colonisateur, changea ce nom en Pennsylvanie.

De toutes les tribus qui vivaient dans les grands bois, les Delawares et les Osages étaient les plus prospères. Leur nombre à peu près égal, leur réputation identique, en faisaient des ennemis irréconciliables.

Leur histoire n'est qu'une suite de batailles, d'embuscades, de massacres et de vengeances.

— Les Delawares, nous dit Minnecoujou, leur descendant, s'ils étaient vaincus par plus forts qu'eux, se faisaient tuer sur place. Nos ennemis, car nous en avons encore, ne contestent pas le fait, mais ils osent en donner une explication burlesque ; ils prétendent que si nos ancêtres n'ont pas fui, c'est à cause de leur conformation physique. Les ignobles diffamateurs racontent que les Delawares avaient les jambes trop courtes et que cela les empêchait de courir, tandis que les Osages possédaient de grandes jambes comme ces girafes que vous voyez au Zoo.

Le guide cracha par terre en signe de mépris pour les détracteurs de sa race, visiblement inspirés par les détestables Osages. Il continua :

— Moi qui vous parle, ne m'appelle-t-on pas Short Legs, Jambes Courtes ? Vous vous êtes aperçus, je pense, que je pouvais escalader les rochers aussi bien qu'un autre et devancer n'importe qui dans les terrains les plus difficiles.

Ceci vous donne la mesure de la bonne foi des calomniateurs. L'obstination des Delawarees avait une autre cause.

— Laquelle ?

Minnecoujou baissa la voix et répliqua sur un ton de confiance :

— La protection du Grand Aigle Blanc. Et tenez, le hasard veut que nous nous trouvions dans les parages mêmes que l'Aigle fréquentait. Voyez cette haute montagne qui se dresse devant nous, c'est là qu'était son aire. De là, il partit pour porter son appui à Black Swan, le chef des Delawarees, lors d'un terrible combat qui eut lieu dans cette vallée et où les Osages avaient failli venir à bout des meilleurs de ma nation.

— Qu'était le Grand Aigle Blanc ?

— Un puissant génie... peut-être une incarnation de Guitché-Manitou, le Grand Esprit, en personne...

» Lorsqu'il était satisfait de ses tribus, on le voyait apparaître, planant lentement en de larges cercles parmi les nuages blancs, ses immenses ailes blanches déployées. Alors, les saisons étaient propices, la chasse était heureuse ; les buffalos abondaient dans les plaines ; le menu gibier foisonnait dans les bois et dans les vallées et le poisson des rivières se laissait prendre sans peine. »

— Il n'était pas toujours content ?

— Certes non. Si quelqu'un de la tribu avait commis quelque manquement à son égard, si un chef avait négligé de lui rendre l'hommage qu'il lui devait, le Grand Aigle Blanc se mettait en colère. On ne le voyait pas, mais sa voix retentissait et c'était le tonnerre ; les éclairs étaient le feu de ses yeux. Il frappait de mort ceux qui l'avaient courroucé ; les buffalos fuyaient nos terrains de chasse ; le gibier des forêts se cachait dans les terriers ; le poisson disparaissait des rivières ; la tribu souffrait de la famine ; les maladies la décimaient et ses ennemis, auxquels cette

faiblesse redonnait du courage, surprenaient ses campements.

— De telles colères étaient-elles longues ?

— Elles duraient parfois des années et elles ne s'apaisaient que lorsque les Delawares, par de grands sacrifices, témoignaient leur repentir.

» Un beau jour, l'oiseau sacré reparaisait dans le ciel, et parfois, en signe de pardon, il laissait tomber une plume blanche. Celui qui la ramassait était invulnérable. »

— Les plumes d'aigle n'ont-elles pas toujours été chez vos ancêtres des porte-bonheur ?

— Elles l'étaient en effet. Par la manière dont étaient disposées ces plumes, par leur nombre, par les marques que l'on y traçait, elles disaient à tous quels exploits avait accomplis celui qui les arborait ; elles appelaient sur lui la protection des génies ; néanmoins aucune d'elles n'avait le pouvoir des plumes du Grand Aigle Blanc.

Ce soir-là, nous campâmes dans la montagne au bord d'un torrent, précisément dans la vallée où avait eu lieu le combat auquel Minnecoujou avait fait allusion. Assis près du feu, il consentit à nous le raconter.

Depuis bien des lunes, la désolation régnait chez les Delawares. Pour une raison que nous n'avons pu démêler, le Grand Esprit était courroucé contre eux, le Grand Aigle Blanc ne se montrait plus. Les troupes de buffalos avaient déserté les terrains de chasse de la tribu ; c'était la famine. Les hommes ne parvenaient pas à se rassasier ; les femmes n'avaient plus de quoi donner à manger aux papoues (enfants) ; les pauvres petits pleuraient dans leurs berceaux couverts de mousse.

Black Swan, emmenant avec lui ses meilleurs guerriers, des hommes ayant tous à leur actif plusieurs actions d'éclat, fit une incursion dans le domaine des Osages où s'étaient réfugiés les buffalos, afin de rapporter un peu de nourriture.

Avant que les guerriers de Black Swan aient pu atteindre les troupes sauvages, les Osages s'étaient rassemblés et,

sous la conduite de leur chef, Two Arrows, ils s'étaient jetés contre eux. Écrasés par le nombre, taillés en pièces, décimés, les Delawares avaient dû battre en retraite ; ils avaient gagné ces montagnes, espérant y trouver un abri. Les Osages les avaient suivis.

Dans la haute vallée, Two Arrows avait infligé une nouvelle défaite à Black Swan. Ce dernier, avec quelques guerriers survivants, réussit à escalader une de ces éminences isolées et coniques, si régulières que l'on dirait des collines artificielles. Bref répit.

Tout autour des Delawares, le cercle des Osages se rétrécissait. Ils avaient expédié des coureurs vers leurs campements et des renforts leur parvenaient.

Les guerriers de Black Swan, certains de ne jamais revoir leurs wigwams ni leurs squaws, étaient décidés à mourir plutôt que de donner aux nations le spectacle d'une honteuse capitulation.

Le chef avait conservé son cheval, une bête superbe qu'il avait achetée à des Espagnols. À quoi pouvait désormais lui servir cette monture ? Au pays où il allait, il n'en avait pas besoin.

Dans la vallée, les Osages se préparaient à l'assaut, chantant leur hymne de mort, hurlant des injures, mimant des scènes de torture et de scalp pour montrer à ceux qu'ils croyaient déjà tenir ce qui les attendait. Black Swan tira de sa ceinture son couteau bien effilé ; d'un coup sec, il trancha la carotide de son cheval. La noble bête s'écroula tandis que des flots de sang s'échappaient de sa blessure.

— Vois, cria le chef, la tête tournée vers l'azur, vois, ô Grand Aigle Blanc, le sacrifice que je t'offre ; c'est mon dernier bien sur la terre, mon compagnon de guerre et de chasse. Aie pitié de ma tribu ! Je ne te demande pas une victoire impossible, fais au moins que nous mourions bravement à la face des nations.

Subitement, au sommet de la montagne, se déploya comme un immense nuage blafard. C'était le Grand Aigle

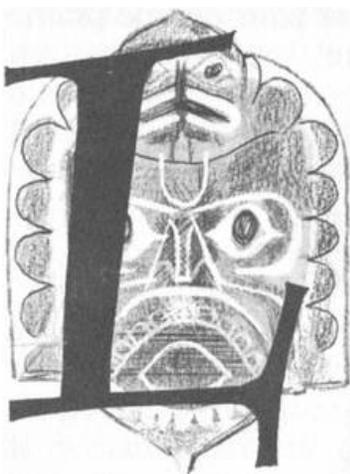
blanc qui dessinait dans le ciel bleu ses larges spirales. L'oiseau divin, ayant tournoyé autour du monticule, dernier refuge des Delawares, fondit sur le petit groupe de guerriers ; il prit dans ses serres le cheval immolé et l'emporta au plus haut des airs. En échange, il laissa tomber une de ses plumes blanches.

Transporté de joie, Black Swan ramassa cette plume ; il la piqua dans sa chevelure. Les Delawares poussèrent leur cri de guerre et, brandissant haches et casse-tête, ils s'élançèrent parmi les rangs pressés des Osages. Ils firent de ces derniers un effroyable carnage et aucun d'eux ne tomba dans la bataille.

Lorsqu'il eut fini de parler, Minnecoujou, notre guide, fils des Delawares, tira de sa poitrine une plume d'aigle et il la baisa dévotement.



Le renégat



LES Anglais, alors qu'ils étaient maîtres d'une partie du pays qui fut plus tard le berceau des États-Unis, vivaient d'ordinaire en paix avec les Peaux-Rouges. Ils s'étaient servis d'eux pour les incessantes attaques qu'ils avaient menées pendant près d'un siècle contre le Canada. Le général Bourgoyne avait rassemblé en un festin de guerre les Iroquois, les Ottoways, les Abenaquis et leur avait, dans un discours, fait part de la tendresse du roi d'Angleterre à leur égard, discours dans lequel il appela couramment Sa Majesté Britannique « le père des Indiens ».

À quelques mois de là, la guerre de l'indépendance éclata. Les troupes anglaises durent tourner tous leurs efforts contre les rebelles et les provinces furent à peu près dégarnies de soldats. Près du petit poste de Wyoming, vivait un colon, nommé Zébulon, qui avait réussi à installer une belle exploitation agricole. Il entretenait avec les Indiens, ses voisins, les plus cordiales relations. Profitant de son exemple et de ses conseils, beaucoup d'entre eux s'étaient mis à la culture ; il leur donnait des plants, des graines et leur enseignait l'art de les faire fructifier.

Zébulon, veuf, avait une fille d'une vingtaine d'années, Viola, qui l'aidait dans la direction de son exploitation et à

laquelle les Peaux-Rouges témoignaient le plus affectueux respect. Elle les visitait, soignait leurs enfants, montrait aux squaws à mieux tenir leur ménage. C'était elle qui avait gagné à son père les plus solides amitiés.

Non loin de la ferme de Zébulon, à la limite de la forêt, vivait un certain Brandt, métis anglais. On racontait que son père était un ancien *convict* (forçat), que lui-même avait été jadis, en Angleterre, poursuivi pour meurtre. Du reste, il était le fils d'une Indienne.

Ce Brandt, par sa connaissance de la langue des Peaux-Rouges, par sa parenté avec plusieurs d'entre eux, par son prestige de citoyen britannique, exerçait lui aussi une influence dans le pays, mais une influence détestable. Les autorités anglaises le considéraient comme suspect et attendaient la première occasion pour se débarrasser de lui. Pas un colon respectable n'eût consenti à le fréquenter. Zébulon, toutefois, avait commis l'imprudence de l'accueillir chez lui, un jour que Brandt s'était trouvé dans une pressante nécessité. L'indésirable, paresseux et incapable de s'employer nulle part, vivait en effet chichement, un peu de chasse, un peu de pêche, un peu de larcins et un peu de ce qu'il arrivait à se faire donner par les Indiens.

Les quelques heures passées chez Brandt dans le logis confortable de Zébulon, où le moindre détail rappelait la vieille Angleterre, avait inspiré à ce sinistre individu une jalousie féroce ; il avait conçu le projet de devenir lui-même propriétaire de tout cela et, pour arriver à ce résultat, il n'avait rien trouvé de mieux que de demander impudemment à son bienfaiteur la main de sa fille.

Naturellement, Zébulon avait repoussé avec horreur une pareille prétention et avait signifié à Brandt qu'il eût à déguerpir et à ne plus se trouver sur son chemin.

Le métis obtempéra et, une fois hors de vue de la ferme, il avait tendu le poing dans sa direction en proférant les pires menaces. Là-dessus, la guerre avait éclaté. La garnison de Wyoming était partie.

Petit à petit, dans le district si paisible, tous ceux qui se trouvaient quelque peu en contact avec les Indiens éprouvèrent un malaise vague et inexplicable.

Rien, en apparence, n'était changé, mais il y avait dans l'attitude des sauvages une nuance d'irrespect et d'impatience qui n'échappait pas à l'œil des observateurs.

— Il faut nous tenir sur nos gardes, dit Zébulon à sa fille. Il y aurait un soulèvement chez les Peaux-Rouges que je n'en serais pas autrement surpris.

— Comment pouvez-vous penser cela, père ? protesta Viola. Ce matin encore, j'ai croisé Langue d'Argent ; il m'a demandé longuement de vos nouvelles, ce qui est inusité chez les gens de sa nation, et il m'a priée de passer demain voir son papouze qui est malade. Non, père, les Indiens nous aiment ; en outre, nous leur sommes utiles ; ils sentent que nous avons pour eux de l'amitié et ils ne nous feront jamais de mal.

— Que le ciel t'entende, ma fille ! Néanmoins, je te conjure de ne pas trop t'éloigner.

— Vous avez raison. On trouve chez les Peaux-Rouges comme ailleurs des individus malfaisants que l'absence de la garnison peut encourager.

— On m'a dit que Brandt errait dans la contrée.

— Oh ! celui-là !

Les jours suivants, on n'eut rien à signaler, si ce n'est que deux vaches d'un fermier avaient disparu et que les Indiens refusaient de rechercher le voleur.

Un beau matin, on apprit un fait plus grave : un Anglais avait été tué dans la nuit. C'était, il est vrai, un homme connu pour sa dureté ; il avait obtenu jadis des autorités de s'installer sur une terre qui appartenait en propre à un indigène. On ne le lui avait pas pardonné.

Au bout d'un mois, Zébulon s'aperçut que les Indiens qu'il employait à la ferme s'étaient tous absentés à plusieurs reprises, abandonnant leur travail. Ils étaient revenus,

avaient rattrapé leur travail. Il y avait là pourtant un indice d'indiscipline sans précédent.

Viola, à laquelle les femmes parlaient assez franchement, sut par une squaw bavarde qu'il se tenait dans la forêt des réunions d'indiens et que c'était là que s'étaient rendus les domestiques de son père. Ce que les femmes ignoraient, c'est que ces réunions étaient provoquées par Brandt, qu'il y allait et qu'il haranguait les indigènes.

— Vous êtes trop bêtes, leur disait-il en substance, de rester soumis à quelques blancs qui ne vous dominent que par leurs paroles. Profitez donc de ce qu'ils se battent entre eux pour reprendre votre liberté. Ils occupent les terres qui étaient à nos ancêtres - il se targuait suivant les circonstances de son origine peau-rouge ou de son origine anglaise - ils ont des richesses, des provisions, de belles maisons. Tout cela vous appartient, car c'est le produit de votre sol ; le Grand Esprit vous soutiendra.

De telles paroles avaient une puissante action sur les sauvages. L'idée du pillage leur souriait encore plus que celle de la liberté.

Ils narguaient maintenant les faces pâles ; ne les saluaient pas quand ils les rencontraient ; mêlaient leurs paroles d'injures que les Anglais ne comprenaient pas. Zébulon remarqua que ses serviteurs, d'ordinaire si zélés, mettaient moins d'empressement dans leur travail ; il y eut même ce que nous appellerions des cas de sabotage : des bêtes qu'on laissa périr, faute de soins.

Zébulon se rendit à Wyoming ; il provoqua une réunion des colons.

— Quelque chose se prépare, leur dit-il, il faut aviser.

Tous partageaient cette opinion ; tous plus ou moins étaient inquiets, aussi bien les habitants de la petite ville que les colons des fermes des environs.

On constitua une milice bourgeoise. À l'unanimité, Zébulon en fut élu chef. Chacun devait apprêter ses armes, rassembler des vivres.

À la première alerte, on accourrait se mettre sous la protection des palissades du poste, on y laisserait les femmes et les enfants et l'on déciderait de la conduite à tenir.

Deux jours après cette réunion, Langue d'Argent fit avertir secrètement Viola qu'il voulait la voir. Elle trouva l'Indien bouleversé.

— Ce que je vais faire est mal, car je trahis mes frères, mais vous avez toujours été bonne pour moi, pour ma squaw et pour mes papoues. Le Grand Esprit est en colère contre les Blancs. Demain, les tribus se lèveront ; ni moi ni ceux de la région qui vous aiment bien ne pourrons empêcher que votre maison ne soit envahie et pillée et peut-être même notre protection sera-t-elle impuissante à défendre votre vie et celle de votre père. Langue d'Argent a parlé.

Zébulon, prévenu par sa fille, partit avec elle pour Wyoming. Dans la nuit, la révolte éclata.

Les meutes furieuses se répandirent dans les campagnes ; toutes les fermes furent saccagées et brûlées, le bétail était emmené ou tué sur place ; les colons qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir furent massacrés. On n'épargna ni les femmes ni les enfants.

Les miliciens, sachant que les insurgés marchaient sur Wyoming, résolurent de prendre l'offensive, fis firent une sortie. Ayant atteint un ravin boisé qui était à une demi-lieue du poste, ils virent des détachements de Peaux-Rouges peints en guerre disséminés sur ses pentes.

— Ils ne paraissent pas nombreux et leur position est déplorable. Attaquons-les, s'écria l'un des volontaires, un jeune Anglais fraîchement débarqué.

— Commençons, répliqua Zébulon, par ouvrir le feu contre eux. Il est extraordinaire que des Peaux-Rouges, qui connaissent si bien l'art de se dissimuler, se soient postés tellement en vue et nous attendent en nombre aussi restreint. Ceci cache une embuscade.

Personne ne voulut écouter ces paroles de prudence. Les Anglais dévalèrent dans le précipice. Zébulon était brave ; n'ayant pu arrêter ses hommes, il n'hésita pas à partager les risques de leur insubordination ; il s'élança à son tour.

Sans chercher à opposer la moindre résistance, les Peaux-Rouges s'enfuirent vers l'autre bord du ravin en poussant leur cri de guerre. Les moins expérimentés des miliciens savaient que, chez les Peaux-Rouges, le cri de guerre de la tribu salue toujours l'attaque et jamais la fuite. Les Blancs s'arrêtèrent dans leur élan et, s'apercevant de la faute qu'ils avaient commise en désobéissant à leur chef, ils firent volte-face et se hâtèrent de remonter la pente.

Trop tard. Les hauteurs s'étaient garnies de guerriers. Les balles et les flèches se mirent à pleuvoir. Les Anglais reconnurent Brandt qui excitait les Indiens.

Les miliciens se battirent comme des lions. Ils résistèrent durant deux heures et succombèrent jusqu'au dernier. Zébulon tomba, frappé à mort d'une balle tirée par Brandt.

Derrière les palissades de Wyoming, les femmes guettaient le retour de la milice. Elles avaient entendu le bruit de la fusillade et elles pensaient que les Blancs devaient être victorieux et qu'ils poursuivaient certainement l'ennemi. S'il n'en avait pas été ainsi, s'ils s'étaient heurtés à des forces supérieures, ils seraient revenus.

À mesure que la journée s'écoulait, les inquiétudes croissaient.

— Nos hommes ont eu tort de se laisser entraîner à la poursuite des rebelles ; ils risquent d'aller trop loin et de voir couper leur retraite, disait la femme d'un trappeur qui avait le sens de la stratégie.

— Je connais mon père, répondit Viola, il est brave, mais il est prudent. S'il poursuit les Indiens, c'est qu'ils ont essuyé une défaite complète et qu'il veut en finir une bonne fois avec eux. Pourvu qu'on ne soit pas trop inhumain à leur égard ! Il y a dans leurs rangs de braves gens qui ont

simplement été entraînés par l'exemple des autres et par cet abominable Brandt.

— Vous avez de la pitié de reste si vous pensez aux sauvages ! protesta aigrement la femme du juge de paix. Peu importe qu'on les scalpe et qu'on les torture, pourvu que mon mari rentre sain et sauf.

L'épouse d'un marchand de grains grogna :

— Ils se préoccupent bien peu de nous, nos maris ! Soyez certaines qu'ils prennent plaisir à chasser les sauvages et qu'ils oublient complètement nos inquiétudes.

Les langues allaient leur train sur la petite place de Wyoming marquée par une minuscule chapelle en bois et par une fontaine, seul monument de pierre de la localité, sur laquelle étaient grossièrement sculptées les armes royales d'Angleterre.

La nuit tomba. À regret, les femmes rentrèrent chez elles ; les réfugiées des environs étant hébergées par les habitants du poste, chaque logis était bondé. Les femmes couchèrent les enfants qui étaient agités, sentant que quelque chose de grave se déroulait. Dans leur souci pour leurs époux, leurs pères, leurs frères, les Anglaises mêlaient un peu de rancune. Pourquoi n'avaient-ils même pas songé à leur envoyer un message, afin de les rassurer ?

La petite ville s'assoupit. Les portes et l'enceinte étaient gardées par les vieillards ou les tout jeunes gens, ceux qui n'avaient pas été jugés assez forts pour prendre part à la sortie.

Minuit sonna à l'horloge de la chapelle. Tout était silencieux autour des murs de bois.

Soudain, la nuit fut déchirée par un hurlement épouvantable : le cri de guerre des sauvages. Ils avaient surgi au pied même des palissades. Les Blancs eurent à peine le temps de décharger au hasard leurs fusils sur les assaillants. Déjà, ceux-ci avaient escaladé les retranchements, massacré les défenseurs ; leurs hordes pressées se répandaient dans les maisons, brisant les portes

à coups de hache. Le massacre commença. Les appels des femmes et des enfants s'élevaient déchirants au milieu des clameurs des Peaux-Rouges.

Un homme guidait les pillards ; il n'avait pas besoin de les encourager. C'était Brandt. Il entra dans les logis où sévissaient les Indiens ; il jetait un coup d'œil satisfait sur les scènes de carnage dont chaque demeure était le théâtre, sur les femmes égorgées, sur les enfants au crâne fracassé. Content de son inspection, il ricanait et souriait, tandis que les sauvages pillaient, saccageaient, incendiaient.

Brandt cherchait quelqu'un.

Dans le logis de l'épicière où Viola avait trouvé l'hospitalité, la jeune fille attendait l'horrible trépas. Elle savait qu'il n'y avait pas à essayer de fuir, que la résistance serait vaine, qu'elle ne devait rien espérer de personne. Elle comprit que son père était mort.

Des coups de hache ébranlèrent la porte qui s'effondra ; les hommes peints en rouge, le tomahawk au poing firent irruption. Ils braillaient tous ensemble. Viola qui connaissait leur langage savait qu'ils s'excitaient au meurtre. Un grand gaillard, barbouillé d'ocre et de vermillon, s'élança vers elle. Elle ferma les yeux ; sa dernière heure était venue.

Le sauvage ne la tua pas. Une voix familière l'appelait par son nom. À la lueur de l'incendie qui éclairait le poste, sous le badigeon bicolore, elle reconnut Langue d'Argent. Il lui disait :

— N'ayez pas peur, on vous sauvera ; mes frères vous aiment, mais il faut vous cacher de Brandt qui vous cherche.

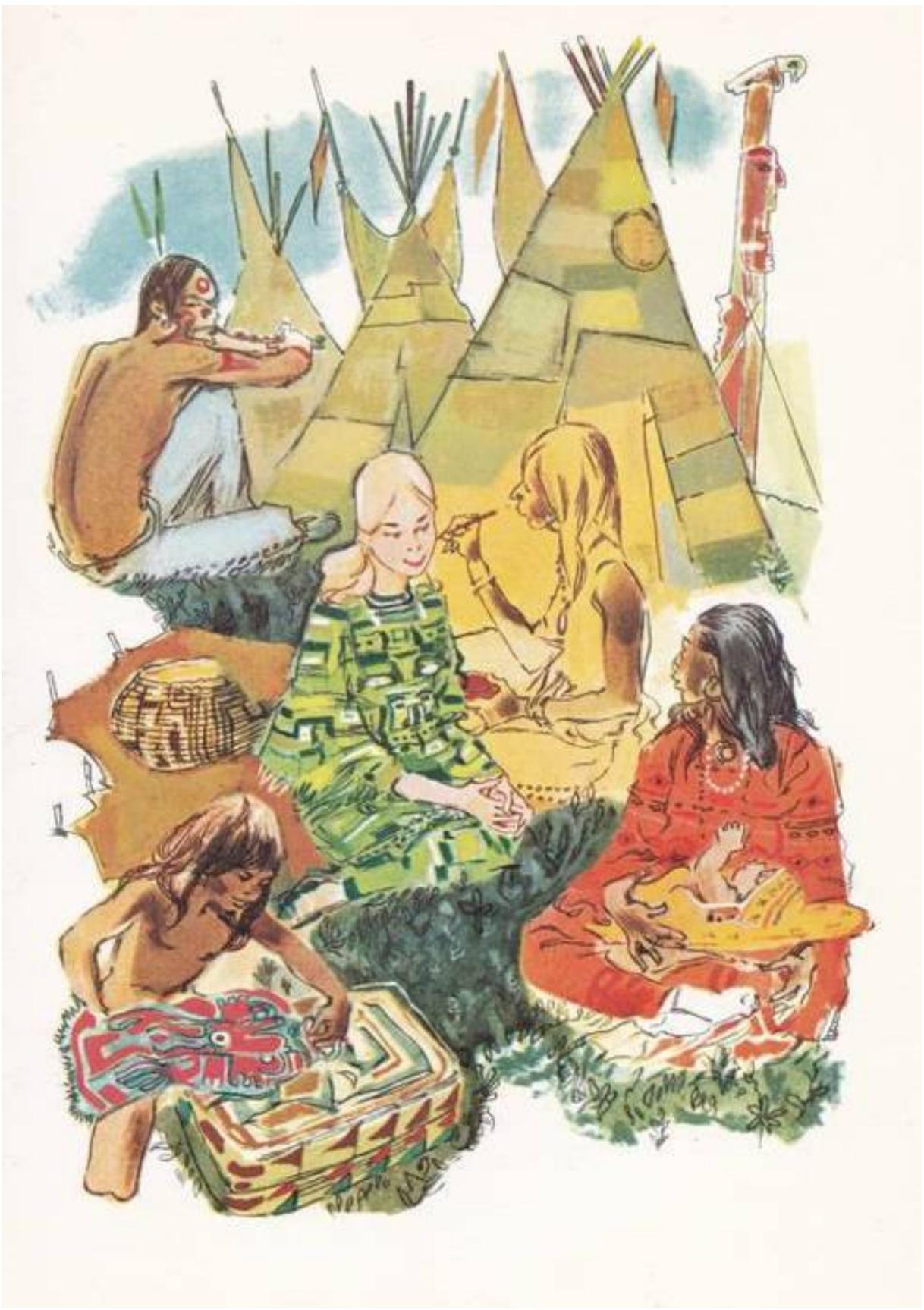
Le Peau-Rouge appela ses congénères occupés à piller et à ravager consciencieusement la maison. Ils accoururent. C'étaient des hommes de la région de la ferme de Zébulon. Il y avait parmi eux des serviteurs de ce dernier. Tous eurent un mot d'affection et de pitié pour la jeune fille blanche. Les sauvages prirent un tapis, y enroulèrent Viola et, ainsi, elle fut emportée à travers la bourgade en flammes, au milieu de la nuit de carnage et de sang.

La jeune fille sentit que l'on s'arrêtait ; sans doute le tapis qui lui servait de protection avait-il excité la convoitise d'autres sauvages. Elle fut étrangement ballottée ; ses porteurs se battaient pour défendre leur butin. Pourvu qu'ils fussent victorieux ! Ils le furent. Elle entendit des cris de douleur, des exclamations de triomphe. Le mouvement en avant reprit. Peu à peu, le bruit diminuait. On devait être hors des palissades du poste, dans la campagne ; ses porteurs se mirent à courir à grandes enjambées.

Enfin, elle se sentit déposée sur le sol. Le tapis fut déroulé et Viola se trouva dans le *tipi* de Langue d'Argent. La squaw se penchait sur elle ; elle vit les papouzes, les plus petits attachés dans leur berceau garni de mousse, les plus grands couchés sur une peau d'original.

Langue d'Argent donna à sa femme des ordres brefs, trop vite et trop bas pour que Viola pût les comprendre, puis il sortit avec ses compagnons. Il retournait au pillage, il avait déjà perdu bien du temps et le temps, dans ces cas-là, ne se rattrape pas ; les autres avaient dû s'emparer des choses les plus utiles.

La squaw fouilla dans un coffre ; elle en tira ses habits de fête ; elle ne possédait que ceux-là et les haillons qu'elle avait sur elle. Elle les fit revêtir à Viola, à la place de ses vêtements d'Européenne. Elle lui barbouilla la figure et les bras avec de la suie mêlée de graisse. Quand elle la vit toute pareille à une Indienne, elle se mit à rire et battit des mains. Elle voulut absolument réveiller les aînés des enfants pour leur faire apprécier cette transformation.



La squaw barbouilla la figure de Viola avec de la suie mêlée de graisse.

Au matin, Langue d'Argent rentra. Il était ivre. Il portait sur lui des traces de sang et, à sa ceinture, pendaient des scalps. Viola frissonna en songeant que ces scalps étaient ceux de personnes de sa race, de gens qu'elle avait connus.

L'Indien enferma dans son coffre le produit de son pillage, puis il vint s'asseoir près du feu et la squaw lui donna à manger de la viande séchée qu'elle avait fait mijoter dans la graisse. Il se nourrit avidement et alla s'étendre dans son coin sur une peau d'élan. Un instant après il ronflait paisiblement, la conscience en repos.

Les jours succédèrent aux jours. Viola avait appris de son hôte la mort de son père ; Langue d'Argent n'avait rien pu tenter pour sauver Zébulon ; c'était un acte de guerre et le fait lui paraissait tout naturel.

Parfois, il venait des visites. S'il s'agissait d'indigènes de la région, ils connaissaient la jeune Blanche et la saluaient de quelques mots affectueux. S'ils arrivaient de plus loin, ils feignaient d'ignorer cette squaw hébergée par leur ami Langue d'Argent ; chacun est libre d'avoir dans son *tipi* qui lui convient et l'hôte, quel qu'il soit, est sacré.

L'Indienne était pleine d'attentions pour Viola. Elle lui avait fait une couche de la meilleure peau d'orignal que possédât la cahute et, en dessous, afin que le lit fut plus doux, se trouvait le tapis qui avait été son véhicule d'évasion.

La jeune fille blanche aidait la Peau-Rouge dans les soins du ménage. Elle s'occupait des petits. Ces besognes la distraient de sa tristesse. N'avait-elle pas perdu le seul être qu'elle chérissait ? Quand sa douleur était trop forte, quand elle ne pouvait retenir ses larmes, la squaw ou Langue d'Argent se détournait discrètement. Il y avait chez ces sauvages une délicatesse qu'elle n'avait jamais soupçonnée.

Un jour que Viola, au milieu de la famille de Langue d'Argent, prenait son repas, quelqu'un s'annonça, ainsi qu'il est d'usage de le faire lorsque l'on approche d'un *tipi*.

L'Indien, lâchant son bol de bois, se dressa. La finesse de son ouïe lui avait permis de reconnaître sans le voir le visiteur pour lequel il ne nourrissait évidemment aucune sympathie. Il marcha vers la porte. En se retournant, Viola vit la silhouette de Brandt.

— Ah ! Ah ! cria le renégat, ce qu'on m'avait dit est vrai : tu trahis tes frères et tu gardes chez toi la fille du chef blanc. Il voulut écarter l'Indien et franchir le seuil.

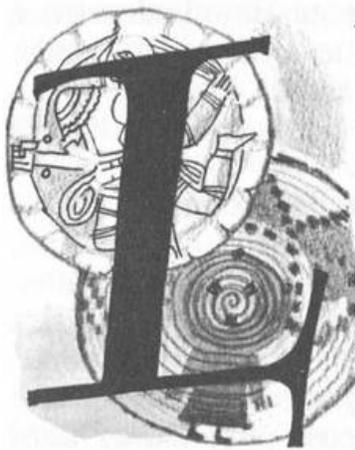
Ce ne fut pas long. Langue d'Argent avait tiré son couteau. La lame brilla l'espace d'une seconde et disparut dans la gorge de Brandt. Le cadavre s'écroula ; vivement, l'Indien saisit la chevelure du métis et le scalpa.

Les Peaux-Rouges étaient redevenus les maîtres de leur région. Dans la plaine, tout était en paix, les Faces pâles avaient disparu ; leurs fermes, leurs postes n'étaient plus que des tas de décombres. Rares étaient ceux qui avaient pu s'enfuir ; les autres étaient morts et leurs corps, gisant sans sépulture, avaient été la proie des vautours.

Langue d'Argent estima que Viola pouvait sans crainte retourner chez les gens de sa race. Il organisa son départ et, avec quelques amis, l'escorta pour qu'il ne lui fut point fait de mal en route.

Lorsque Viola se retrouva parmi les Blancs, ils étaient en guerre les uns contre les autres.

La première paillette d'or



A. Californie ne fit partie des États-Unis qu'en 1850 ; avant cette date, ses maîtres étaient les Mexicains. À peu près à l'emplacement où s'élève aujourd'hui le centre de San-Francisco avec son port, ses docks, ses rues trépidantes, ses gratte-ciel et ses huit cent mille citadins, se trouvait un minuscule village de douze habitants, appelé Yerba Buena. Plusieurs rivières, dont le Rio Sacramento et son petit affluent, le Fork, arrosaient cette région d'une richesse naturelle merveilleuse. D'immenses forêts de chênes, de cèdres, et surtout de séquoias géants et toujours verts, couvraient les pentes des montagnes et s'avançaient jusque dans les plaines où poussaient librement les arbres fruitiers au milieu des prairies.

Vingt ans après l'annexion de la Californie, les premiers colons arrivèrent et, parmi eux, un Anglais, nommé John Sutter, en l'honneur de qui... Mais n'anticipons pas.

Sutter avait éprouvé en Angleterre de cruels revers. Il était pauvre. Des démêlés avec ses chefs l'obligèrent à quitter l'armée où il servait dans le Corps Royal des Ingénieurs (le Génie) avec le grade de capitaine. Actif, intelligent, instruit, il avait tenté de s'intéresser à différentes entreprises industrielles qui, toutes avaient échoué par un

malencontreux hasard, chacun de ses échecs accentuant sa ruine. Il espérait là refaire sa fortune.

L'ancien officier n'avait pour le soutenir dans sa détresse que sa fille Mary, exact et charmant portrait de sa mère morte en terre britannique. Elle avait dix-huit ans, les cheveux d'un roux doré et les yeux bleus, le teint clair, la taille élancée ; elle était douce, tendre, et savait se montrer assez gaie pour dissiper la mélancolie de son père et assez sérieuse pour l'aider dans ses difficultés.

Sutter et Mary s'installèrent auprès du Fork, dans une maison que le capitaine avait construite avec l'aide d'indiens. Le logis abritait, outre le père et la fille, un jeune homme à peine plus âgé que Mary qui s'appelait James Marshall. Orphelin sans un *penny*, James avait été recueilli dans son enfance par l'ancien officier et partageait son sort.

Le seul défaut que l'on eût pu reprocher au jeune Marshall était sa timidité. Pour le reste, il était parfait : joli garçon, intelligent, adroit, travailleur.

L'idée de Sutter en venant habiter au bord de la rivière avait été d'établir une scierie. Dans le Corps Royal des Ingénieurs, il s'était spécialisé dans les travaux hydrauliques et il pensait pouvoir appliquer ici ses connaissances.

— Les forêts, disait-il à Marshall, nous environnent. C'est en bois que se construisent les maisons. Les colons commencent à venir, d'autres ne tarderont pas à les suivre. Ils auront besoin de poutres, de planches ; nous leur en fournirons.

Bravement, le capitaine et le jeune Marshall se mirent à l'ouvrage. Ils bâtirent une scierie, creusèrent un canal qui dérivait une quantité suffisante d'eau du Fork pour actionner une roue à ailettes et donner la force mécanique nécessaire.

Le jour où la scierie fut terminée, où la vanne de l'entrée du canal fut levée et où la roue tourna, ce fut une petite fête dans le modeste logis de Sutter. Mary avait confectionné un pudding à la mode de la vieille Angleterre. Le capitaine tira

d'un recoin une des bouteilles de vin apportées avec sollicitude. On but à la prospérité de l'entreprise et à la fortune qui, enfin, paraissait vouloir sourire.

Maintenant que la scierie était au point, il ne restait plus qu'à la faire fonctionner et tout de suite un problème se posa : les capitaux.

Les quelques dizaines de livres que le capitaine avait sauvées des différents désastres suffirent à peine à acquitter le prix des passages et des voyages, à acheter les matériaux indispensables et à rémunérer la main-d'œuvre indigène. Il ne possédait plus rien et s'était même quelque peu endetté. Or, il avait besoin de manœuvres indiens pour servir les scies ; il lui fallait, en outre, acheter du bois brut, afin de constituer les premiers approvisionnements.

Sutter s'adressa à plusieurs colons de Yerba-Buena, des compatriotes. Ils avaient applaudi à son initiative, l'avaient encouragé à persévérer, mais ils étaient aussi pauvres que lui.

— Il n'y a qu'un homme qui pourrait nous tirer d'affaire, dit-il un soir où, recru de fatigue après d'inutiles démarches, il se mettait à table entre sa fille et James.

— Quel est cet homme ? demanda Mary.

— Hargraves.

La jeune fille eut un geste de recul.

— Hargraves, murmura-t-elle, vous croyez qu'il consentira ?

— Il est riche, il gagne de l'argent dans ses trafics avec les Indiens et avec les Espagnols. En lui abandonnant une part sur nos bénéfices, il verra certainement où est son intérêt. Je n'appréhende qu'une chose, c'est qu'il soit gourmand, mais, bah ! mieux vaut donner beaucoup que de n'avoir rien.

Mary connaissait Hargraves ; elle l'avait rencontré plusieurs fois au prêche le dimanche, dans la petite église que venait d'ouvrir un pasteur anglais. Il lui avait été antipathique à première vue. Sa grosse tête barbue, chevelue, bouche lippue, ses mains velues, son corps trapu,

l'avaient désagréablement impressionnée ; le regard qu'il lui jeta lui avait été odieux. De plus, elle n'ignorait pas la réputation de cet homme, trafiquant sans scrupules, se livrant à des négoce assez louches avec les Espagnols du Mexique, prêtant à la petite semaine aux Indiens misérables, les exécutant sans pitié quand ils ne pouvaient payer.

— J'irai voir Hargraves, décida le capitaine.

La soirée était belle. Avant d'aller se coucher, Mary emmenant James, se rendit, comme elle en avait l'habitude, sur le bord du Fork, près de la scierie.

— Pauvre père, dit la jeune fille en soupirant, je crains qu'il ne se prépare encore des désillusions. Il a toujours été trop confiant et c'est là l'origine de ses malheurs.

Elle ne pensait qu'aux déboires de son père et non pas à ses propres ennuis causés par la nature crédule de Sutter.

— Vous avez raison, Mary, répondit Marshall ; comme vous, j'ai peur qu'il ne sorte rien de bon de la conférence du capitaine avec Hargraves. Ah ! que ne suis-je en état de vous aider ! Hélas ! que peut un pauvre orphelin recueilli par charité ? C'est encore moi qui suis votre débiteur. Je donnerais ma vie pour vous, Mary.

Le jeune homme s'arrêta confus. Jamais il n'avait exprimé aussi clairement ses sentiments.

— Je sais, murmura doucement Mary.

— Vous savez ?

— Je ne suis pas aveugle, ajouta-t-elle en riant. Moi aussi, James... je vous aime.

Ils avaient été élevés ensemble et voilà que, subitement, par cet aveu, s'ouvrait un avenir enchanteur. Qu'importaient maintenant pour eux l'exil, les difficultés, la pauvreté ? Tout s'arrangerait. Tout pouvait-il ne pas s'arranger, puisqu'ils étaient deux à faire face à la vie ?

Ils restèrent assez longtemps à causer près de la rivière et ce ne fut qu'en rentrant que la pensée de la tentative projetée par son père revint à l'esprit de Mary.

— Hargraves ne fera rien pour nous.

Le jour suivant, Sutter endossa son plus bel habit, celui qu'il réservait pour le dimanche, et il s'en alla vers la demeure de son compatriote. Une grande, belle maison en vérité que celle de Hargraves ; en bois naturellement, mais avec des soubassements de pierre ; l'intérieur était presque luxueux. On y voyait des meubles apportés d'Europe, d'autres de provenance du Mexique, curieux mélange de pompeux confort et de clinquant exotique. L'homme d'affaires reçut Sutter avec une condescendance hautaine. Il savait pourquoi il venait. Il le laissa néanmoins s'expliquer.

Le capitaine n'avait pas le talent d'exposer une opération. Bon réalisateur technique, il manquait du sens commercial. Il s'embrouillait.

— Vous comprenez, la scierie a un bel avenir ; on construit beaucoup à Yerba-Buena ; on construira davantage, car la région est riche et les colons viendront nombreux. Seulement, on ne peut pas travailler sans avoir des stocks et n'est-ce pas...

— En un mot, trança Hargraves, vous voulez que, moi, je vous donne de l'argent pour que vous en gagniez ?

— Vous seriez intéressé, bien entendu ; vous fixeriez le taux de votre participation.

— Allons, Sutter, ricana Hargraves, vous me prenez pour un imbécile. Mon argent est une chose sûre, certaine, et, en échange, vous me proposez des bénéfices aléatoires. C'est ici un pays neuf, on ne travaille pas comme en Angleterre. Il n'y a pas de prévisions possibles. Vous dites que les colons viendront nombreux. Et qu'est-ce qui le prouve ? Le pays est riche, je n'en disconviens pas, sinon je n'y serais pas ; toutefois, il est loin d'être paisible ; les Indiens sont encore dangereux. Leur menace est capable d'effrayer les immigrants. Du bois, il y en a partout ; les rivières sont à tout le monde, n'importe qui peut installer une scierie.

— Justement, hasarda le capitaine, il faudrait que ma scierie fut la première en mesure de satisfaire les commandes, de se créer une clientèle.

— Et c'est vous qui créez cette clientèle ! Mon pauvre Monsieur, vous êtes peut-être un excellent ingénieur - notez que je n'en sais rien, car je n'ai pas visité votre installation - mais il m'a suffi de causer avec vous cinq minutes pour savoir que vous êtes un lamentable *businessman*.

Hargraves scanda ses paroles :

— Écoutez bien ce que je vous dis : jamais je ne m'intéresserai à une affaire que je ne contrôle pas moi-même. Pas confiance, monsieur, pas confiance. Moi, je suis un *businessman*, monsieur.

Sutter était désarçonné ; il avait cru, tant que son interlocuteur le laissait parler, qu'il l'intéressait, qu'il avait des chances d'obtenir son concours et voilà qu'il s'apercevait que sa démarche avait été vaine et que l'autre en profitait pour l'humilier. Il tenta pourtant, par acquit de conscience et sans conviction, un dernier effort.

— Écoutez, je ne refuse pas votre contrôle ; il est tout naturel que si vous engagez des capitaux chez moi, vous veuillez savoir ce que j'en fais. Je reconnais vos talents d'homme d'affaires, tout le monde d'ailleurs ici les reconnaît.

Hargraves jeta sur Sutter un regard haineux. Il savait bien, lui, comment on le jugeait.

— Un contrôle, une collaboration, avec vous comme patron ! Ah ! monsieur, laissez-moi rire. Ce serait bouffon !

Cette fois, le capitaine avait compris. Il se leva.

— Tant pis, murmura-t-il, je m'arrangerai autrement.

Sur le seuil de la porte, Hargraves l'arrêta.

— Voyez-vous, Sutter, une collaboration n'est possible qu'entre personnes très liées, unies par un même intérêt.

— Ne serait-ce pas le cas ?

— Jamais de la vie ! Vous n'auriez qu'une idée, celle de tirer le maximum de bénéfice de mon argent et de m'évincer ensuite. J'ai l'expérience des honnêtes gens, monsieur ; il n'y a pas plus malhonnête qu'eux.

Le capitaine ne dissimula pas très bien son indignation, ce qui n'arrêta pas son interlocuteur.

— Non, monsieur, une association n'est viable qu'entre frères, entre proches parents ou... entre... par exemple... un beau-père et un gendre. Ne pensez-vous pas comme moi ?

— Dans ce cas, aucune association...

— Quand ces liens n'existent pas, on les crée. Je suis célibataire. J'ai vu miss Mary Sutter et je puis vous confier que sur ces bases nous pourrions causer.

Le visage de l'ancien officier s'empourpra.

— Quoi, vous voudriez ?

— Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? poursuivit Hargraves imperturbable. Miss Mary Sutter me plaît, je vous l'ai dit ; je suis un beau parti, un parti inespéré. Je possède des capitaux bien placés et je vous assure que, moi, je sais faire fructifier mon argent.

Il s'approcha du capitaine et lui glissa :

— Il me rapporte deux cents pour cent, mon argent.

Au lieu de béeir d'admiration, Sutter fit une grimace de dégoût. Il se rappela ce qu'il avait entendu colporter sur les vils trafics d'Hargraves, il se maîtrisa cependant et prononça avec calme :

— Je suis touché de votre offre, malheureusement je dois la décliner. Je suis au courant des intentions de ma fille et...

— Ah ! oui, grinça Hargraves, ses sentiments pour votre vanu-pieds d'employé, le petit Marshall ! Je leur souhaite beaucoup de bonheur, à la condition qu'ils aiment les fruits sauvages et le poisson séché.

Dehors, Sutter s'abîma dans ses réflexions. Les derniers mots de Hargraves l'avaient frappé. Marshall ! Vraiment cet homme connaîtrait-il mieux que lui-même le cœur de sa fille ? Il avait parlé au hasard sans songer à l'éventualité d'un amour entre les jeunes gens.

Avec sa franchise qui ignorait les détours et les préparations oratoires, avant même d'avoir raconté l'échec de sa démarche, il interrogea Mary.

— Oui, père, avoua-t-elle aux premiers mots, j'aime James et James m'aime. Je le savais depuis longtemps ; je ne vous en avais pas parlé parce que, hier soir seulement, James s'est déclaré. Nous voulons nous marier.

Sutter embrassa Mary. Il ne voyait rien à objecter à cette union. Marshall était un honnête garçon, fils d'un de ses amis, d'une famille des plus honorables. Pourtant, bientôt, la mine du capitaine s'assombrit : qu'allait être l'avenir de ces deux enfants ? Comment les aiderait-il à aborder la vie, lui qui n'avait plus rien et dont tout le bien était englouti dans cette industrie mort-née ? Leur existence serait-elle vouée à la misère selon les pronostics de l'homme d'affaires ?

Eux accueillirent sans s'émouvoir la nouvelle de l'insuccès du capitaine. Mary s'y attendait. Mieux que cela, elle l'espérait. Elle eût été désolée, tant sa répulsion instinctive était profonde pour Hargraves, qu'il devînt l'associé de son père, même s'il avait dû en résulter pour eux trois la fortune. Marshall lui aussi était content. L'idée de cet homme antipathique pénétrant dans l'intimité de la famille Sutter lui était odieuse. On avait besoin d'indiens pour servir la machine ?

À lui tout seul, il les remplacerait. Il trouverait une combinaison pour obtenir des métis qui exploitaient les bois qu'ils lui en livrent à crédit. De cette façon, la scierie constituerait un stock qui reviendrait un peu plus cher, mais qui permettrait de satisfaire aux premières demandes.

— Vraiment, James, disait Sutter, vous êtes un *businessman*.

— Oh ! James, ajoutait Mary avec une nuance d'admiration, vous êtes un cher, cher garçon.

Marshall n'avait pas si mal calculé. Les métis donnèrent du bois à crédit. L'un d'eux, un certain Fernandez, avança même un peu d'argent pour régler l'arriéré, payer quelques ingrédients indispensables et pour louer des manœuvres. Il visita la petite usine, admira l'ingéniosité de ses dispositions et se déclara enchanté.

Enfin la scierie se mit à fonctionner. Ce fut un but de promenade pour les colons ; les Indiens accoururent, très intéressés. Ils éprouvaient un plaisir d'enfant à voir les billes de bois brut passer sur le plateau et le quitter débitées en planches de la grosseur désirée. Les quatre indigènes employés comme manœuvres étaient fiers de leur nouvelle fonction et prenaient figure de gens importants parmi leurs congénères.

James et Mary étaient fiancés officiellement.

Un fonctionnaire du gouvernement, venant en inspection, annonça une très prochaine arrivée d'immigrants. On leur destinait des terres le long de la côte.

Il était même chargé des opérations d'arpentage.

Sutter était maintenant un autre homme. Il redressait sa taille, souriait gaiement ; on le voyait rire. Depuis tant d'années, il n'était habitué qu'à des insuccès ! L'idée que sa fille allait être heureuse, qu'il n'aurait pas d'inquiétudes pour son avenir et qu'il la remettait à un gendre capable de lui procurer le bien-être, le remplissait de bonheur.

— Nous deviendrons de gros industriels, grâce à Marshall, répétait-il ; il va falloir un de ces jours que je passe avec lui un contrat d'association. Je serai l'ingénieur technique, et lui le directeur commercial.

Sur le terre-plein qui avait été dégagé à côté de la scierie, les planches s'entassaient, entrecroisées de façon à laisser passer l'air, afin d'être sèches à la première commande. C'était l'affaire de quelques jours. Joyeusement, la roue à palettes tournait en chantant sous l'impulsion de la claire eau du Fork et, sur sa chanson, les manœuvres indiens rythmaient leur mélopée.

Un soir, Sutter rentra, l'air contraint, d'une randonnée qu'il avait faite du côté des futurs *settlements* (*hameaux*).

— Qu'y a-t-il, père ? demanda Mary qui devinait chez l'ancien officier une préoccupation. L'arrivée des colons serait-elle retardée ?

— Je ne le crois pas, mon enfant.

Le capitaine se tourna vers Marshall.

— Saviez-vous qu'à une demi-mille d'ici, le long du Fork, on construisait une usine ?

— Non, répliqua James étonné. Quelle espèce d'usine ?

— On dirait qu'elle est calquée sur la nôtre ; la même disposition, une dérivation identique.

— À qui appartient-elle ?

— À Fernandez. Pourvu que ce ne soit pas une scierie !

— Quelle idée ! Fernandez est intéressé à notre exploitation, puisqu'il vous a prêté de l'argent. Il n'irait pas se faire de la concurrence à lui-même. Il a dû vouloir établir un moulin, ce n'est d'ailleurs pas si bête.

Sutter fut un peu rassuré par ce raisonnement logique. Néanmoins, il cherchait à savoir quelles pouvaient être les intentions du métis. Il apprit que Fernandez et Hargraves avaient de fréquents conciliabules et que l'homme d'affaires anglais surveillait les progrès de l'usine Fernandez.

Ce n'était pas un moulin. C'était une scierie.

Ce fut au tour de Marshall de s'assombrir. Fernandez n'était pas fou, il devait savoir qu'il n'y avait pas de place, du moins actuellement, pour deux scieries. Quel était donc son jeu ?

Le métis se chargea de tout expliquer. Il arriva un matin, aimable et poli comme d'habitude.

— Vous m'obligeriez, dit-il à Sutter, en me rendant mon argent. J'en ai besoin.

Le capitaine eut l'impression que la terre se dérobaît sous ses pieds.

— Votre argent ! répliqua-t-il. Vous vous souvenez qu'il était convenu que je vous rembourserais sur les bénéfices. Nous n'en avons pas réalisé jusqu'à présent puisque l'on a pas encore construit, mais d'un instant à l'autre, nous aurons des rentrées ; les colons sont attendus.

— Justement, je veux être, moi aussi, paré.

— Vous voulez donc ruiner mon industrie à laquelle vous êtes intéressé ?

Fernandez ricana.

— J'étais intéressé, je ne le serai plus quand j'aurai retiré mon argent et, cet argent, il me le faut. J'ai de vous un reçu. Il y a des lois aux États. Ce reçu ne marque pas la date du remboursement, conséquemment je puis l'exiger quand il me plaît.

— Vous savez bien que l'argent, je ne l'ai plus ; je l'ai dépensé pour payer la main-d'œuvre et certaines matières indispensables.

— En ce cas-là, je prendrai les planches.

— Elles ne sont pas à moi !

— Vous vous arrangerez.

Du jour au lendemain, tout fut ruiné. Fernandez, malgré les supplications de Sutter, mit sa menace à exécution ; les planches furent enlevées. Les propriétaires du bois vinrent faire des scènes épouvantables à l'ancien officier, voulant briser sa scierie, le traitant de voleur, lui déclarant qu'ils allaient s'adresser aux autorités. Sutter voyait s'écrouler son beau rêve, son espoir, le bonheur de son enfant. Marshall avait beau essayer de lui redonner du courage, il ne découvrait pas le moyen de sortir de cette situation.

Un message vint de Hargraves, priant le capitaine de passer chez lui. Le ton du billet était celui d'un ordre plus que d'une invitation. Sutter aux abois, sans en parler à sa fille ni à son futur gendre, se présenta chez le *businessman*.

— Eh bien ! vous avez vu ce que je savais faire ?

Sutter resta figé. Il ne comprenait rien à cette question. Hargraves gouailla :

— Ah ! damné naïf ! Vous n'avez donc pas reconnu que j'étais à l'origine de tout ? Puisqu'il faut vous expliquer les choses, je vais mettre les points sur les « i ». L'argent que vous avait prêté Fernandez, c'était mon argent ; la scierie de Fernandez, c'est mon usine. En devenant votre commanditaire, Fernandez avait l'occasion de pénétrer dans votre scierie, d'observer. Ces métiers ont une mémoire excellente ; il a tout noté dans sa tête et notre scierie est

construite sur vos plans. En vous réclamant sa commandite, non seulement il vous empêchait de travailler, mais il ruinait votre crédit. Bien joué, hein ? Vous êtes un homme par terre, capitaine.

L'ancien officier avait envie de sauter à la gorge du misérable. Il se contint et demanda :

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— J'aime miss Mary Sutter et je veux que vous me la donniez pour femme.

Le capitaine serra les poings et gronda :

— Ce n'est pas ainsi que vous l'obtiendrez. Du reste, vous savez bien qu'elle est fiancée à un honnête homme.

— Ta, ta, ta ! Nous verrons si elle n'est pas plus intelligente que vous et si elle ne comprend pas l'avantage de ma proposition pour elle et même pour son père. Ne protestez pas. Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour créer une industrie qui prospérera, parole d'honneur - manière de parler - si Hargraves s'en mêle. Ah ! j'oubliais une bonne nouvelle : les immigrants seront ici demain.

Sutter n'avait pas soufflé mot de sa visite à Mary et pourtant, lorsqu'il rentra, chaviré, désolé, désespéré, il remarqua que sa fille avait pleuré et que, malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à sourire. Il l'interrogea tendrement ; elle éluda ses questions.

Marshall n'était pas à la maison ; il ne parut pas à l'heure du lunch ; on ne le vit que le soir, hagard, pâle, défait.

— Il faut que je vous parle, dit-il au capitaine.

Les deux hommes firent quelques pas dehors.

— Je vous rends votre parole, balbutia James avec des sanglots dans la voix, et je vous demande de me rendre la mienne. Je m'en vais.

Ce nouveau coup étourdit Sutter.

— Quoi ? Que s'est-il passé ? Avez-vous eu une discussion avec Mary ?

— Aucune, nous sommes d'accord. Mary a reçu une lettre.

— Une lettre ? De qui ?

— De Hargraves. Il pose ses conditions. Je n'ai pas le droit d'être un obstacle, je ne dis pas à son bonheur, mais à sa vie, à la vôtre. Je croyais être plus habile que je ne le suis ; je pensais pouvoir faire marcher l'usine, je ne peux pas. L'or est plus fort que mon courage, que ma volonté, plus fort que mon amour. Lui possède l'or ; je n'ai que du courage, de la volonté et de l'amour. Je ne veux pas porter le remords d'avoir fait de Mary une mendicante, de vous avoir réduit à la misère.

— Nous irons nous installer ailleurs ; nous recommencerons ; il n'y a pas que des Hargraves sur terre !

— Avec quoi recommencerons-nous ?

Le capitaine sentait que James avait raison. Il déclara pourtant :

— Réfléchissez ; nous avons trop souffert aujourd'hui. Demain, peut-être, verrons-nous plus clair.

— J'attendrai deux jours.

Le lendemain, les colons arrivèrent. Il y en avait de pauvres, il y en avait aussi d'aisés ; quelques-uns possédaient des capitaux. Ils s'abattirent sur les *settlements* qui leur étaient assignés ; leur premier soin fut de construire un logis. Ils se ruèrent à la scierie Fernandez. Le stock de planches fut enlevé en quelques heures. La roue de la petite usine tournait sans relâche ; on avait appelé d'autres manœuvres à la rescousse. Dans la journée, Marshall avait tenté une démarche auprès des métis propriétaires de bois. Il leur avait montré où était leur intérêt ; ils n'avaient pas de longs crédits à consentir. Leur bois, transformé en planches et en poutres, serait vendu séance tenante, d'avance même. Le jeune homme fut accueilli avec des injures, avec des haussements d'épaules. Il apprit que Hargraves avait prévenu les métis que quiconque se hasarderait à livrer du bois à la scierie Sutter se verrait fermer l'usine Fernandez. Les bûcherons n'avaient pas confiance dans le capitaine.

Mary ne disait rien ; elle pleurait et s'essuyait vite les yeux lorsque son père paraissait.

Constamment, Sutter se rendait à la scierie ; il regardait avec désespoir ses machines immobiles, sa roue arrêtée, la conduite d'eau à sec. On ne levait plus la vanne. À quoi bon ?

Les deux jours étaient près d'expirer. Pour la dernière fois, James et Mary s'en furent s'asseoir, à la tombée de la nuit, sur les bords du Fork. La rivière murmurait, indifférente à leur peine.

— Je souhaite de tout mon cœur, disait James, que vous soyez heureuse.

— Comment le serais-je loin de vous ?

— Vous devez l'être. Vous serez riche ; vous pourrez procurer à votre père une existence exempte de soucis, vous m'oublierez. Je n'ai pas su, je n'ai pas su... et pourtant...

Ils étaient près de la petite vanne. Marshall dit encore :

— Je voudrais, une dernière fois, voir couler cette eau. Je croyais qu'elle apporterait de l'or ; elle n'a amené que des déceptions.

Il leva la vanne. Joyeuse, l'eau se précipita. Les amoureux la regardaient sauter, danser, sous les derniers rayons du soleil. Elle venait jouer sur la roue à palettes qui commençait à tourner en grinçant.

Tout à coup James poussa un cri :

— Là, là, Mary ! Regardez ! De l'or, de l'or !

La jeune fille entoura de ses bras les épaules de celui qui, quelques heures plus tôt, était encore son fiancé ; elle crut qu'il était en proie à une hallucination, que la hantise de cet or qui l'avait écrasé, qui l'avait vaincu, l'égarait et cependant il désignait quelque chose du doigt.

— Je vous dis, Mary, que c'est de l'or ! Voyez ces paillettes qui scintillent. Venez, venez vite m'aider.

Tous deux s'agenouillèrent sur les bords de la rigole. De leurs mains croisées, ils firent une grille ; quand ils les retirèrent, il y avait de l'or dans leurs paumes.

Aux appels des jeunes gens, Sutter accourut. Il crut avoir rêvé et être devenu fou.

Mary épousa Marshall. John Sutter devint un grand personnage. Au bout de trois mois, plus de dix mille *diggers* lavaient les sables du Fork et du Sacramento. Les soldats, les matelots désertaient, afin de prendre part à la ruée vers l'or. La Californie, pour le monde entier, était devenue l'Eldorado.

San-Francisco ne cessa de croître jusqu'à devenir une ville géante. Et tout cela parce que deux amoureux désespérés aperçurent, un soir de printemps, sur la roue de bois d'une scierie abandonnée, une petite paillette d'or.



Trois Sioux d'entre les sioux



Le calendrier des Peaux-Rouges diffère assez essentiellement de ceux que l'on achète à New-York, à Londres ou à Paris. Vous n'y verrez pas inscrite l'année 1830 ou 1850, mais : « L'hiver où beaucoup de monde est mort de la variole », ou bien : « L'hiver où nous avons tué cent hommes blancs », ou encore : « L'hiver où une étoile a passé avec un grand fracas. » Cette année-là répond à celle que les Blancs désignent sous le millésime de 1821.

Or donc, en 1821, ou, si vous préférez, « l'hiver où une étoile a passé avec un grand fracas », naquit dans la tribu des Oglalas, une des plus importantes de la famille Sioux, un enfant qui, dès son berceau reçut de nom de Nuage Rouge, ce que les Anglais prononceraient *Red Cloud* et les Sioux, Mack-Piya-Luta. Chacun dit comme il lui plaît et le soleil luit pour tout le monde.

Contrairement à un usage à peu près constant, Nuage Rouge ne changea pas de nom au cours de sa vie. Tel sa mère l'appela lorsqu'elle le portait sur son dos, petit papouze (enfant) dans sa poche de cuir, tel il fut connu chef redoutable et redouté, luttant féroce contre les milices américaines.

On peut encore voir une collection de peaux de bisons tannées, qui, pour les étrangers familiarisés avec la pictographie indienne, rappellent les actions d'éclat de Nuage Rouge. Ses frères, dont il prolongea l'indépendance, et les Américains, auxquels il fit répandre beaucoup de sang, étaient d'accord, dans leur admiration ou leur haine, pour reconnaître qu'il était le « plus grand Indien des temps modernes ».

Cruel, Nuage Rouge l'était. Les scalps de ses ennemis n'ornaient pas seulement sa ceinture, mais encore ses vêtements, ses armes, sa tente et le harnachement de son cheval.

Que l'on ne se hâte pas de maudire la barbarie des Peaux-Rouges pour le fait qu'ils torturaient et scalpaient leurs adversaires. Le scalp n'est pas spécifiquement une pratique indienne. Hérodote nous conte que les Scythes en faisaient déjà usage. Seules, quelques tribus peaux-rouges du nord-est étaient, avec le dix-septième siècle, adonnés à cette coutume et ce sont les Européens – oui, les Européens – qui mirent, si l'on peut dire, le scalp à la mode dans toute l'Amérique.

Voilà un des premiers bienfaits qu'apporta la civilisation.

Lorsque les voyageurs, succédant aux explorateurs, rencontrèrent les tribus où le scalp était en honneur, ils achetèrent aux indigènes ces horribles trophées. La nouvelle gagna de proche en proche. On sut que le scalp avait une valeur marchande et, ainsi, ceux qui ne le pratiquaient pas, se mirent-ils à scalper leurs ennemis, soit pour vendre ces dépouilles, soit pour s'en glorifier comme d'un objet de luxe.

Quant à la torture, c'est une autre affaire. Les Indiens étaient passés maîtres dans l'art de faire souffrir leurs prisonniers ; ils connaissaient des raffinements qui donnent le frisson. Ils ne les avaient pas inventés contre les Blancs. Eux-mêmes s'endurcissaient à la douleur. Un guerrier, avant d'avoir le droit de s'asseoir au conseil des anciens, était obligé de se soumettre aux tortures, – épreuve qu'il endurait

stoïquement et dont les cicatrices restaient gravées dans sa chair. D'autre part, l'Indien méprisait la mort. Si on l'attachait au poteau pour lui trancher simplement la tête, il raillait ses vainqueurs jusqu'au moment où le bourreau avait accompli son office. On le torturait pour le convaincre de sa défaite et pour essayer de briser sa volonté. On n'y arrivait d'ailleurs pas et, dans les pires tourments, il bravait ceux qui l'avaient capturé.

Les Peaux-Rouges étaient pour les guerriers des ennemis impitoyables et cruels ; toutefois, ils ne touchaient pas aux non-combattants. Ce ne sont pas eux mais les Blancs qui massacraient les femmes et les enfants. En outre, ils avaient un respect scrupuleux de la parole donnée. Si quelqu'un rompait une trêve, il encourait de la part des siens les pénalités les plus graves.

Or, Nuage Rouge, dans sa lutte contre les réguliers américains, avait conclu une suspension d'armes. La hache de guerre avait été solennellement enterrée. Des négociations se poursuivaient laborieusement entre les deux partis. Il arriva que trois Ogladas, au mépris des conventions, pénétrèrent dans un camp américain et qu'ils mirent à mort plusieurs faces pâles pour les voler.

Le colonel, qui commandait les troupes des États, protesta auprès de Nuage Rouge contre cette violation flagrante des traités. Il exigea la remise des coupables, voulant les passer par les armes.

Le chef indien reconnut les torts de ses compatriotes et lui-même admit qu'ils devaient être suppliciés. Seulement, comme il avait pitié d'eux et qu'il était en quelque sorte leur père, il demanda pour eux une faveur : c'est qu'ils ne fussent pas exécutés les yeux bandés et les mains liées, mais qu'ils pussent marcher à la mort, à cheval, les armes à la main et le visage couvert de la peinture de guerre, ainsi qu'il convient à des guerriers.

Le colonel accéda à cette requête. Jour fut pris pour l'exécution. Une ligne de fantassins lut placée devant la

porte du fort, fusils chargés.

À l'heure exacte qui avait été convenue, les Américains virent trois Sioux s'avançant au petit galop en file indienne. Avant de parvenir à portée des balles, ils mirent pied à terre et s'accroupirent sur leurs talons pour tenir conseil, selon la coutume.

Ayant palabré pendant quelques instants, ils entonnèrent d'une même voix leur chant de mort en se balançant de droite à gauche. Lorsque le chant fut terminé, ils poussèrent un long gémissement et se recueillirent en silence.

Les Américains ne comprenaient pas la signification de ces actes qui étaient la parodie sublime de ce que doit faire tout Indien sur le sentier de la guerre.

Soudain, les trois Indiens se dressèrent. Ils bondirent sur leurs chevaux et, lançant le grand cri de ralliement des Sioux, ils se précipitèrent du côté du fort en une galopade folle.

Un moment, les soldats crurent que le chef peau-rouge avait préparé un traquenard ; que ces trois hommes condamnés à mort avaient pour mission de tuer autant de Blancs qu'ils le pourraient avant de tomber à leur tour.

— Apprêtez... armes ! commanda l'officier.

Les Sioux allaient comme le vent ; ils laissaient flotter la bride de leurs poneys et, tout en galopant, ils faisaient feu de leurs carabines sur les fantassins. Chose surprenante, il n'y eut ni tués ni blessés dans les rangs américains...

Une seule explication pouvait être donnée de ce phénomène et les réguliers ne s'en avisèrent qu'au bout de quelques instants : il n'y avait pas de balles dans les carabines des Indiens ! Ce n'était qu'un simulacre, un jeu héroïque, une dernière et funèbre parade.

Rechargeant leurs armes au galop, poussant des hurlements féroces, les Sioux approchaient.

— En joue, ordonna l'officier.

Les fusils s'abaissèrent. Les soldats distinguaient la peinture rouge des visages et même les yeux brillants dans

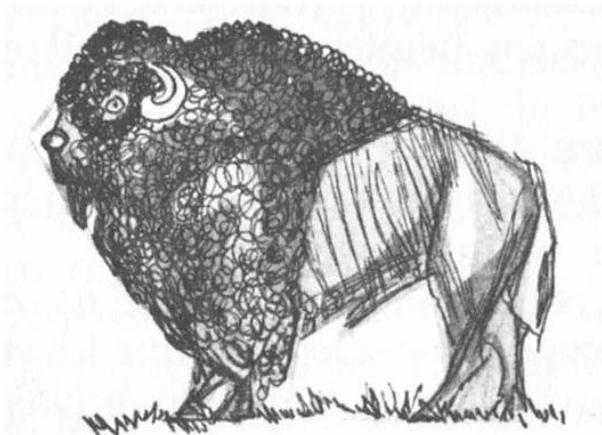
leur cercle noir. Les Indiens brûlaient toujours leurs inoffensives cartouches.

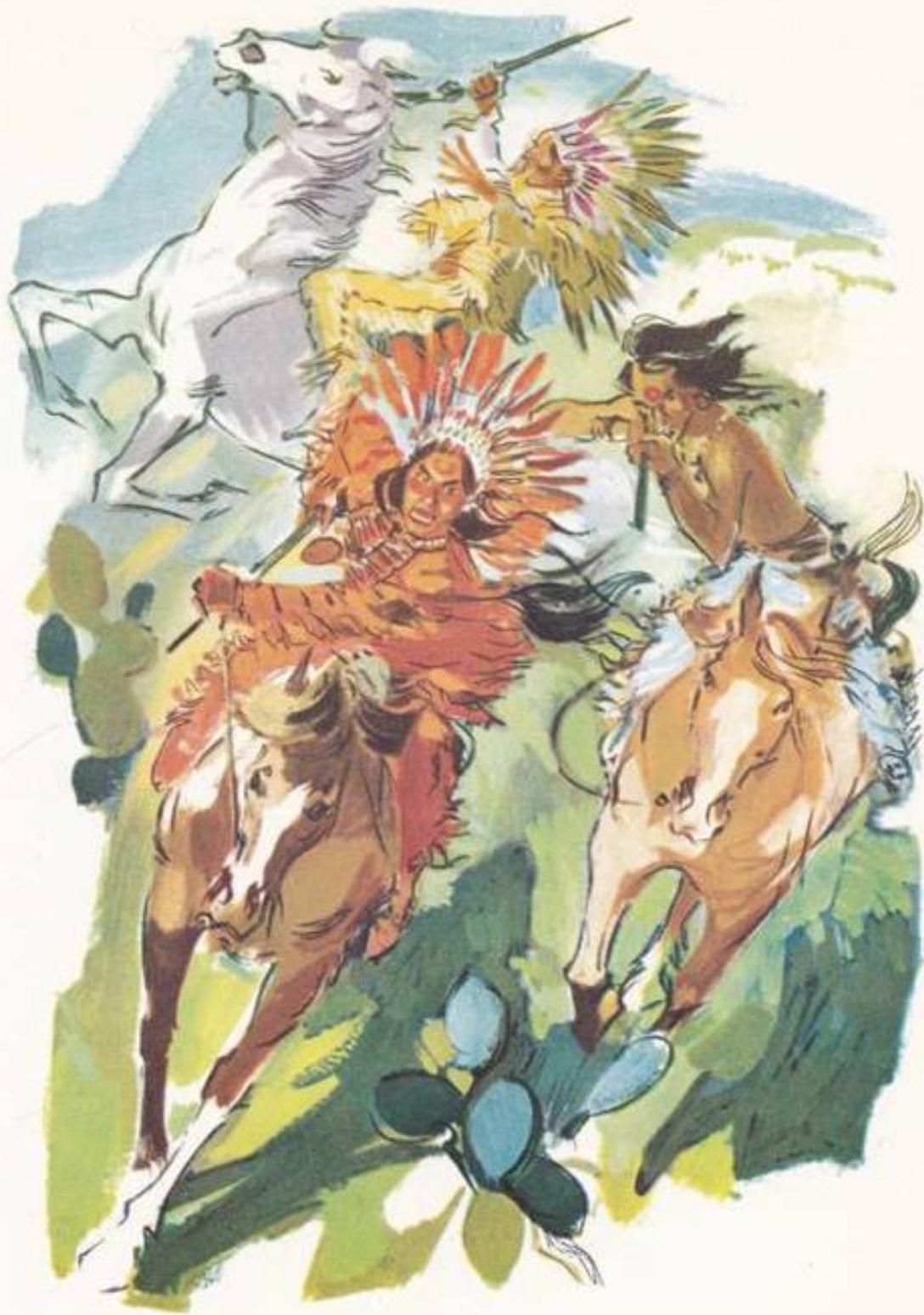
Ils étaient tout près. Ils étaient beaux, d'une beauté farouche, juvénile et sauvage.

— Feu !

Les trois Sioux, fauchés par la salve, vidèrent les arçons ; leurs poneys galopèrent encore quelques foulées, étonnés de ne plus sentir le poids de leurs cavaliers ; puis ils s'arrêtèrent, humèrent le vent et faisant demi-tour, tous les trois repartirent vers le campement de la tribu.

Les Sioux étaient morts comme devaient mourir des guerriers et Guitché-Manitou, le Grand Esprit, put les recevoir dans son sein.





Ce n'était qu'un simulacre, un jeu héroïque, une dernière et funèbre

paraue.

Le fantôme de la fiancée



L s'était appelé, dans son enfance, Ventre de Biche, tellement il était doux et tendre. On le nomma par la suite Œil d'Aigle, tant était perçant son regard. Il était fort, il était jeune, il était brave. Dans la tribu Osage, on ne connaissait pas de plus beau guerrier que lui. Il avait une fiancée digne en tout point de devenir sa femme. Elle était aussi belle qu'il était beau, aussi caressante qu'il était vaillant, et on l'appelait Fleur de Prairie.

Depuis longtemps, la tribu Osage avait quitté le sentier de la guerre ; elle était campée sur les bords d'une jolie rivière, le Nick-a-Nance. C'était là que l'on devait célébrer bientôt le mariage d'Œil d'Aigle avec Fleur de Prairie.

Il convient qu'un jeune homme amoureux fasse à sa future épouse des présents ; qu'il lui offre de ces bijoux, de ces colifichets aimés des femmes, qu'elles soient blanches, jaunes, noires ou à la peau cuivrée. Il y a aussi à envisager les frais de la noce, les liqueurs que l'on achète aux Blancs et qui versent dans le cœur des vieux de la tribu la joie de l'ivresse.

Afin de se procurer l'argent indispensable, Œil d'Aigle était parti pour le poste américain le plus proche et qui était encore à trois bonnes journées de marche. Il emportait des

peaux d'ours et des dépouilles de bêtes qu'il avait tuées à la chasse et pour lesquelles les faces pâles payent un bon prix.

La vente fut profitable ; il revint, rapportant un petit ballot ; des bracelets, des colliers et des étoffes soyeuses dont Fleur de Prairie saurait, de ses doigts agiles, confectionner de jolis vêtements qui pareraient encore mieux sa beauté.

Il marchait joyeux, le jeune homme, ses pieds touchant à peine l'herbe de la prairie, comme si ses mocassins avaient eu des ailes.

Lorsqu'il atteignit les bords du Nick-a-Nance, Œil d'Aigle eut la surprise de constater que la tribu avait levé le camp. Il ne restait sur le sol que les bâtons qui avaient soutenu les *wigwams* (Huttes d'écorce, démontables), que les pierres noircies des foyers et ces objets hétéroclites qu'abandonne derrière lui un village qui émigre.

Le beau guerrier ne fut pas extrêmement surpris de ce départ. Tant de raisons peuvent justifier un déplacement qui n'est pas un événement dans la vie d'un Peau-Rouge. Pourtant, rien ne permettait de prévoir celui-ci. Il était étrange que les anciens n'eussent pas instruit Œil d'Aigle de leur intention avant son départ.

En général, lorsqu'on lève un camp, on a soin de laisser des pierres posées d'une certaine façon, des branches brisées de telle ou telle manière, pour indiquer aux membres de la tribu, absents au moment du déménagement, la direction que l'on a prise. Œil d'Aigle scruta soigneusement le sol. Aucun de ces signes n'apparaissait. Le camp avait-il donc été levé à la hâte sous la menace de quelque danger et l'avait-on oublié ? Œil d'Aigle en éprouva de la contrariété et puis du chagrin. Sa fiancée n'avait, pas plus que les autres, pensé à lui. Ce chagrin devint de l'inquiétude. Pour qu'elle l'ait oublié, le péril devait être bien pressant...

Ayant longuement et vainement examiné l'emplacement du camp, le jeune homme s'en éloigna un peu pour voir s'il

serait plus heureux aux alentours. À une portée de flèche, le long de la rivière, se trouvait une faible dépression, abritée par des saules. Au bord de ce vallonnement, il poussa un cri de surprise : une femme était assise sur un petit monticule de terre fraîchement remuée ; elle lui tournait le dos et, la tête dans ses mains, avait l'air de pleurer. L'amoureux reconnut la silhouette de Fleur de Prairie.

En quelques bonds, il fut près d'elle. Il voulut l'embrasser, mais elle détourna la tête tristement. La joie du retour s'était éteinte dans le cœur d'Œil d'Aigle ; il craignait une catastrophe.

— Où est notre peuple ? demanda-t-il.

— Ils sont allés sur les rives de la Wagruchka.

— Et ils t'ont laissée ?

— Ils ne pouvaient pas m'emmener.

— Que faisais-tu donc là ?

— Je t'attendais.

— Il faut nous hâter de rejoindre les nôtres sur les rives de la Wagruchka.

Fleur de Prairie fit un signe d'assentiment et se leva. Alors Œil d'Aigle donna à la jeune fille le paquet qu'il avait apporté et il s'en alla en avant selon la coutume indienne.

Ils marchèrent longtemps ; la Wagruchka est loin du Nick-a-Nance. Ils ne parlaient pas ; on ne parle pas quand on marche comme on doit marcher, l'un derrière l'autre. En voyage, il est plus profitable d'écouter que de parler. On a tout le temps de parler le soir autour du feu.

Enfin, Œil d'Aigle aperçut au loin sur le bord d'un ruisseau la légère fumée d'un camp. Il se hâta et distingua bientôt les *wigwams* et les tentes peintes aux couleurs de la tribu. La voix de sa fiancée s'éleva derrière lui :

— Il n'est pas conforme aux usages que nous arrivions ensemble, dit-elle ; je t'attendrai ici.

Fleur de Prairie s'assit au pied d'un arbre.

Parmi les *wigwams*, Œil d'Aigle retrouva ses parents. Ils avaient l'air sombre.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda le jeune homme ; pourquoi êtes-vous tristes ?

Personne ne répondit.

Intrigué, angoissé, Œil d'Aigle se tourna vers sa sœur, une amie de Fleur de Prairie.

— J'ai laissé ma fiancée à quelques pas du campement, car il n'eût pas été convenable qu'elle y entrât avec moi. Veux-tu aller la chercher et la ramener ?

La jeune fille fondit en larmes.

— Hélas ! sanglota-t-elle, comment pourrais-je la ramener ? Elle est morte, il y a déjà plusieurs jours, et nous l'avons enterrée sur les berges du Nick-a-Nance ; dans un vallonnement abrité par des saules nous avons creusé son tombeau. C'est à cause de cela que nous avons levé le camp.

Les parents et les amis du jeune homme pleuraient également et ils gémissaient, corroborant par leur attitude les paroles de sa sœur. Lui ne pouvait pas les croire.

— Vous êtes les victimes d'une « médecine » ! (Sorcellerie) s'écria-t-il. Il y a quelques instants, je l'ai quittée vivante et en bonne santé. Venez avec moi, je vous conduirai près d'elle.

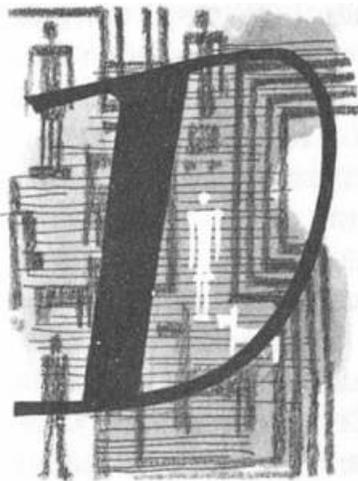
Il les mena à l'arbre sous lequel il avait laissé Fleur de Prairie assise. Elle n'était plus là et le paquet contenant les bracelets, les colliers, les belles étoffes qui lui étaient destinés gisait par terre.

Œil d'Aigle se rendit compte que c'était le fantôme de sa fiancée qui l'avait accompagné ; il porta la main à son cœur et tomba mort sur place.

Cette histoire-là, on la raconte encore sur les bords du Nick-a-Nance et du Wagruchka.



Le combat de Little Big Horn



DANS les années qui suivirent la fin de la guerre de Sécession, Sitting Bull, le grand chef Sioux, décida qu'il fallait reprendre la guerre contre les Blancs. Il était las de leur mauvaise foi et révolté par les massacres systématiques des troupeaux de bisons sur ses territoires de chasse. D'inqualifiables attaques contre de paisibles villages indiens firent déborder la coupe : Sitting Bull ordonna aux différents clans Sioux, les Hunkpapas, les Santees, les Oglalas, les Brûlés, les Pieds Noirs et les Cheyennes de se mettre en route vers l'est afin de défendre leur liberté et leur vie, les armes à la main.

C'est ainsi qu'au printemps de 1876, ces différents clans arrivèrent à la fourche où se rejoignent deux rivières, le Big Horn et le Little Big Horn, affluents du Yellowstone, qui lui-même se jette dans le Missouri.

Là, au pied des Montagnes Rocheuses, les guerriers indiens établissent leur campement.

Mais leurs mouvements n'ont pas échappé aux Blancs ! En mai 1876, une forte expédition quitte le Fort Abraham Lincoln, à 500 kilomètres de là, dans le Nord-Dakota, pour les réduire. La longue colonne punitive est sous les ordres du général Terry. Il compte parmi ses subordonnés un officier

qui va bientôt s'immortaliser dans l'histoire américaine autant pour sa bravoure que pour sa stupidité : le colonel Custer.

Custer est âgé de 37 ans. Pour un colonel, c'est jeune. La guerre de Sécession, il vient de la faire avec courage ! Il porte l'uniforme avec grande allure. Son mépris du danger et son endurance dans maint combat l'ont rendu célèbre dans toute l'armée de l'Union. Hélas, ces belles qualités ont leur revers : Custer est un catastrophique mélange d'entêtement et d'irréflexion. Quoi qu'il en soit, il semble l'homme idéal pour tous les coups durs.

Aussi, lorsqu'au matin du 24 janvier, les éclaireurs du général Terry lui signalent le campement de Sitting Bull en vue, c'est Custer que convoque le chef de l'expédition.

En quelques mots, Terry lui expose la situation :

— D'après le rapport des éclaireurs, nous avons devant nous un très important rassemblement de Sioux. Nous devons absolument les mater. Or, s'ils découvrent prématurément nos forces dans toute leur étendue, ils vont une fois de plus rompre le combat, lever le camp avant que nous soyons parvenus sur les lieux et disparaître dans la nature, vers l'est...

» Voici donc ce que j'attends de vous : avec six cents cavaliers, portez-vous à l'est du campement des Sioux. Inutile de vous recommander d'utiliser tous les couverts possibles. Votre mission : leur barrer coûte que coûte la fuite lorsque je déclencherai l'action avec le gros de nos forces. C'est clair ? »

— Parfaitement clair, Sir, réplique Custer qui claque des talons et prend congé de son général en le saluant dans le style le plus martial de West Point.

Quelques instants plus tard, Custer aboie ses ordres. Ses seconds seront le major Reno et le capitaine Benteen. Bientôt, les six cents cavaliers qu'il commande s'ébranlent vers l'est, en silence, et disparaissent sous les couverts d'un vallon.

L'aube du lendemain voit le dispositif en place. Custer et ses hommes sont maintenant à l'est du camp de Sitting Bull. Il ne reste au colonel qu'à attendre que le silence soit troué par le crépitement des feux de mousqueterie et, le cas échéant, à barrer la route aux fuyards. Mais Custer trépigne d'impatience. Ce rôle statique de bouchon ne sied guère à sa vanité. À quelques pas de lui, le capitaine Benteen caresse l'encolure de sa jument. Pris d'une impulsion subite, Custer se dirige vers lui.

— Benteen, prenez deux cents hommes et portez-vous au sud du campement ! Vous y attendrez mes ordres...

Tandis que Benteen s'exécute et rassemble son peloton, Custer gravit quatre à quatre un piton qui domine la région. Entre les broussailles, il découvre dans toute son ampleur l'entassement des tentes sioux. Quel morceau de choix ! et quelle gloire de se l'offrir à lui seul !... La sueur perle aux tempes du colonel. Un démon semble le pousser en avant, vers la folle aventure dont il sait qu'elle nouera sa gorge d'angoisse, sans que personne n'en sache rien... Cette peur rentrée, jugulée, étouffée par le respect de soi qui devient le courage ! Un vertige capiteux comme celui de l'ivresse le saisit. Le sort en est jeté ! Au diable Terry et ses ordres ! Custer dévale le piton sans se soucier des épines qui le griffent, bondit d'un rocher à l'autre et tombe au milieu de ses hommes, suant et soufflant, les yeux exorbités.

— Reno, aux ordres !

— Présent, sir !

— Mission immédiate : deux cents hommes sous votre commandement. Direction : la rivière Little Big Horn. Longez-la par la rive ouest jusqu'à la hauteur du campement. Accrochez les Sioux. Moi, je fonce alors droit sur eux !

Devant cet ordre ahurissant, le major Reno n'a pas un mot de protestation. Il connaît Custer et sait que discuter serait vain. Un imperceptible tressaillement des mâchoires est le

seul signe qui trahit sa réaction d'homme lucide, réprimée implacablement par sa discipline aveugle de soldat.

Lorsque le major Reno a disparu, il reste au colonel Custer deux cent huit hommes. Pas un de plus. Ce qu'il ignore et que sans doute il accepte d'un cœur léger d'ignorer, c'est que Sitting Bull, lui, dispose de six mille guerriers. Et ce qu'il ne sait pas non plus, c'est que Sitting Bull est tenu au courant par ses guetteurs des manœuvres successives du téméraire colonel.

— Disposition de combat, lance Custer d'une voix blanche.

Les culasses des carabines cliquèrent, les chevaux s'ébrouent et, sur un nouveau commandement, la colonne s'ébranle au trot, droit sur l'objectif. Celui-ci n'est pas encore en vue lorsqu'une pétarade rageuse se déclenche du côté de la rivière.

— Le major Reno a le contact, en avant, boys, en avant ! hurle Custer.

Oui, Reno est au contact des Indiens, mais ce n'est pas lui qui les a surpris, ce sont les Indiens qui l'attendaient. Dès les premières rafales des Sioux, plusieurs cavaliers ont été fauchés. Quelques minutes plus tard, Reno, la rage au cœur, doit ordonner le repli en laissant cinquante-six hommes sur le terrain. Regroupant tant bien que mal ses soldats, il réussit à gagner le sommet d'une falaise où il se retranche hâtivement.

— En avant, boys, en avant ! continue de hurler Custer qui approche maintenant du campement. Sa colonne charge au grand galop, droit devant elle, renverse les premières tentes, mais au lieu de provoquer la surprise et le désarroi chez l'ennemi, elle pénètre dans un camp vide, tournoie un moment, indécise, pour s'immobiliser enfin sur une pente à l'ouest du village où, soudain, le drame éclate.

Du sommet des collines qui dominant le site et où ils se sont retranchés en silence, six mille Sioux viennent de déclencher l'enfer. Les deux cents hommes de Custer forment alors le carré. Le major Reno ne viendra pas les

soutenir : il s'est porté au secours de Benteen et l'a rejoint sur la falaise avec son détachement. Les deux officiers ne peuvent rien faire de plus que tenir leurs propres assaillants en respect jusqu'à l'arrivée des forces du général Terry.

Pour Custer et ses hommes, la lutte est sans espoir. Le combat dure toute la journée et se termine au corps à corps. Lorsqu'enfin le gros de l'expédition parvient sur les lieux du carnage et fait reculer les Sioux, les corps du Colonel Custer et de ses deux cent huit hommes jonchent le terrain.

Suprême hommage des Indiens au courage de l'ennemi, le chef blanc n'a pas été scalpé.

Les perruques du Révérend



PORT-MILES, situé dans l'Orégon, n'est pas une ville enchantée. C'est une ville pourtant, si l'on entend par ville qu'il y a des maisons alignées dans des rues que désignent des numéros ; qu'il y a des clubs ; qu'il y a des bars qui furent clandestins au temps de la prohibition et qui maintenant attirent le chaland par leurs rutilantes enseignes ; qu'il y a des restaurants dont quelques-uns sont automatiques ; qu'il y a une dizaine d'églises consacrées à une dizaine de cultes, de styles allant du néo-gothique au munichois ; qu'il y a des boutiques, des cinémas et des banques.

Ce ne sont pas toutes ces merveilles qui nous incitèrent à arrêter notre auto à Fort-Miles, mais la présence d'un Français dont on nous avait parlé à San-Francisco.

Ce Français, Jacques Hubert, nous fit les honneurs de sa cité. Il nous emmena aux environs voir ce que l'on appelle le tombeau du Cacique.

— Ce nom, nous expliqua Jacques Hubert, n'est pas tout à fait exact, celui qui repose sous cette pierre n'est pas un simple cacique, c'est Sitting Bull.

— Ah ! vraiment, dit l'un de nous poliment, dans l'ignorance absolue de ce personnage.

— Comment, vous n’avez jamais entendu parler de Sitting Bull ?

— Hum ?

— Ce fut un grand chef, qui a mérité le surnom de « Napoléon des Peaux-Rouges ». Il donna beaucoup de fil à retordre à la police des États. Un jour pourtant, elle parvint à le cerner dans son camp, à mettre en fuite les guerriers de sa tribu et à le capturer.

» Au physique et au moral, Sitting Bull était un homme surprenant. Il mesurait cinq pieds huit pouces et était doué d’une force prodigieuse. Ayant reçu une balle dans la hanche, il en était resté boiteux ; aussi, quand il parlait, avait-il l’habitude de s’asseoir sur ses talons, d’où son nom de Sitting Bull, le Taureau Assis. Ses yeux étaient, paraît-il, effrayants et glaçaient de terreur ses ennemis qui seuls avaient le privilège de les voir, car, d’ordinaire, il dissimulait soigneusement son regard, nul n’étant forcé de montrer sa pensée à autrui. »

— Il est mort en captivité ?

— En captivité, pas précisément. Lorsque la police eut réussi à s’emparer de lui, elle l’entraîna dans la direction du poste de Standerdy-Roc-Agency ; elle voulait le faire passer en jugement pour une quantité de crimes qui chargeaient sa conscience. Mais Sitting Bull avait un fils, Black Bird, l’Oiseau Noir, aussi courageux et presque aussi fort que son père. Black Bird rassembla une troupe et vint assaillir les policiers.

» Il y eut d’abord une fusillade, puis l’on s’aborda à l’arme blanche. Ligoté sur un *wagon*, Sitting Bull, prisonnier, criait à haute voix ses ordres et dirigeait l’attaque. Au cours du combat, une balle le tua raide. Fut-il abattu par un homme de la police qui craignait de le voir s’évader ou par une balle égarée de l’un des siens, on ne put jamais le savoir. Les policiers remportèrent la victoire et Black Bird périt au cours de l’affaire. Je vous assure que l’on respira dans la région. »

— Ce « Napoléon des Peaux-Rouges » était-il si redoutable ?

— Vous ne vous en faites pas une idée. En 1869, à une époque où déjà cette région était en partie pacifiée, il tenait tête aux troupes des États. Le général Morow commandait ici les réguliers et Sitting Bull traitait avec lui de puissance à puissance. Un Indien de sa tribu ayant été assassiné par les Blancs, Sitting Bull alla trouver le général Morow pour un *pow-wow*, ce que nous appelons un duel. Le général refusa le combat singulier et il offrit pour réparer l'outrage de « couvrir » le corps de l'assassiné. Il empila sur le cadavre des couvertures et d'autres présents, jusqu'au moment où le chef se déclara satisfait.

» Loin derrière les postes américains, on voyait parfois surgir subitement Sitting Bull et ses Peaux-Rouges. Il pénétrait dans les villages et scalpait sans merci les principaux citoyens. Il possédait, dit-on, la plus belle collection de scalps de la Prairie. Elle a été dispersée ; c'est le sort de toutes les collections. Un vieux trappeur a vu ces scalps et, parmi eux, la fameuse perruque du pasteur Smithson. »

Ces mots nous parurent être l'amorce d'une histoire. Jacques Hubert ne souhaitait rien tant que de la raconter et nous de l'entendre, et cela nous amena à un whisky sans beaucoup de soda.

Ces régions du Far-West étaient, aux environs de 1860, assez mal desservies au point de vue des secours spirituels. Les missionnaires catholiques étaient remontés vers le Nord et les pasteurs protestants ne venaient qu'en nombre limité. S'exposer à être pris et torturé par les sauvages, uniquement pour entretenir la foi de quelques mauvais garçons, trappeurs ou cow-boys, qui s'intéressaient moins à la Bible qu'à leur premier *sombrero*, n'était pas une perspective propre à échauffer l'ardeur des jeunes ministres de Dieu.

À Red-Fort, un village ou plutôt un campement dont il ne reste rien et qui, alors, avait une certaine importance, s'était installé le Révérend Nicolas Smithson. Deux choses étaient remarquables en lui : sa chevelure et son goût du négoce.

Des cheveux comme les siens, personne n'en avait vu. Ils étaient blonds, de la blondeur du maïs mûr, longs avec cela et abondants ; ils n'étaient pas partagés en deux par une raie médiane mais s'avançaient sur le front du digne pasteur en une frange attendrissante.

Par son goût pour le négoce, le Révérend Nicolas Smithson ne tombait pas non plus dans la banalité. D'autres que lui augmentaient les revenus assez modestes qu'ils devaient à la munificence de leurs paroissiens ou à la générosité des sociétés évangéliques par de menues opérations mercantiles. Quelques-uns vendaient aux indigènes des chemises de flanelle, d'autres leur fournissaient des étoffes dont les squaws confectionnaient pantalons et jupes. Le Révérend Smithson avait une idée différente.

Il savait que les Peaux-Rouges aiment la fumée de tabac, qu'ils la savourent dans des calumets parfois très joliment sculptés, véritables meubles hérités de leur famille, mais peu pratiques pour de fervents fumeurs. Le pasteur avait donc apporté un lot considérable de pipes du dernier modèle en usage à San-Francisco et il comptait troquer ces pipes commodes et modernes contre les archaïques calumets. Ce serait tout bénéfique pour les Peaux-Rouges qui auraient l'agrément d'une excellente bouffarde et pour lui qui revendrait les calumets un bon prix à titre de curiosité.

Les paroissiens de Smithson manquaient de courtoisie, de déférence et de compréhension ; ils se moquèrent également de la coiffure du Révérend et de ses vues commerciales. Ils disaient que posséder une semblable chevelure, disposée de manière aussi originale, constituait pour les Peaux-Rouges une provocation ; qu'ils viendraient un jour ou l'autre le scalper et qu'il n'aurait que ce qu'il méritait. Quant à ses projets mercantiles, ils en faisaient des

gorges chaudes ; ils professaient que les Indiens sont attachés à leurs traditions et que, pour eux, les modèles de pipes les plus récents ne vaudraient jamais le plus grossier calumet.

Le digne pasteur négligeait ces dires et il attendait une occasion d'entrer en rapport avec les sauvages pour amorcer les premiers échanges.

L'événement se produisit plus tôt que le Révérend Smithson ne l'avait prévu. Un beau jour, le village de Red-Fort fut envahi par une bande de guerriers indigènes. Les habitants s'enfuirent. Seuls restèrent involontairement les malades et volontairement le Révérend. Il pensait que son caractère de ministre de Dieu lui vaudrait des égards et qu'après la première prise de contact il lui serait possible de tâter le terrain commercial.

Malheureusement, le chef des Peaux-Rouges était Sitting Bull, l'amateur de scalps. Sitting Bull n'avait pas le moindre respect pour les pasteurs et la vue de la chevelure du révérend éveilla ses instincts de collectionneur.

Smithson fut attaché à un montant de la porte de sa chapelle, jouant ici le rôle de poteau de torture, et le chef indien s'avança vers lui pour le scalper, opération qu'il ne laissait pas à d'autres le soin d'accomplir.

De sa main gauche, Sitting Bull saisit la tignasse blonde ; il approchait son couteau d'une dextre sûre, quand, à son grand étonnement, avant même qu'il eût effleuré le crâne de sa lame, la chevelure lui resta dans les doigts. Il vit devant lui un globe rose et poli comme de l'ivoire.

Sitting Bull avait beau connaître les mœurs des Européens, il ignorait que certains d'entre eux font usage de perruques. Il crut à un sortilège, à une « médecine », suivant l'expression usitée dans le Far-West. On ne doit pas, quelque brave que l'on soit, défier les forces supérieures. Sitting Bull et les siens battirent en retraite, laissant le Révérend gigoter dans ses liens.

Les habitants de Red-Fort, revenus après l'alerte, furent surpris de retrouver le Révérend chevelu, évidemment condamné à mort, parfaitement vivant et complètement chauve.

Le pasteur Smithson leur fit entendre qu'il en avait, par sa fermeté, imposé aux sauvages et il acquit ainsi une haute considération auprès des pires mécréants. Dans ses bagages, il trouva une autre perruque, s'en recoiffa et sa silhouette reprit son aspect habituel.

Ne croyez pas que cette mésaventure eût en quoi que ce soit dérangé ses projets de négoce, bien au contraire.

Monté sur un petit cheval, il s'engagea dans la Prairie, emportant un assortiment de pipes. Il ne tarda pas à tomber dans une embuscade d'indiens qui l'entraînèrent auprès de leur chef et ce chef était... Sitting Bull !

Lorsque le « Napoléon des Peaux-Rouges » aperçut l'homme dont il possédait la chevelure si miraculeusement détachée, doté d'une coiffure identique, aussi arrogante et aussi fournie que la première, il prit peur et ce fut lui, Sitting Bull, l'intrépide, le chef redouté même des troupes de police des États, qui décampa avec ses guerriers, ses fusils, ses flèches, ses tomahawks, ses chevaux et ses squaws devant un pacifique pasteur solitaire et n'ayant pour armes qu'un ballot de pipes.

Le triomphe de la « médecine »



UR la plage de Miami, nous avons fait la connaissance d'une jeune fille charmante, miss Flora Hornbuster. On nous avait simplement dit que c'était une championne. En la voyant au bar, nous avons pensé qu'elle était championne en consommation de cocktails ; plus tard, nous avons su qu'elle avait remporté son championnat sur les courts de tennis. Elle était gaie autant que jolie et douée d'un dynamisme étourdissant ; par ailleurs, elle parlait indifféremment l'anglais, le français et l'espagnol et menait facilement de front une conversation dans ces trois langues, ce qui était extrêmement commode dans les réunions les plus restreintes de Miami.

Miss Flora nous avait pris en amitié, elle nous avait dit :

— Vous écrivez ? *How interesting !* Est-ce vous qui faites les réclames pour les vins qu'on lit dans les journaux ? Moi, je vous donnerai des idées. J'ai connu quelqu'un qui écrivait, je crois qu'il était *clerk* quelque part.

Cette estime nous valut l'honneur d'être présentés à Mr. Hornbuster.

— Vous verrez, nous confia l'aimable Flora, mon père est un gentleman, il ne vient pas au bar, pas lui, *not he !* Il boit

dans le hall de l'hôtel, c'est plus convenable pour lui, vous comprenez ?

Mr. Hornbuster que nous trouvâmes dans le hall, tassé au fond d'un immense fauteuil en cuir, était en effet un gentleman. Je dis bien un gentleman. Ce n'était pas un de ces hommes débraillés, bruyants et cordiaux que nous avons rencontrés dans la Prairie. D'autre part, il n'était pas l'élégance tapageuse de ceux qui, dans la région, sont ou prétendent être quelque chose dans le cinéma. Il n'avait pas non plus l'air guindé de ceux qui affectent de ne rien être dans le cinéma. C'était un gentleman.

Il était cordial, mais pas familier, bien vêtu sans rien de criard, et il gardait de la tenue, même dans les cas où, comme ce soir, il avait bu un peu plus qu'il ne convient à un gentleman ordinaire.

Nous savions qu'il descendait de ces planteurs installés dans le sud des États et que la guerre de Sécession avait en partie ruinés ou du moins considérablement appauvris. Son ascendance, qui comptait des Anglo-Saxons, des Espagnols et des Français, expliquait son genre à part, la beauté de sa fille et sa facilité à parler des langues étrangères assez rare chez les Anglo-Saxons. En dépit des pertes subies, les Hornbuster étaient encore fort riches et leurs plantations leur rapportaient des revenus considérables.

Nous nous étions liés avec le père de miss Flora et nous venions volontiers nous réfugier auprès de lui, lorsque les amis personnels de la jeune fille menaient un train par trop endiablé dans le bar. Sa conversation était variée, très documentée avant le whisky, très pittoresque après.

Un soir, en rentrant d'excursion, nous ne trouvâmes pas miss Flora au bar. Par contre, Mr. Hornbuster occupait sa place habituelle dans le hall. Il paraissait agité et il nous dit bonsoir avec des larmes dans la voix. Nous crûmes d'abord qu'il fallait attribuer cet attendrissement au whisky. Notre interlocuteur nous détrompa.

— Demain, nous dit-il, je ne vous verrai plus.

Nous fûmes surpris. Nous lui avons entendu former des projets de longue haleine et miss Flora disputait un grand match dans un mois.

— De mauvaises nouvelles vous forcent à regagner précipitamment la Louisiane ?

Nous savions que là se trouvaient ses plantations, mais nous savions également qu'il y résidait le moins possible.

— Je ne vais pas en Louisiane, je pars pour la région de San-Antonio dans le Texas. Trois jours de chemin de fer, un jour de voiture...

— Serait-il indiscret de savoir...

— Ma fille...

— Nous ne l'avons pas aperçue ce soir.

— Elle est souffrante ; elle a une crise de foie et c'est pour cela que nous allons dans le Texas.

Nous avons envie de suggérer qu'avec un peu moins de cocktails, la charmante malade se porterait certainement mieux ; néanmoins, nous préférâmes garder pour nous cette réflexion et nous demandâmes simplement :

— Il y a donc aux environs de San-Antonio un éminent spécialiste ?

Hornbuster nous considéra avec pitié et haussa les épaules.

— Un spécialiste ! Non. Les spécialistes sont trop malins pour se fixer dans ces pays où ils mourraient de faim. Ma fille veut consulter une sorcière, une femme du nom de Can-Nough qui est, comme on dit, forte en « médecine ».

L'idée de cette jeune fille si moderne, si délurée et que nous jugions si sceptique s'adressant à une sorcière nous parut plutôt comique.

— Vous croyez à la puissance curative de la sorcellerie ? demanda l'un de nous.

Hornbuster baissa la voix.

— Eh ! non, je n'y crois pas. Mais elle y croit.

À cet instant, parut miss Flora. On ne pouvait pas discerner sous son maquillage qu'elle fût malade. Elle

n'avait d'ailleurs rien perdu de son animation.

— Pauvre papa, s'écria-t-elle, vous parlez de Can-Nough et naturellement vous accumulez les bêtises. Ces messieurs sont excusables d'en dire...

Nous remerciâmes poliment d'un signe de tête et elle continua, tournée vers son père :

— Mais vous, vous devriez savoir mieux. Vous avez constaté les miracles que Can-Nough accomplit. Si je ne suis pas morte, c'est bien à elle que je le dois. Ses incantations, ses « médecines » ont sauvé des centaines d'existences.

— Pourquoi, demandai-je avec un peu d'ironie, cette remarquable guérisseuse n'est-elle pas à San-Francisco ou à New-York ? Elle ferait fortune.

Miss Flora me jeta un regard sévère.

— Can-Nough ne cherche pas à faire fortune. Can-Nough ne quitte pas son village. Si vous saviez ce qu'est Can-Nough vous ne penseriez pas qu'elle se déplacerait pour venir soigner des boursiers, des fermiers ou des marchands de lard fumé.

— Et qui est donc cette extraordinaire personne ?

Miss Flora appuya sur ses mots :

— Elle est la petite fille de Kicking Bear.

— J'avoue mon ignorance, dis-je, mais je ne connais pas Kicking Bear.

— Quand je vous ai demandé si vous faisiez de l'*advertising* (*Rédaction de publicité*) dans les journaux, vous m'avez répondu que vous vous intéressiez plutôt à l'Histoire. Décidément vous feriez mieux de faire de l'*advertising*.

— Il y a de grands personnages historiques dont le nom vous échappe.

— Eh bien ! sachez que Kicking Bear était le *médecine man* (Sorcier) de Sitting Bull. Vous avez peut-être entendu parler de Sitting Bull ?

— Le « Napoléon des Peaux-Rouges ».

— C'est cela, concéda miss Flora avec plus d'indulgence. Sitting Bull était lui-même un *médecine man* éminent et c'est à ses incantations, plus encore peut-être qu'à sa bravoure, qu'il dut ses longs et glorieux succès. Quand il était encore tout enfant dans le clan des Hunkpapas et qu'il s'appelait Blaireau Sauter...

— Pardon, il s'agissait tout à l'heure de Sitting Bull.

— Dieu ! que vous êtes Européen ! Vous croyez qu'on ne peut avoir qu'un nom dont on se sert depuis sa naissance jusqu'à sa mort, alors que tout change, que notre « moi » lui-même évolue et que nous sommes un autre individu à vingt ans qu'à dix ans, à quarante qu'à vingt, et à soixante qu'à quarante. Ainsi, tenez, papa...

— Ne faisons pas de personnalité, je vous en prie, protesta Mr. Hornbuster, qui n'aimait pas être pris en exemple.

— Chez les Peaux-Rouges, poursuivit miss Flora, le nom répondait à l'idée que l'on se faisait de celui qui le portait. Le jeune Blaireau Sauter ayant vaincu dans un combat deux buffalos, devint Quatre Cornes ; plus tard, sa force redoutable, la blessure qu'il avait reçue et qui l'obligeait à rester souvent assis lui valurent le nom sous lequel il est connu de Sitting Bull.

» Eh bien ! pendant toute sa vie ce chef fut secondé par Kicking Bear. »

Un cinquième whisky avait donné à Hornbuster un courage que nous ne lui avons jamais remarqué. Il osa se redresser et tenir tête à sa fille stupéfaite.

— Pour un *médecine man*, ma chère Flora, j'ai le regret de prétendre que Kicking Bear était un *duffer* (Mazette).

— Oh ! papa ! s'écria la jeune fille scandalisée.

— C'est comme je vous le dis et je le prouverai si ces messieurs ont la patience d'écouter une histoire, une histoire vraie.

L'aimable gentleman but une nouvelle rasade pour se donner du souffle et commença :

— Il faut remonter à l'époque de la guerre de Sécession, c'est-à-dire en 1860. Vous savez qu'à cette époque les États du Nord, sous prétexte d'humanité et, en réalité, parce qu'ils étaient jaloux de la prospérité des États du Sud et voulaient les ruiner, proclamèrent l'abolition de l'esclavage. Cela avait commencé par une campagne d'opinion. La publication de la *Case de l'Oncle Tom*, de Mrs. Beecher-Stowe, avait attendri les personnes sensibles. Les Nordistes avaient été pris pour les nègres d'une affection fraternelle et ils avaient lancé contre nous leurs soldats dans le but de nous la faire partager.

» Afin de nous combattre, le gouvernement de Washington fut obligé d'abandonner l'utile occupation à laquelle il s'adonnait depuis plus de quarante ans : la destruction des Peaux-Rouges contre lesquels ses meilleures troupes étaient engagées.

» Tout d'abord, les Indiens ne profitèrent pas du retrait des forces dites de police. S'ils n'étaient plus combattus ouvertement par les soldats réguliers, ils étaient la proie d'une quantité de pillards, d'écumeurs de prairie qui leur faisaient le plus grand mal.

» À la fin, exaspérés, ils rompèrent les trêves et rendirent avec usure les sévices qu'on leur infligeait. Sans distinguer les bons Blancs des mauvais Blancs, ils tombaient sur les convois d'émigrants, recevaient à coups de fusil les prospecteurs, détroussaient les voyageurs des diligences, envahissaient et brûlaient les ranchs isolés, de sorte que la Prairie devint inhabitable aux Faces pâles. Le Blanc était chassé comme un gibier malfaisant et n'avait d'autres ressources que de se réfugier dans les forts. Là même, il n'était pas à l'abri. Les forts, dépourvus de garnison suffisante, étaient souvent enlevés et les occupants civils ou militaires massacrés, scalpés, torturés. »

— Ils avaient bien mérité leur sort, intervint Flora. La provocation n'était-elle pas de leur côté ?

— Je ne dis pas le contraire, je relate des faits. Cet état de choses dura jusqu'en 1865, époque à laquelle finit la guerre de Sécession. Le gouvernement put renvoyer dans l'Ouest les troupes dont on n'avait plus besoin dans le Sud.

» Au fort Laramie, se trouvait un capitaine, Frederik Brown, dont le courage était légendaire dans les États et qui avait une horreur profonde des Indiens. Il professait qu'un Américain digne de ce nom devait pouvoir tenir tête à cent « chiens rouges », c'est ainsi qu'il nommait les guerriers sioux.

» Red Cloud, un des chefs de cette tribu, opérait précisément aux abords du fort Laramie et, depuis cinq ans, il avait dévasté la contrée.

» Brown demanda à son supérieur, le colonel Carrington, de lui donner des troupes, résolu qu'il était à surprendre Red Cloud et à le tailler en pièces.

» — Je veux perdre mon nom, répétait-il, si je ne rapporte pas le scalp de ce brigand.

» Le capitaine prépara son expédition en grand secret. Il se flattait d'avoir des espions chez les Indiens et de connaître exactement tous leurs mouvements. Il ignorait cependant un détail : c'est que Red Cloud était mieux informé que lui. Les Peaux-Rouges ont depuis longtemps inventé le télégraphe optique. Ils font des feux d'herbes mouillées et la fumée qui s'élève exprime par sa position les choses qu'ils veulent dire.

» Quand, le 6 décembre 1866, la troupe américaine sortit du fort, commandée par le colonel Carrington avec le terrible Brown en avant-garde, elle trouva Red Cloud prêt à la recevoir. Les ennemis en vinrent aux mains. J'ai lu dans des ouvrages fort sérieux que le détachement américain fondit comme cire entre ces doigts. Presque tous les soldats furent tués avant d'aborder les Indiens. Brown périt et lui qui devait rapporter le scalp du chef peau-rouge fut lui-même scalpé et sa chevelure orna la ceinture de Red Cloud. »

— Je ne vois pas dans tout cela, protesta miss Flora, une preuve de l'incapacité de Kicking Bear.

— J'y viens.

» L'éclatante victoire des Peaux-Rouges, la défaite des Américains après les rodomontades de Brown, frappèrent les esprits. Le gouvernement décida de châtier sévèrement et définitivement les sauvages.

Une véritable armée fut expédiée dans l'Ouest. Non seulement elle était nombreuse, mais elle possédait un matériel complètement inconnu dans la région : elle était dotée de mitrailleuses, invention récente, et elle transportait avec elle sur ses chariots d'épaisses plaques de blindage.

» Parvenus à proximité du campement indien, les Américains s'arrêtèrent. Ils placèrent autour de leurs positions les plaques d'acier, en ménageant entre elles des intervalles qui formaient des sortes d'embrasures. Red Cloud, enivré par sa précédente victoire, décida d'attaquer ces troupes qui le provoquaient. Il demanda néanmoins conseil à Kicking Bear et celui-ci répliqua fermement que le combat marquerait une défaite pour les réguliers.

» Il n'avait pas eu pour cela besoin de recourir à la « médecine », car les forces de Red Cloud étaient au moins égales sinon supérieures à celles des Américains. Elles étaient au surplus remarquablement bien armées, les États du Sud, dans leur désir de créer des ennuis à leurs anciens ennemis avec lesquels ils étaient officiellement réconciliés, ayant livré aux Indiens les meilleures carabines alors en usage.

» Red Cloud s'élança avec sa première vague d'assaut. Bien avant d'atteindre les retranchements américains, ses hommes se mirent à tomber autour de lui. Les survivants avançaient toujours. Ils tiraient sans s'arrêter selon leur méthode habituelle. Leurs balles ne faisaient aucun mal aux réguliers. Au contraire, le feu de ceux-ci ne cessait pas ; on eût dit que leurs fusils étaient garnis de cartouches inépuisables.

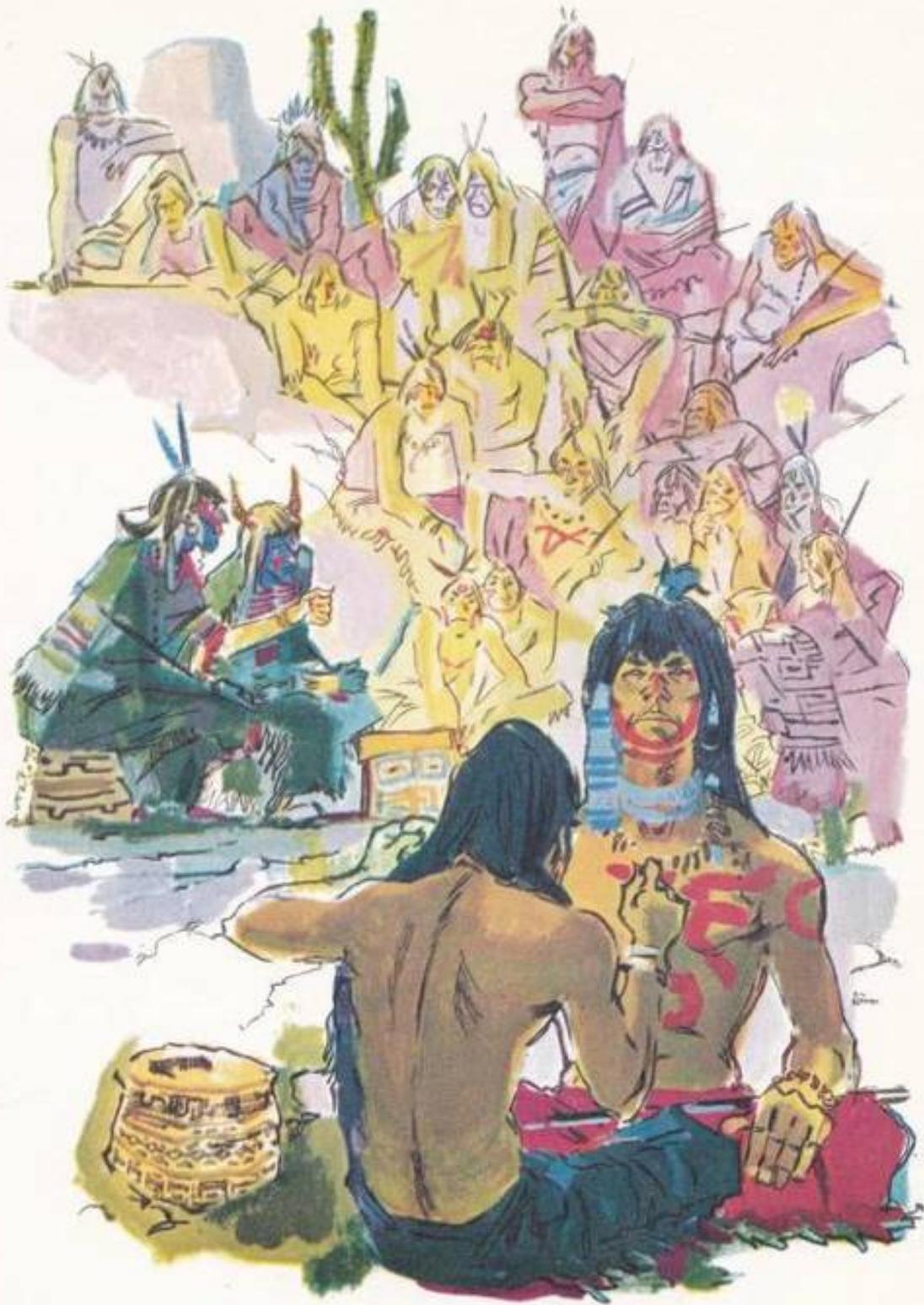
» Red Cloud n'arriva pas au retranchement. À peu près seul, il dut faire demi-tour. Il rentra parmi les siens et consulta Kicking Bear qui, prudemment, avait suivi l'attaque juché sur un monticule voisin.

» — Je ne comprends rien à ce qui se passe, expliqua le chef au sorcier, les fusils ennemis tirent sans discontinuer et nos balles ne portent pas.

» Kicking Bear, dont la science n'allait pas jusqu'à prévoir les mitrailleuses et les plaques de blindage, ne fut tout de même pas à court d'explications.

» — Tu avais affaire à des *médecine guns* (Fusils ensorcelés) et à des *médecine walls* (Remparts ensorcelés). Voilà pourquoi tes guerriers ont été décimés. À ces sorcelleries, il faut répondre par d'autres sorcelleries. Vous allez tous vous peindre sur le corps le *totem* des Sioux et, à votre tour, vous deviendrez invulnérables ; moi, avec mes « médecines », je vous protégerai.

» Les guerriers en réserve se mirent avec ardeur à se dessiner sur la poitrine plus ou moins artistement des silhouettes d'élans, le *totem* des Sioux.



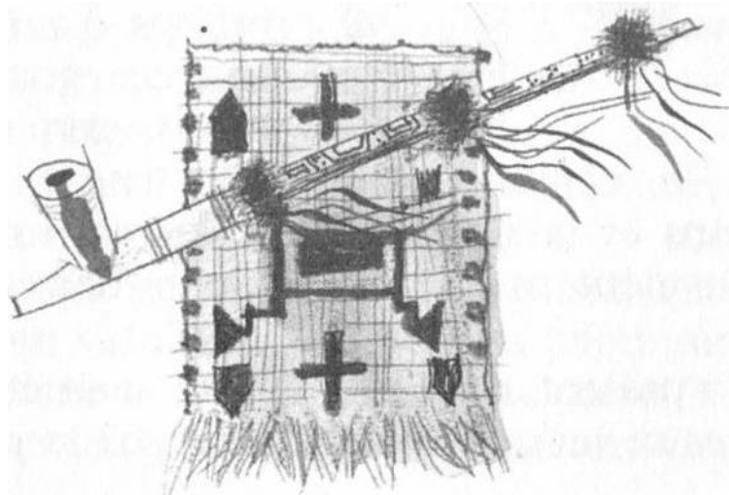
Les Sioux se dessinent sur la poitrine leur totem.

» Cette précaution prise, une deuxième vague d'assaut déferla sur les retranchements américains. Elle eut le même sort que la première ; malgré les *totems*, malgré les « médecines » de Kicking Bear, les guerriers tombaient comme des mouches, les mitrailleuses et les plaques de blindage continuaient à faire leur office. Chaque fois, il fallait retourner en arrière. La troupe se reformait ; les réserves peaux-rouges paraissaient inépuisables.

» À la nuit cependant, ils durent se rendre à l'évidence : les Américains étaient invincibles. Douze cents guerriers sioux gisaient dans la plaine. Red Cloud, avec une poignée d'hommes, quitta le champ de bataille ; il était bien vaincu, en dépit des promesses et des « médecines » de Kicking Bear. Les troupes américaines étaient trop fatiguées pour le poursuivre. Joli résultat, n'est-ce pas, pour la « médecine » ? »

— Papa, le train de San-Antonio part demain matin de bonne heure, je vais me coucher. Il est inutile que vous veniez si cela vous ennuie.

— J'irai, dit Mr. Hornbuster avec un soupir.



L'hallali des Indiens Cheyennes



SITTING Bull était vaincu, les Sioux dispersés et cette année 1879 vit une avance marquée de la société organisée vers l'Ouest.

Les étrangers que les lois des États-Unis attiraient alors en Amérique purent prendre paisiblement possession des concessions qui leur avaient été promises. La chose était tentante. Le gouvernement donnait aux immigrants une terre, à la condition qu'ils se fissent naturaliser Américains et qu'ils la missent en valeur.

Ils pouvaient maintenant s'étaler dans l'immense Prairie.

Jusqu'à présent, cette installation avait été retardée ; les nouveaux venus étaient retenus par la peur de ces dangereux sauvages peaux-rouges dont on racontait tant de traits de férocité et qui avaient l'audace de se fâcher sous le misérable prétexte que l'on prenait leurs terres. L'ordre régnerait désormais sous la bannière étoilée et la propriété serait enfin protégée.

La disparition des Sioux clarifiait la situation. Malheureusement, il restait les Cheyennes, ou tout au moins une partie de cette tribu, celle qui n'avait pas été engagée dans la révolte de Sitting Bull : sept cents personnes

environ, dont deux cent vingt-cinq guerriers et le vieux chef Dull Knife. Des gêneurs !

Un moment, Dull Knife avait eu l'idée de prendre la peinture de guerre et de venger Sitting Bull. Ses guerriers étaient prêts à affronter l'armée américaine tout entière ; plus que les autres, Little Wolf, le futur gendre du chef, inclinait pour la bataille.

— Mon père, dit la fille de Dull Knife, celle que l'on appelait Princesse, songe que nos guerriers ne sont qu'une poignée et que les soldats du Grand-Père - c'est ainsi que les Peaux-Rouges appelaient sans ironie le gouvernement de Washington - sont nombreux comme les gouttes d'eau du Mississippi. Si les faces pâles ont vaincu Sitting Bull, sa tribu puissante et ses « médecine », que feront-ils de nous ? Mieux vaut chercher une terre où nous pourrions vivre librement.

Dull Knife reconnut que sa fille avait raison. Néanmoins, lorsqu'il voulut mettre ce projet à exécution, il s'aperçut que tous les défilés étaient coupés ; partout se dressaient les redoutes des Américains, partout des détachements de réguliers campaient, afin de protéger les ranchs, les bicoques et les tentes des nouveaux possesseurs de la Prairie.

Les Blancs, témoins des allées et venues de la tribu Cheyenne, redoutèrent qu'elle n'adoptât un parti hostile. Ils avaient beau être en nombre, ils avaient beau posséder des armes perfectionnées, ils craignaient le vieux Dull Knife et ses deux cent vingt-cinq guerriers ; ils envoyèrent auprès de lui des parlementaires.

On est civilisé ou on ne l'est pas. Quand on est civilisé on ne massacre pas sept cents personnes. Dieu merci ! il existe d'autres méthodes plus douces qui n'indignent pas les âmes sensibles et qui conduisent au même résultat.

Les parlementaires visitèrent le chef cheyenne dans sa tente, ils fumèrent avec lui le calumet de la paix. Leurs paroles étaient mielleuses.

— Il y a, dirent-ils, au sud-ouest du Dakota de vastes territoires. Que ne vous y installez-vous point ?

Avec la fougue de la jeunesse, Little Wolf, qui assistait au conseil, protesta :

— Ces terres dont vous parlez, on les appelle les Mauvaises Terres. Il est impossible d'y vivre. Si elles étaient bonnes, nous les auriez-vous laissées ?

Sans emportement, Dull Knife appuya son futur gendre :

— Ceux des nôtres qui les ont parcourues affirment qu'elles méritent amplement leur nom.

Les Blancs avaient réponse à tout :

— Dans le cas où vous rencontreriez des difficultés pour y subsister, le Grand-Père vous ravitaillera et veillera à ce qu'il ne vous manque rien.

La discussion traîna longtemps. Les Faces pâles connaissaient la manière de lasser la dialectique des Peaux-Rouges. Ceux-ci, malgré les exemples trop fréquents de promesses inexécutées, finirent pas céder. Ils partirent pour les Mauvaises Terres.

Dull Knife et Little Wolf ne s'étaient pas trompés. La région justifiait sa réputation. Elle n'offrait pas de possibilités de culture, pas de territoires de chasse. Au bout de quelques jours, on connut les privations, puis la famine. Le chef envoya vers les Américains demander les secours promis. Ils ne lui firent aucune réponse. La misère grandissait. Une délégation de Cheyennes s'en alla au poste que les Blancs avaient construit pour leur barrer le chemin du retour. Au pied des palissades, ils chantèrent leur chant de famine :

« Père, aie pitié de nous !
Nous te supplions...
Tout est fini ! Tout est fini !
Nous allons mourir de faim. »

Pour seul réconfort, les Américains garnirent les créneaux de fusils, chargèrent ostensiblement les canons qui

flanquaient la redoute. Les Cheyennes se retirèrent.

Dans le misérable camp, la malaria se déclara, ajoutant son fléau à la famine pour exterminer la tribu. Les femmes et les enfants, tout comme les guerriers, succombaient. Dull Knife et Little Wolf ranimaient les courages. Princesse soignait les femmes, berçait les enfants. La mort poursuivait son œuvre.

Le chef expédia un messenger chez les Blancs. Il ne demandait plus la nourriture promise, mais seulement des médicaments. Le messenger ne fut pas reçu. Les faces pâles faisaient la sourde oreille. La faim et la malaria étaient des alliées qu'ils ne voulaient pas contrarier.

Les guerriers cheyennes étaient réduits au nombre de soixante-dix ; il restait environ deux cents femmes ou enfants. Avec des survivants de la tribu, Dull Knife résolut de briser le cercle de fer, de s'en aller vers le nord, de rejoindre les débris des Sioux qui avaient trouvé refuge sur la frontière du Canada et peut-être, avec eux, de franchir cette frontière. On se mit en route à pied. On n'avait plus de chevaux. Ils avaient été mangés.

Trompant la surveillance des Américains, les Cheyennes se glissèrent par les défilés de la montagne et s'acheminèrent à travers leurs anciens territoires. Là, ils rencontrèrent des ranchs tout nouvellement installés. Ils y prirent des montures. Ce fut un *toile* épouvantable ; les immigrants, établis fermiers aux dépens des Peaux-Rouges, protestèrent contre ces pillards qui volaient leurs chevaux, qui piétinaient *leurs* terres. Deux mille cavaliers américains furent lancés à la poursuite des sauvages.

Cette chasse continua durant cinquante jours. Les Cheyennes couvraient parfois des étapes de soixante-dix milles (112 km). La Platte du Sud fut franchie ; les Cheyennes se trouvèrent dans le désert de sable du Niobrara. À nouveau ce fut la disette, les Peaux-Rouges durent manger leurs chevaux. Ils s'en allaient piétinant dans les dunes et les pierres ; les femmes, aussi courageuses que

les hommes, ne murmuraient pas. Toutes ces souffrances n'avaient-elles pas pour but la liberté ?

En bordure du Niobrara, s'élevait le fort Robinson, gardé par les troupes américaines. Ce fort comportait un dépôt de chevaux. Sans hésiter, Dull Knife l'attaqua et s'empara de montures pour les guerriers et pour les femmes. Il s'engagea derechef dans le désert, seule voie de salut.

Cette atteinte à la majesté du drapeau étoilé souleva une patriotique indignation. Cinq régiments de cavalerie se joignirent aux poursuivants. Les Cheyennes étaient à bout de forces. Depuis des jours, les vivres manquaient. Il fallait l'indomptable énergie de la race pour ne pas se coucher sur le sable et attendre la mort.

Dull Knife montra du doigt une colline qui se dressait, abrupte, en plein désert et qui se nomme Crow-Butte.

— C'est là, déclara-t-il, que nous allons nous retrancher. Au moins prendrons-nous un peu de repos.

Comment ces hommes et ces femmes exténués parvinrent-ils à grimper le long des flancs à pic de Crow-Butte, comment réussirent-ils à y hisser leurs chevaux, on ne saurait le dire. Le fait certain, c'est qu'ils y montèrent et y établirent leur camp. Si l'on ne mangea pas, du moins on respira.

Les régiments américains, commandés par trois généraux, encerclèrent la colline. Ils consacèrent une journée à préparer une attaque convergente qui leur vaudrait une victoire décisive sur ces quelques dizaines de malades et d'affamés.

À l'aube du second jour, le général Gibbon donna le signal de l'assaut : les cavaliers américains étaient démontés. Ils gravirent l'escarpement. Tous les cinquante mètres, ils s'arrêtaient, s'agenouillaient et tiraient une salve qui déchiquetait les misérables tentes qui couronnaient la butte. Cette fusillade devait avoir produit son effet, car rien ne répondait du campement peau-rouge.

— Ces damnés sauvages font les morts, grognait Gibbon. Ils nous guettent à l'arrivée.

Après une matinée de prudente escalade, les Américains se trouvèrent au sommet ; d'un même élan et de quatre côtés à la fois, ils se précipitèrent dans le campement. Il était vide.

Durant la nuit, Dull Knife avait partagé sa petite troupe en trois détachements. Il conduisait l'un ; Little Wolf le second où se trouvait Princesse ; Old Crow, l'un des meilleurs guerriers, le troisième. Le pire, c'est qu'il avait fallu abandonner les chevaux.

Les trois détachements peaux-rouges s'étaient rejoints dans les Sand-Hills, la partie la plus aride du désert. Ils étaient à pied, sans armes, sans vivres, vêtus seulement de quelques loques. La neige se mit à tomber comme elle tombe dans cette région, par terribles rafales qui paralysent les plus vigoureux. Errant à l'aventure, les Cheyennes tombèrent entre les mains de patrouilles de cavalerie. Enveloppés, ils furent faits prisonniers.

Gibbon triomphait. Il expédia des estafettes – qui d'ailleurs se perdirent – pour aviser le gouvernement de sa brillante victoire. Les guerriers de Dull Knife n'étaient plus qu'une cinquantaine. Ce n'en était pas moins une glorieuse capture pour les quelques milliers de réguliers.

La tempête empêchait les vainqueurs de ramener les vaincus. Il fallait rester sur place. Enfin les Peaux-Rouges mangeaient. Avec la nourriture, l'énergie rentrait en eux.

La tempête cessa. Le colonel Johnson fut chargé de l'escorte des prisonniers. Lorsqu'il voulut les rassembler, il eut une désagréable surprise. Les Cheyennes, profitant de la tourmente de neige, avaient creusé des tranchées et ils s'étaient emparés de fusils et de carabines trouvés dans les tentes. Nul ne pouvait approcher de la redoute creusée dans la terre gelée, les femmes comme les guerriers maniaient les fusils. En toute hâte, on fit venir deux pièces de canon restées en arrière avec le convoi. On mitrilla les tranchées.

Dull Knife, dans son cœur pourtant aguerris, éprouva une pitié immense pour les malheureuses femmes qui périssaient déchiquetées par les obus ; sa fille Princesse était près de lui.

— Nous combattons jusqu'à la mort, dit la vaillante jeune fille.

— Mourir à la guerre est le fait des hommes, répliqua le chef, les femmes ne doivent pas être exposées.

Il donna l'ordre de cesser le feu.

Les Américains se précipitèrent et s'emparèrent des survivants. Chose étonnante, ceux-ci ne possédaient pas d'armes. Les vainqueurs ne songèrent pas sur le moment à éclaircir ce mystère. Les Cheyennes, chaque homme, chaque femme, attachés à la selle d'un cavalier, furent emmenés au fort Robinson. Ils y restèrent enfermés pendant plusieurs semaines.

Un beau jour, Dull Knife et les principaux guerriers, Little Wolf, Old Crow, Wild Dog, furent tirés du local où ils étaient captifs et menés dans la salle d'honneur du fort. Ils se trouvèrent en présence du capitaine Wessels, envoyé tout exprès par le gouvernement.

Dull Knife ne parut pas flatté par cette marque de considération. Il protesta avec véhémence.

— On nous a emprisonnés, après nous avoir traqués comme des malfaiteurs, après avoir tué ou fait périr plus de la moitié d'entre nous. Tout cela pour avoir cru à vos engagements, pour nous être soumis à votre force.

Wessels répliqua par des paroles conciliantes, prêchant la pacification et, selon l'usage, promettant des merveilles.

Dull Knife secoua la tête.

— Nous nous soumettons, prononça-t-il tristement, car nous n'avons pas le moyen de faire autrement. Toutefois, c'est à la condition de rester sur la frontière canadienne parmi les Sioux qui nous ont offert leur hospitalité. Nous ne voulons pas retourner mourir dans les Mauvaises Terres.

Wessels finit par céder. Les chefs Cheyennes furent enfermés à nouveau avec leurs frères en attendant le règlement définitif : le gouvernement refusait de ratifier les promesses de son commissaire. Dull Knife et les débris de sa tribu devaient être déportés au Fort Reno.

— Nous ne partirons pas, s'écria le chef lorsque Wessels le mit au courant de la décision de Washington ; nous préférons mourir ici.

— Très bien, répliqua le capitaine américain, aucun de vous ne mangera jusqu'à ce que vous acceptiez.

Dans le réduit qui leur servait de prison, sans feu, sans vêtements, les malheureux jeûnèrent pendant cinq jours. On entendait s'élever dans la nuit le chant de mort de la tribu.

Au sixième matin, on vint chercher Old Crow et Wild Dog ; ils devaient être mis à part ; on les considérait comme des meneurs et on les réservait au supplice.

Lorsqu'ils quittèrent leurs compagnons, les deux guerriers n'eurent pas une parole de regret et, en franchissant le seuil de la geôle, ils poussèrent le cri de guerre. Le cri de guerre Cheyenne leur répondit, lancé par les hommes et par les femmes.

Les Américains étaient tranquilles désormais. Quelques jours supplémentaires de jeûne, maintenant que les meneurs n'étaient plus parmi eux, assagiraient les entêtés.

La nuit qui vint apporta de l'imprévu. Les armes si curieusement disparues dans les tranchées avaient été démontées et les squaws les avaient dissimulées sous leurs haillons, puis sous le plancher de la prison.

Fusils et carabines tirés de leur cachette semèrent la mort. Les Indiens parvinrent à s'échapper de la redoute. Tandis que les soldats réveillés en sursaut s'équipaient pour le combat, les Peaux-Rouges étaient loin dans la nuit. Ils fuyaient vers les collines. Les cavaliers se mirent à leurs trousses. Dans la poursuite, Little Wolf tomba.

Malgré leur long jeûne, les Peaux-Rouges, traqués par quatre escadrons, couvrirent vingt milles sans s'arrêter. Sur

un sommet, ils se retranchèrent. Les Américains les chargèrent, ils les repoussèrent à coups de fusils. Ils avaient à manger : les chevaux abattus.

La poursuite reprit pendant neuf jours. Il ne restait plus que quarante personnes de la tribu, tant hommes que femmes. Dans les falaises du War-Bonnet-Creek, les Peaux-Rouges se glissèrent au fond d'une sorte d'entonnoir. Le gibier espérait dépister le chasseur. Les Indiens purent croire qu'ils avaient réussi ; les escadrons passèrent près d'eux sans les découvrir. Il fallut qu'un traînard éventât leur cachette. Les Américains s'installèrent autour de la cavité. Les balles y pleuvaient, ricochaient ; on amena le canon. Un éclat d'obus frappa Princesse à la tête ; elle s'écroula entre les bras de son père.

— Mon enfant, ma chère enfant, sanglota le vieux chef.

À la tombée de la nuit, les réguliers cessèrent le feu. Tout devait être mort au fond de l'entonnoir.

Voici pourtant que trois hommes surgirent, ruisselants de sang, trois contre des centaines. L'un brandissait un pistolet vide, les deux autres des poignards et ils chargèrent. Quelques coups de fusil. Les trois braves s'écroulèrent. L'un d'eux était Dull Knife.



Le duel de Buffalo Bill



À grande victoire des Sioux contre les troupes du général Custer avait eu à travers l'Amérique un immense retentissement. Les colons étaient terrorisés. Les tribus voyaient poindre les possibilités d'une victoire totale, la libération de leur pays.

Le gouvernement, désireux d'atténuer les effets de son échec, avait expédié des régiments dans l'Ouest et le général Carr en avait reçu le commandement. Il s'agissait avant tout d'empêcher le gros de la tribu cheyenne, particulièrement redoutable, de se joindre aux Sioux victorieux.

Les Américains, malgré leur nombre, étaient loin de voler de triomphe en triomphe. Des détachements avaient été pris et anéantis. Le résultat était exactement le contraire de celui que l'on escomptait ; ces succès de détail augmentaient la renommée des Peaux-Rouges et la panique des colons. Quelques-uns de ceux-ci commençaient à quitter leurs ranchs et, en dépit de tous les avantages qu'on leur offrait, ils refluaient vers l'Est. L'œuvre de colonisation, le grand idéal américain, reculait au lieu d'avancer.

Le général Carr était perplexe. Il recevait du gouvernement des blâmes réitérés. Il ne savait comment faire pour ne pas les mériter. Auprès de lui, le général avait un ami que l'on

appelait, bien qu'il n'appartint pas à l'armée régulière, le colonel William Cody.

Ce nom ne nous dit peut-être pas grand'chose, à nous autres Français ; pourtant, ceux qui ont visité dans leur jeunesse l'exposition de 1889 ou de 1900 n'ont certainement pas oublié Buffalo Bill, l'homme au grand chapeau, aux éperons démesurés, à la veste de cuir, l'homme qui évoluait à la tête d'indiens, de roughriders et de bisons - buffalos - qui lui valurent son surnom. Buffalo Bill et le colonel Cody étaient un seul et même personnage.

Nul comme lui ne connaissait la Prairie, les mœurs des Peaux-Rouges, leur méthode de combat. Il avait vécu parmi eux, avait chassé sur leurs terrains. Le Far-West était sa patrie. Carr avait en lui la plus entière confiance et on peut dire qu'elle était bien placée. Il ne rougissait pas de lui avouer son embarras.

— Les gens de Washington me blâment, je voudrais les voir à ma place ! Si je fais avancer mes troupes en masse, ces satanés sauvages disparaissent devant elles ; ils s'évanouissent, se volatilisent ; il n'y en a plus. Une fois que la colonne est passée, les Peaux-Rouges se reforment et attaquent mes convois et mon arrière-garde.

— Très exact.

— Si j'envoie des détachements, les Indiens se groupent, les encerclent, suivant la méthode qu'ils emploient pour la chasse au bison et c'est un massacre.

— Vous avez raison.

— Merci de votre approbation, grogna le général avec amertume. C'est un conseil que je vous demandais.

— Vous venez d'énoncer des faits incontestables ; tant que les tribus resteront alliées et consentiront à obéir à quelques grands chefs, vous ne pourrez absolument rien contre elles. Rassurez-vous, cela ne durera pas. Dès qu'ils sentiront que le danger est moins pressant, les chefs secondaires reprendront leurs vieilles querelles, les tribus se

fractionneront, se battront entre elles et vous les écraserez les unes après les autres.

— Je sais que telle est votre pensée, répliqua le général impatienté, je ne doute pas que vous n'ayez raison. Néanmoins, je ne songe pas au succès futur et définitif. On exige de moi une victoire immédiate, remportée coûte que coûte, n'importe comment, mais promptement.

Buffalo Bill haussa les épaules.

— J'entends bien. Ce que veulent ces gentlemen, c'est sauver le prestige des Blancs. Avouez qu'ils n'ont pas tout à fait tort, car ce prestige est sérieusement ébranlé.

— Je ne dis pas qu'ils aient tort ou raison, je dis que je ne peux pas les satisfaire.

— Venez prendre un rhum, sir, et nous causerons.

— Vous avez une idée ?

— Certainement.

Lorsqu'ils furent attablés devant leurs verres, le colonel Cody murmura :

— Il vous faut une victoire.

— Incontestablement.

— Même une petite victoire.

— À la rigueur, oui.

— Une toute petite victoire.

— À la condition qu'elle frappe les esprits.

— Cette victoire, général, je peux vous la procurer.

— Vous ?

— Moi.

La figure de Carr s'éclaire ; il savait que Buffalo Bill ne se vantait pas et ne parlait pas pour ne rien dire.

— Je mettrai, déclara le général, autant d'hommes à votre disposition qu'il vous en faudra.

— Une dizaine me suffira, pourvu qu'ils soient braves.

— Je vous donnerai mes dix meilleurs tireurs.

— Je n'ai pas dit cela. Je n'ai pas besoin de bons tireurs. Ils n'auront pas à faire usage de leurs armes.

— Alors à quoi vous serviront-ils ?

— D'escorte et de témoins.

Malgré plusieurs rasades de rhum, il fut impossible de tirer un mot de plus du colonel Cody.

Le lendemain, Buffalo Bill se mettait en route, monté sur son fameux poney, une bête hirsute qui ne connaissait comme allure que le pas ou le galop, qui refusait de se laisser monter par tout autre que par son maître, qui lui obéissait à la voix et qui, disait-on, prenait part au combat en mordant et en ruant. Derrière lui, chevauchaient les dix cavaliers de l'escorte.

Cody se dirigea droit vers le campement des Cheyennes. Ceux-ci, en voyant venir la petite troupe, s'élançèrent au-devant d'elle pour la capturer, croyant avoir affaire à un détachement égaré. La silhouette bien connue de Buffalo Bill les tira de leur erreur. Cet homme-là ne s'égarait pas dans le *wild (Prairie sauvage)*.

Arrivé à portée de la voix, Cody cria :

— Où est Yellow Hand, le fils de Cut Nore, votre chef ?

Fendant la foule des sauvages, l'interpellé parut. C'était un grand, beau garçon, aux formes athlétiques.

— Me voici, répondit-il, que me veux-tu ?

— On répète dans la Prairie que tu es un vaillant guerrier, que tu as été blessé plusieurs fois, mais que chaque fois tu as tué ton ennemi. On raconte que tu as scalpé de ta main plus de cinquante Blancs et autant d'hommes des tribus. Si la chose est vraie, je te provoque en un *pow-wow* et je te montrerai que ceux de ma nation valent ceux de la tienne.

Un murmure de colère s'éleva parmi les Peaux-Rouges contre ce Blanc qui osait provoquer un fils de chef devant la tribu.

Yellow Hand apaisa la rumeur d'un geste impérieux.

— Sache, gronda-t-il, que Yellow Hand n'a jamais refusé le combat. S'il te plaît de m'attendre, j'irai prendre mes armes et nous nous affronterons ici même, selon les usages en vigueur dans ma nation.

— Je t'attends, répliqua Buffalo Bill.

Les cavaliers américains, étonnés de ce qu'ils voyaient, car ils ne comprenaient pas les paroles échangées, s'étaient, sur l'ordre du colonel Cody, un peu reculés.

— Quoi qu'il arrive, leur dit-il, vous entendez, quoi qu'il arrive, vous n'interviendrez pas ; si je devais succomber, vous tourneriez bride et vous iriez annoncer la chose au général sans vous occuper de mon cadavre.

De leur côté, les Indiens étaient tous sortis du camp ; ils étaient heureux d'assister à un beau et loyal combat où certainement leur chef remporterait une victoire dont la gloire rejaillirait sur eux tous.

Yellow Hand parut. Son corps et son visage étaient peints en guerre : tout le fond était rouge avec des stries jaunes ; ses cheveux étaient nattés à la hauteur de chaque oreille ; des plumes d'aigle couronnaient sa tête, relatant les principaux exploits auxquels Buffalo Bill avait fait allusion. Des scalps ornaient sa ceinture et la bride de son cheval. À la main, il tenait sa hache ; à son côté, pendait son casse-tête.

Le colonel Cody alla à sa rencontre. Il n'arborait pas le large chapeau qu'il porta plus tard dans les pacifiques exhibitions d'Amérique ou d'Europe ; sa longue chevelure brune flottait libre autour de sa tête ; comme armes, il avait un sabre de cavalerie et un couteau.

Le Peau-Rouge poussa le cri de guerre des Cheyennes. Buffalo Bill entonna les premières mesures de l'hymne de l'indépendance ; il rugissait plutôt qu'il ne chantait.

Le combat commença par quelques feintes ; les adversaires se mesuraient du regard, cherchaient à deviner mutuellement leur tactique. Le premier, Yellow Hand chargea, la hache levée. Elle s'abattit dans le vide. Le poney de Buffalo avait fait, au bon moment, un écart qui porta son maître derrière l'ennemi. Une volte-face, le Blanc et le Peau-Rouge se retrouvèrent en ligne. Une nouvelle feinte : une grande estafilade sanglante barrait le corps de l'Indien ; sa hache avait effleuré le bras de Buffalo Bill sans l'entamer.

Dix fois, les combattants revinrent à la charge. Ils étaient blessés l'un et l'autre. Un coup de sabre de Buffalo Bill laboura l'épaule de Yellow Hand qui lâcha sa hache ; il saisit son casse-tête, le maniant de la main gauche. L'arme de bois voltigeait avec une impressionnante vitesse et il fallait vraiment que le colonel Cody eût un coup d'œil remarquable pour réussir à l'éviter. Néanmoins les offensives de l'Américain paraissaient plus molles, les Indiens reconnaissaient chez lui les signes évidents de la fatigue. Pour encourager leur champion, ils poussaient des hurlements assourdissants.

Buffalo Bill reculait maintenant nettement et son poney, mâchant son mors, semblait ne lui obéir qu'à regret. Les sauvages exultaient. Tout à coup, l'homme et le cheval, comme s'ils s'étaient compris, se ramassèrent sur eux-mêmes et, d'une vigoureuse détente, bondirent en avant ; le poney mordit l'encolure du mustang qui poussa un hennissement de douleur. En même temps, le sabre du colonel Cody s'enfonçait jusqu'à la garde dans la poitrine du Peau-Rouge.

Yellow Hand gisait à terre ; des flots de sang coulaient de sa blessure et de sa bouche. Une fois, son corps se contracta, puis resta immobile à jamais.

Rapide comme l'éclair, Buffalo Bill s'abattit à son côté ; il saisit sa chevelure et, d'un seul coup de couteau, le scalpa ; puis faisant tournoyer en l'air son trophée sanglant, il sauta sur son cheval et, sans que personne songeât à l'arrêter, il partit au galop avec ses dix cavaliers.

Dans tous le *wild*, on parla de la victoire du colonel Cody. Sa gloire éclipsa la renommée de Sitting Bull, de Black Bird, de tous les chefs de guerre. Les Cheyennes étaient comme frappés de stupeur, on ne signalait plus aucun mouvement de leurs tribus. Les Sioux se retirèrent vers l'Est, les colons réintégrèrent leurs ranchs. On eût dit que ce combat d'un seul homme contre un seul homme consacrait la victoire d'une nation sur l'autre.

Un jour, on vit arriver au camp américain Cut Nore, le chef cheyenne ; il était seul, sans escorte. Il demanda à être conduit à la tente du guerrier blanc connu sous le nom de Buffalo Bill et, lorsqu'il fut en présence du vainqueur de son fils, il se jeta à genoux.

Il prit la main qui s'était baignée dans le sang de son enfant et il la porta à ses lèvres.

— Ô toi, murmura-t-il, dont la force l'a emporté dans le combat sur la vaillance de mon fils, rends-moi le seul bien que je puis encore posséder au monde : la chevelure de mon enfant.

Il ne savait pas, le vieux chef, et le jeune guerrier blanc l'ignorait également que, sous cette tente, dans la Prairie du Far-West, se répétait une scène qui avait été jouée, trois mille ans plus tôt, sur les rives où s'éleva Troie.

Là le roi Priam, père d'Hector, se prosterna aux pieds d'Achille qui avait vaincu son fils dans un combat singulier en présence de l'armée grecque et de l'armée troyenne. Priam aussi avait porté à ses lèvres la main trempée dans le sang de son enfant et il avait dit :

— Pense à ton père, Achille semblable aux dieux ; aie pitié de moi, puisque je fais ce qu'aucun homme n'a jamais fait au monde et que je touche de mes lèvres les mains meurtrières de mes fils. Rends-moi les restes pitoyables dont la vie a été fauchée dans sa fleur, je te donnerai pour les racheter des présents innombrables.

Le chef cheyenne n'offrait pas de « présents innombrables », ainsi que le riche monarque troyen, mais un cadeau qui, pour lui, pauvre sauvage, représentait une valeur inestimable :

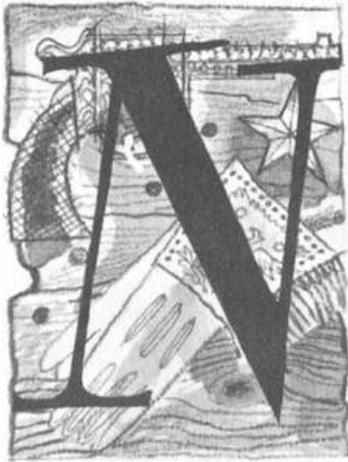
— Je te donnerai, dit-il suppliant, je te donnerai quatre mules pour que tu me rendes la chevelure de mon enfant.

Buffalo Bill regarda le fier Cheyenne agenouillé devant lui et, plus inflexible qu'Achille, fils de Pélée, il refusa de souscrire à la requête du père infortuné.

Ce jour-là, les Cheyennes se sentirent vraiment vaincus.



Une bourrique entêtée



ON, Messieurs, je ne tolérerai pas que l'on dise que l'âne est un animal stupide !

On ne s'attendait pas à cette ferme déclaration de principe de la part de Daniel Foë, le grand constructeur d'avions, homme de progrès s'il en fut et dont les préoccupations paraissaient devoir être tout autres que de discuter des mérites des humbles aliborons.

La conversation à propos des qualités respectives des différents animaux avait commencé à table, au banquet qui réunissait à l' Athletic Club de San-Francisco les capitaines d'industrie de la cité, et elle se poursuivait dans le fumoir.

— Je considère, continua Daniel Foë, carré dans un impressionnant fauteuil de cuir, que l'âne est la plus intelligente des créatures et je ne suis pas loin de lui donner le pas sur l'homme.

Des rires fusèrent. Le constructeur d'avions paraissait extrêmement sérieux.

— Messieurs, si je suis ici, c'est à un âne que je le dois et je ne l'oublie pas. Quand l'un de vous me fera l'honneur de me rendre visite dans ma propriété aux environs de Sacramento, il verra plusieurs petits ânes qui s'ébattent

librement dans mon parc. C'est une dette de reconnaissance que je paye à leur race.

La curiosité était éveillée. Daniel Foë ne refusa pas de la satisfaire.

— Vous avez dû entendre dire que mon arrière-grand-père, Jean-Baptiste Foë, était un chercheur d'or. Il fut un des premiers pionniers de la Californie.

» Il faut que vous sachiez qu'à l'époque de la jeunesse de mon grand-père, il y avait sur ces terres californiennes, si riches en métal précieux qu'on les appelait l'Eldorado, ni justice, ni police du gouvernement. Ces fonctions sociales étaient exercées par l'un des colons, élu par ses pairs au poste de shérif. Ce shérif devait parfois intervenir lorsque les chercheurs d'or, hommes rudes et rendus plus rudes encore par la vie pénible qu'ils menaient, se livraient à quelque rixe. En dehors de ces cas, il n'avait jamais l'occasion de sévir.

» Sur les bords des rivières qui charriaient de l'or les *diggers* lavaient les sables, et la poudre d'or qu'ils extrayaient, ils l'entassaient dans un coffre marqué aux initiales du propriétaire et qui restait sur le chantier.

» Pendant des années, on n'entendit pas une seule fois parler de vol. La propriété d'autrui était chose sacrée. Peu à peu, la réputation de l'Eldorado attira de tous les coins du monde des immigrants et parmi eux figuraient de satanés forbans. Des plaintes affluèrent chez le shérif : le matin, en arrivant sur leurs *settlements*, les *diggers* avaient trouvé leurs coffres cambriolés. Le shérif décida d'en finir.

» La justice, je vous prie de le croire, était expéditive. Quand un voleur était découvert, on le hissait sur un âne ; on attachait autour de son cou une corde avec un nœud coulant ; on amenait la bête et le condamné au pied d'un chêne ; on fixait à une branche l'autre extrémité de la corde. Ceci fait, on fouettait l'âne qui partait au galop et le voleur restait suspendu. Deux ou trois exécutions de la sorte

ôtèrent aux malfaiteurs les plus endurcis le goût de s'enrichir aux dépens de leurs voisins.

» Jean-Baptiste Foë était établi dans le district de Wisty Fiat. Il était célibataire et, le soir, comme il s'ennuyait seul dans son logis, une modeste maison en *logs* composée d'un seul étage, il s'en allait dans un bar appelé le Horse Shoe. Ce bar appartenait au vieux Dare, ancien navigateur établi commerçant. Ce dernier avait d'abord ouvert une épicerie et petit à petit, à cette épicerie, s'était joint tout naturellement un débit de spiritueux. Dare avait une fille unique, Phillis, qui aidait son père à servir les clients. Ceux-ci n'étaient pas nombreux, le district étant assez écarté et peu habité.

» Phillis Dare, une fort jolie brune, considérait sans déplaisir Jean-Baptiste Foë, jeune et bien tourné. Ils songeaient à se marier le jour où Jean-Baptiste aurait entassé suffisamment d'or et où le père Dare se serait congrûment enrichi dans son commerce.

» Le penchant visible de la jeune fille pour le jeune homme avait le don d'exaspérer un Irlandais également chercheur d'or, Bob Mac-dougall, qui, lui aussi, avait une inclination pour Phillis et surtout pour les dollars de son père. Il essaya sans succès de détacher miss Dare de son amoureux. Chacune de ses tentatives galantes fut fermement repoussée.

» — Jean-Baptiste n'épousera pas Phillis, c'est moi qui vous le dis, répétait Bob à ses amis qui étaient parmi les moins recommandables de la colonie.

» — Et comment vous y prendrez-vous pour l'en empêcher ? demandaient en riant ses interlocuteurs.

» — Fiez-vous à moi.

» Un beau matin, des cris furieux s'élevèrent sur le bord de la rivière. Bob Mac-Dougall hurlait qu'on l'avait volé ; son coffre avait disparu.

» Bien que le shériff n'éprouvât aucune sympathie pour l'irlandais, il fut obligé d'ouvrir une enquête. On fouilla les demeures de ceux dont le *settlement* était proche de celui

de Bob et, dans un recoin de la maison de mon grand-père, sous une sorte de mauvais hangar où il remisait des outils, on trouva la caisse marquée au fer des initiales : B. M. D. La caisse était vide.

» Mon grand-père fut cité devant le shérif. Il lui fut impossible d'expliquer comment le coffre était venu chez lui. Il niait l'avoir pris, mais l'évidence le condamnait. Le magistrat, à son corps défendant, décida que, selon la loi de la colonie, il serait pendu.

» La corde au cou, Jean-Baptiste fut hissé sur Juanita, une vieille ânesse. Entouré de colons faisant l'office de gendarmes et suivi de Bob Mac-Dougall, son accusateur, il fut dirigé en cet équipage vers la forêt.

» Dans le bar-épicerie de son père, la pauvre Phillis pleurait à chaudes larmes. Elle était certaine que son amoureux était innocent. Elle savait qu'il se serait plutôt fait couper le poing que de prendre ce qui n'était pas à lui. Il allait pourtant être exécuté.

» Elle était ainsi abîmée dans son chagrin quand elle vit paraître à la fenêtre la tête d'un vieil Indien, brave homme qui s'employait à toute sorte de corvées dans le district.

» — J'ai à vous parler, miss Phillis, dit l'indigène.

» La jeune fille secoua la tête. Elle était bien en train d'écouter des histoires d'indiens ! L'autre insista :

» — C'est au sujet de master Foë.

» À ce nom, Phillis s'élança. L'indigène savait-il donc quelque chose ?

» Il raconta :

» — Je revenais hier soir de la pêche dans la rivière ; j'ai vu Bob Mac-Dougall prendre son coffre, en vider le contenu dans un sac et emporter la caisse sous le petit hangar de Jean-Baptiste Foë qui n'était pas chez lui.

» — Quelle heure était-il ?

» — Un peu avant minuit.

» — *Good gracious !* À cette heure-là il se trouvait ici ! Ce que vous dites, le répéteriez-vous devant le shérif ?

» — Pour sûr. Il y avait avec moi deux autres Indiens ; ils l'affirmeront également.

» Phillis, escortée de ses témoins indigènes, se précipita comme une folle chez le shérif. Il écouta son histoire, recueillit les témoignages.

» — Quel malheur ! s'écria le brave homme. Il est trop tard ! À l'heure actuelle, Jean-Baptiste Foë est certainement pendu.

» — Ce n'est pas possible ! sanglota la jeune fille. Dieu n'aura pas permis une telle injustice. Jean-Baptiste n'est pas mort, il ne peut pas être mort.

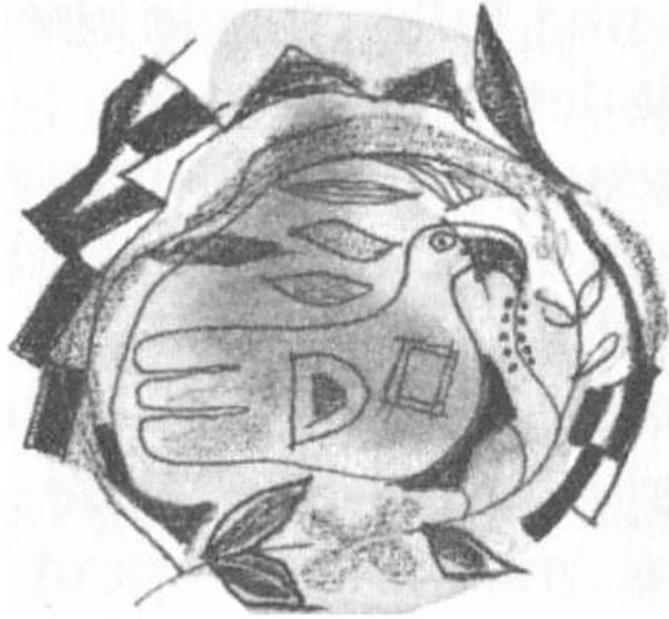
» Le shérif, par acquit de conscience, partit en courant avec Phillis vers la forêt, lieu de l'exécution. Un spectacle hilarant, malgré le tragique des circonstances, les attendait. Mon grand-père, la corde au cou, était juché sur sa monture aux longues oreilles, mais l'ânesse Juanita refusait d'avancer ; elle était campée sur ses quatre pattes et, en dépit des coups de bâtons, des exhortations et des injures, elle ne bougeait pas d'un pouce.

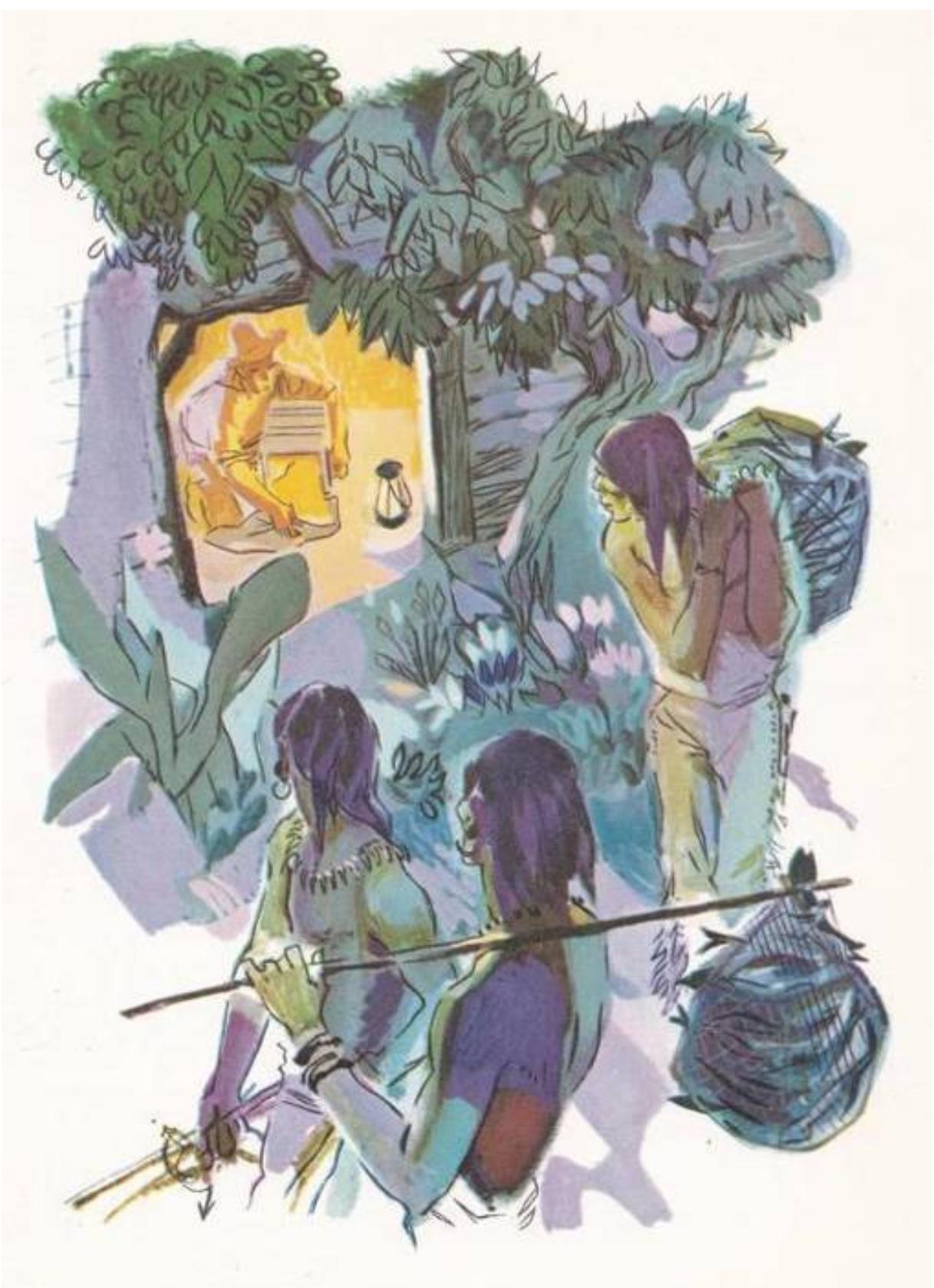
» — Arrêtez ! arrêtez ! criait le shérif ; il y a une abominable erreur, Jean-Baptiste est innocent.

» Il n'y avait pas à crier « arrêtez ! » puisque l'ânesse n'avancait pas. On s'expliqua. Jean-Baptiste Foë fut descendu de sa monture et alors, alors seulement, Juanita daigna se mettre en mouvement.

» L'Irlandais s'était enfui, on ne le retrouva jamais. Quant à Phillis, elle épousa Jean-Baptiste Foë et ils furent mon grand-père et ma grand-mère.

» Lorsque je vous dis, messieurs, que les ânes sont des animaux intelligents, je pense que vous me croyez. »





— J'ai vu Bob Mac-Dougall vider le contenu de son sac dans un coffre

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

Le tonnelet de marbre



N peu avant d'arriver à une petite station du chemin de fer qui longe le Red River, aux confins des États d'Oklahoma et du Texas, on aperçoit, sur une éminence qui domine la rive droite du cours d'eau, une médiocre colonne d'ordre dorique bâtard.

Nous avouons avoir oublié le nom de la station ; elle est pourtant facile à repérer : la ligne et la rivière y quittent la plaine et s'engagent dans les défilés tortueux qui semblent d'autant plus sauvages que l'œil s'était habitué aux molles ondulations de la Prairie.

Le train devant rester en gare pour un temps assez long - on parlait d'une avarie de machine - nous eûmes la curiosité d'aller nous rendre compte de ce qu'était ce monument. Il nous réservait une surprise : en haut de la colonne était juché un tonnelet de marbre avec cette inscription anglaise :

« *The same saved the life of Charlie Cunnington - March - 1856.* »

Qui se traduit par : « Le pareil a sauvé la vie de Charlie Cunnington - mars - 1856. »

Nous discussions sur la signification de ce rébus et nous étions tombés presque d'accord pour supposer qu'il s'agissait d'un tonnelet de whisky ayant ragailardi un noyé,

quand le sifflet du train nous appela à la gare, il n'était que temps de remonter en wagon.

Un mois plus tard – nous avons vu tant de choses et tant de gens intéressants que ce monument sans autre valeur que sa bizarrerie nous était complètement sorti de l'esprit – le hasard nous fit rencontrer à Saint-Louis un fort aimable industriel qu'on nous présenta sous le nom de Cunnington. Ce patronyme nous remémora subitement le Red River, le chemin de fer, la colonne dorique et le tonnelet de marbre.

Une phrase assez maladroite nous vint machinalement à la bouche :

— Mr. Cunnington, nous avons lu récemment votre nom sur un tonneau.

— Cela ne m'étonne pas, répliqua en souriant l'industriel ; bien des tonneaux marqués « Cunnington » voyagent dans les États. Ils renferment les huiles Cunnington que je fabrique.

— C'est que précisément ce tonneau-là ne renfermait rien. Il s'agit d'un tonneau de marbre.

Notre interlocuteur s'esclaffa :

— Ah ! oui, le monument de Charlie Cunnington ! Il est placé dans un coin si discret qu'il y a peu de voyageurs qui le remarquent.

— Il faut avouer qu'il nous a intrigués.

Le fabricant d'huiles satisfit fort aimablement notre curiosité. L'histoire qu'il nous conta remonte à cette époque où les Américains, afin de peupler les solitudes qu'ils avaient arrachées aux Indiens, faisaient appel à des immigrants des différentes nations européennes.

L'Irlande avait contribué au peuplement pour une large part. Douze cent cinquante mille individus étaient accourus de la verte Erin où régnait la famine et, parmi ceux-ci, se trouvaient Charlie Cunnington, sa femme et ses trois enfants. Le ménage Cunnington était tendrement uni ; lui, très courageux et décidé, elle, prête à braver tous les dangers pour le suivre. Des trois enfants, deux beaux petits

garçons blonds et une gentille petite fille, l'aînée n'avait pas douze ans. Les grands-parents de notre interlocuteur transportaient avec eux un mobilier rudimentaire, des outils et du matériel dans le dessein de travailler aux mines.

Pour véhiculer les immigrants de la côte orientale jusque dans l'intérieur, une industrie de caravanes s'était instituée. Leur fonctionnement était devenu un véritable service public.

Les caravanes, que l'on appelait *bull-trains*, étaient composées d'environ vingt-cinq chariots montés sur de fortes roues et recouverts d'une bâche de toile. Dans ces véhicules traînés par des bœufs – d'où le nom de *bull-trains* : trains de bœufs – s'entassaient les familles, une par chariot, avec son matériel et ses bagages. Durant plusieurs semaines, le char à bœufs était son domicile ; elle y roulait le jour, y dormait la nuit, faisait la popote à son ombre.

L'ensemble du convoi était dirigé et commandé par un chef d'escorte appelé le *wagon-boss*, rude cavalier au large chapeau de feutre, aux jambières de peau de buffalo, juché sur une haute selle où pendaient le lasso, la carabine et les revolvers.

Avant de partir, le *wagon-boss* avait fait un petit discours aux voyageurs :

— Le trajet que nous allons entreprendre est de tout repos. Il se peut cependant que nous ayons affaire aux Indiens. L'escorte les repoussera probablement. Il est assez rare que des caravanes aient été détruites. Évidemment, il y a aussi Jack Moore...

Jack Moore ! Le brigand à la pipe ! Ce nom fit frissonner les voyageurs. Tout le monde connaissait par ouï-dire le célèbre bandit, légendaire dans les États. Ceux qui avaient déjà traversé la Prairie faisaient de lui un portrait complaisant. C'était un cavalier énorme et d'une force incroyable. Ses lieutenants et les hommes de sa bande étaient taillés sur le même modèle que leur chef. Ils opéraient par ruse ou par force, selon les circonstances. La Prairie était leur patrie ; ils

savaient se dissimuler au milieu de cette étendue qui, pour le profane, paraissait nivelée comme la mer.

Malheur à ceux qui tombaient entre leurs mains ! S'ils résistaient, ils étaient impitoyablement mis à mort. S'ils se montraient dociles, les brigands se contentaient de les piller avec un soin méticuleux, ne leur laissant pour seul bien que leur chemise. Après quoi, ils abandonnaient les voyageurs dépouillés de tout et même de moyens de transport, libres de se débrouiller dans l'immensité ou de mourir de faim si tel était leur goût.

Jack Moore appartenait à la catégorie des bandits humoristes ; tandis qu'opéraient ses séides, lui, son éternelle pipe aux dents, raillait et narguait ses victimes. Infailliblement, et pour donner à ses exploits un tour de farce qui le réjouissait, il signait un reçu des objets volés en disant :

— Le gouvernement vous les rendra.

Ces réflexions n'étaient pas de nature à égayer le départ de la caravane. On s'en allait cependant, puisque la fortune était au bout du trajet.

Le *wagon-boss* avait recommandé de prendre certaines précautions :

— Étiquetez vos colis et vos bagages. Sur ceux qui contiennent des objets particulièrement précieux, mettez une pancarte annonçant une denrée sans valeur. Jack Moore a de l'ordre et de la méthode ; il est possible qu'il les néglige. Ainsi, dernièrement, il a méprisé un coffre contenant d'excellentes conserves, sur lequel avait été inscrit : « clous ».

Charlie Cunnington n'eut garde de désobéir à ces sages avis.

La caravane s'ébranla. Pendant des jours et des jours, le long convoi se déroula à travers la plaine. Le chariot de Cunnington et de sa famille se trouvait être le dernier de la colonne ; les bœufs qui le traînaient étaient de mauvaise qualité, à moins qu'ils ne fussent las ou que leurs

conducteurs manquassent de zèle et d'entrain ; le fait est que ce véhicule restait constamment en arrière, malgré les cris et les injures du *wagon-boss* qui n'aimait pas voir son convoi s'étirer exagérément.

En parvenant au Red River, on quitta momentanément la plaine pour s'engager dans les défilés. La piste serpentait le long des méandres de la rivière. Les difficultés du chemin rendaient plus lente encore la marche des bœufs du chariot de Cunnington, de sorte que l'attelage était bien à un demi-mille du reste de la caravane et complètement hors de sa vue.

Soudain, à un tournant brusque, des bandits surgirent. L'émigrant reconnut à sa stature et à sa pipe le célèbre Jack Moore.

— Haut les mains ! hurla le brigand.

Résister était inutile, on savait ce que l'on risquait. La rage au cœur, Cunnington obéit. Il fut ligoté, ainsi que les siens, et porté à une petite distance contre la paroi rocheuse.

Le malheureux Irlandais vit piller son pauvre mobilier, ses malles, ses hardes, en un mot, tous ses biens. Ses vêtements et ceux des siens étaient trop râpés pour que Jack Moore daignât s'y intéresser ; il abandonna aussi quelques tonneaux qui lui parurent sans valeur ; par contre, il s'empara des bœufs dont les conducteurs s'étaient enfuis.

Au moment où les bandits s'apprêtaient à se retirer, leur chef s'écria :

— J'allais oublier une importante formalité : le reçu que je tiens à vous signer pour la bonne règle.

Le brigand étala un bout de papier sur un tonneau aux flancs duquel était peint le mot « plâtre ». Tout en riant, il rédigea et parapha le document.

— Voilà qui est fait, dit-il.

Négligemment, il tira sa pipe de sa bouche et secoua la cendre encore rouge sur le tonneau... Une effroyable explosion ébranla l'air. Une épaisse fumée obscurcit le

défilé. Quand elle se dissipa, Jack Moore, ses bandits et le chariot étaient réduits en miettes.

Voici l'explication de ce phénomène : Cunnington emportait de la poudre qui devait lui servir pour les mines. Conformément aux conseils du *wagon-boss*, il avait peint sur le tonneau le mot « plâtre », la poudre étant de nature à tenter les voleurs qui n'avaient que faire de plâtre. Cette supercherie avait causé la mort des brigands.

L'explosion alerta les gens du convoi ; la famille Cunnington fut sauvée.

Charlie, par son travail acharné, réalisa une grosse fortune ; il fit élever à l'endroit où avait eu lieu l'attaque la colonne dorique avec le tonnelet de marbre, à charge pour ses descendants de l'entretenir à perpétuité.

— Il n'y a plus de bandits dans le pays ? demanda l'un de nous au petit-fils de Charlie, celui qui nous avait raconté son histoire.

— Encore trop, répliqua l'industriel.

— Les gangsters ?

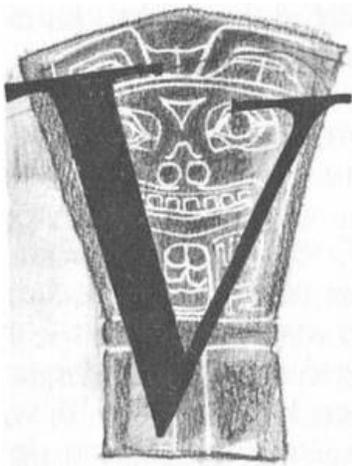
— D'autres aussi. Ainsi, tenez... ce gentleman que je viens de saluer...

— Un gangster ?

— Non, le percepteur.



La jeune captive



ERS la première moitié du dix-neuvième siècle, au moment où la recherche de l'or amenait en Californie tous les aventuriers du monde, les Indiens n'étaient pas encore exterminés ou parqués, comme ils l'ont été depuis, dans quelques territoires. La folie de l'or qui possédait les colons n'épargnait pas les indigènes ; aussi les bords du Sacramento étaient-ils le théâtre de luttes épiques où les Blancs n'avaient pas toujours le dernier mot.

Face à face se dressaient deux hommes au caractère également indomptable : le Peau-Rouge Wetcho que l'on appelait le magnanime, cacique de la tribu des Aigles blancs, et le capitaine Erick Bluebell qui commandait le fort de l'Étoile et qui protégeait de son mieux les colons de la région.

Ce n'était pas seulement dans les *settlements*, au bord des rivières où se trouvait le sable aurifère, que se rencontraient indigènes et immigrants. Ils se coudoyaient aussi constamment dans les cabarets. Curieux endroits, en vérité, que ces cabarets avec leurs comptoirs grossiers sur lesquels s'alignaient des bouteilles d'alcool, gin de fantaisie, whisky frelaté ; avec leurs lourdes tables de bois taillé à la hache, leurs escabeaux massifs et leurs bancs rugueux.

L'ivresse aidant, des rixes terribles y éclataient toutes les nuits, et c'est ainsi qu'un soir, le colon Lucchini, un Corse, tomba sous le couteau d'un Indien, Jaïk-le-Bossu.

Il fallut sévir. Le capitaine Érick Bluebell décida une expédition punitive contre les Indiens de Wetcho. Le campement des Peaux-Rouges ayant été surpris, le massacre fut épouvantable. Malgré son âge, le vieux chef des Aigles blancs se battit en lion. Vaincu, il se retira dans la forêt avec son fils Chak, un garçon de vingt ans, courageux et beau comme l'avait été son père à son âge, et les guerriers survivants. Hélas ! Aouda, la fille du cacique, était morte dans le massacre.

Cette terrible vengeance collective ne satisfît pourtant pas la femme de Lucchini, Annonciade, une Corse elle-même ; elle jura sur la tête de son fils, un enfant de deux ans, qu'elle se vengerait. Elle tint parole. Une nuit, au moment où Jaïk-le-Bossu sortait du cabaret, elle plongea son couteau dans la bosse de l'Indien.

Tout près du fort de l'Étoile, dans une *hacienda* à la manière espagnole, le capitaine Bluebell fumait un cigare sous la véranda. Il avait auprès de lui sa femme, Dorothy, une Anglaise dont la santé était chancelante, sa fille Clara qui, malgré son apparence frêle, avait la réputation méritée d'une intrépide cavalière, et un jeune lieutenant de l'armée fédérale, Arthur Gibbs. Les jeunes gens s'aimaient et ils faisaient des projets d'avenir.

— Il faut que vous attendiez, mes enfants, disait le capitaine, que nous quittions ce poste pour vous marier. Ici, nous n'avons pas le temps de nous occuper de ces sortes de cérémonies. Vous ne devez pas oublier que nous sommes en guerre. Prenez patience. J'ai appris dernièrement que le gouvernement songeait à relever les garnisons des forts de l'Ouest. Nous serons transportés dans une garnison calme où nous pourrons nous donner tout à la joie. J'espère que le changement d'air améliorera la santé de ma chère femme.

— Oh ! Érick, soupira Mrs. Bluebell, je souhaite que ce soit bientôt. Mes nerfs sont à bout. Ces continuelles alertes me font si mal.

À peine la femme du capitaine avait-elle fini de parler qu'un planton vint annoncer qu'Annonciade avait tué Jaïk-le-Bossu et qu'elle était venue se réfugier dans le fort.

— Voilà, grogna le capitaine, qui n'arrangera pas les affaires ; le vieux Wetcho, qui déjà médite certainement de venger sa fille, va être exaspéré par cet outrage.

— Sa tribu a subi des pertes considérables, prononça Gibbs.

— Évidemment. Mais il ne faut pas oublier que la garnison du fort est ravagée par cette maudite épidémie de dysenterie et que nous n'avons pas vingt cavaliers valides.

Le lieutenant se tut. Bluebell continua :

— Mon garçon, je vous accompagne au fort, je vais voir quelles sont nos disponibilités au cas où il faudrait dès demain faire une démonstration. Je doute qu'elle puisse être efficace. Ma chère Dorothy, il est possible que nous soyons dans l'obligation de nous transporter dans le fort. Cela me contrarie à cause de l'épidémie. Pour ce soir, il n'y a pas de danger, le campement de Wetcho est loin dans la forêt.

Le capitaine embrassa sa femme et sa fille et partit avec son futur gendre dans la direction du fort de l'Étoile. Lorsque le capitaine et Gibbs se furent éloignés dans la nuit, Mrs. Bluebell soupira :

— Ah ! Clara, comme j'ai hâte que nous quittions ce pays ; ces abominables sauvages me font peur. C'est atroce d'être constamment sur le qui-vive. Que n'extermine-t-on, une fois pour toutes, ces Indiens !

— Mère, répliqua la jeune fille, ne dites pas cela. Les Indiens sont évidemment des primitifs ; pourtant il faut reconnaître que beaucoup sont loyaux et honnêtes. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour vivre en bonne intelligence avec nous qui avons pris leurs terres, détruit les buffalos dont ils vivaient, qui prétendons leur imposer nos lois. Quand il y a

querelle ou bataille, c'est toujours nous qui avons commencé.

— Oh ! Clara, *how shocking* ! protesta Mrs. Bluebell qui possédait au plus haut degré le sens de la respectabilité britannique. Comment pouvez-vous prononcer des choses pareilles ? Si nous leur imposons nos lois, c'est pour faire de ces sauvages des gens corrects, des gens comme tout le monde.

— Et s'ils ne veulent pas être comme tout le monde, c'est-à-dire comme nous ? Ils ne sont pas venus nous chercher.

Voyant que sa mère était particulièrement nerveuse, Clara mit ses bras autour de son cou.

— Pauvre maman, je vous taquine. Vous avez entendu ce que papa a dit ? Nous ne resterons plus longtemps dans cette région. Nous irons à Boston ou peut-être à Saint-Louis. Vous serez heureuse et reprendrez vos belles couleurs de santé.

— Vous aussi, ma chérie, vous serez heureuse, puisque vous épouserez Arthur.

La jeune fille se pencha à l'oreille de sa mère et lui glissa :

— Si vous saviez comme je l'aime !

La mère et la fille se séparèrent pour rentrer dans leurs chambres.

Clara n'avait pas sommeil, elle passa un déshabillé, natta ses cheveux pour la nuit. Elle alla s'accouder à sa fenêtre qui s'ouvrait sur le flanc de l'*hacienda* du côté de la forêt. Elle humait la douce brise qui soufflait des montagnes, chargée de toute la senteur des bois. Elle écoutait les bruits nocturnes. De la petite bourgade montaient, faiblement ouatés par la distance, des chants, les accords d'un piano qui jouait faux, le pincement d'une mandoline, de temps en temps un cri, un rire de femme. Elle percevait, venant de la forêt, les ululements des oiseaux de nuit, les glapissements d'un renard et même l'aboiement d'un coyote sur la piste de quelque gibier. Couvrant toutes ces rumeurs, la voix perçante du *bugle* (Trompette militaire) retentit dans le fort,

sonnant l'extinction des feux. Quand les notes de la sonnerie se furent lentement éteintes sur les rives du fleuve et dans les profondeurs des bois, les rumeurs reprirent librement. Le coyote aboyait toujours.

Clara songeait qu'elle regretterait un peu tout cela, lorsqu'elle retournerait dans les villes des gens civilisés ; que les longues promenades à cheval en compagnie d'Arthur lui manqueraient. Il est vrai qu'alors Arthur serait son époux et elle s'imaginait un tendre et confiant bonheur.

La jeune fille crut entendre les pas d'un cheval... Ce ne pouvait pas être cela. Le bruit était trop léger. Elle prêta l'oreille, ne perçut plus rien. Au bout d'un instant, il lui sembla distinguer un battement sur le sol... Quelqu'un marchait... Le capitaine ? Non... Le capitaine portait des bottes... Des pieds nus... des pieds d'homme habitué à s'approcher du gibier sans l'effrayer... Clara pensa à la carabine accrochée à la tête de son lit...

Elle poussa un cri, tout de suite étouffé par une lourde couverture qu'on lui avait jetée sur la tête. Deux bras robustes l'empoignèrent, l'arrachèrent à la fenêtre et l'emportèrent.

La jeune fille avait beau se débattre, l'étreinte qui l'enserrait était si forte qu'elle en perdait la respiration. Elle était entre les bras de son ravisseur aussi faible qu'un enfant et ne pesait pas davantage pour lui.

Encore étourdie, miss Bluebell sentit qu'on la jetait en travers de l'encolure d'un cheval. Celui-ci partait au galop. La jeune fille nota que les foulées de l'animal étaient silencieuses ; elle savait que les Peaux-Rouges, lorsqu'ils voulaient surprendre un ennemi, enveloppaient de chiffons les sabots de leurs mustangs.

Petit à petit, miss Bluebell se ressaisissait. Elle comprenait que son enlèvement était la vengeance de Wetcho pour la mort d'Aouda, sa fille, tuée par les soldats américains, et de Jaïk-le-Bossu, assassiné par Annonciade Lucchini. Elle ne put s'empêcher de frémir. Jamais elle ne reverrait les siens ; les

Indiens ne la rendraient ni contre or, ni contre argent ; l'honneur de la tribu, l'amour paternel du vieux cacique étaient en jeu. Elle s'imagina le poteau de torture...

Le galop se faisait moins rapide. Clara, aveuglée par l'étoffe qui lui couvrait la tête, ne voyait rien ; elle devinait pourtant que l'on pénétrait dans le cœur de la forêt où la marche était plus difficile ; des branches la frôlaient, ses reins étaient douloureux, la rude poigne de son ravisseur la maintenait inexorablement dans son inconfortable position.

Le mustang prit le pas. Des heures et des heures s'écoulèrent. Enfin, Clara perçut un bruit de voix, des appels lancés dans une langue gutturale dont elle comprenait quelques mots : la langue des Indiens.

Sans ménagement, la jeune fille fut descendue de cheval, débarrassée de la couverture. Elle se trouva par une aube grise dans une immense clairière autour de laquelle se dressaient des tentes. Devant une de ces tentes, un feu rougeoyait et finissait de se consumer. Des Indiens qui avaient veillé près de ce foyer s'étaient levés pour venir à la rencontre du cavalier.

L'un d'eux était très vieux ; il portait, comme tous les indigènes de la contrée, restés à l'état sauvage, un vêtement de cuir orné de plumes et par-dessus une couverture rayée. Aux descriptions qu'on lui avait faites du chef, aux plumes de sa coiffure, Clara reconnut Wetcho. Il s'adressa dans sa langue à celui qui l'avait enlevée.

Pour la première fois miss Bluebell vit son ravisseur. C'était un très beau jeune homme qui dépassait de la tête tous ses congénères ; il était même plus grand que Wetcho, célèbre par sa taille.

Clara constata que ce colosse parlait au cacique avec un air de profond respect ; elle remarqua également qu'il n'y avait aucune férocité sur ses traits extrêmement fins et mobiles.

Wetcho se tourna vers la jeune fille.

— Le conseil de la tribu, dit-il dans un anglais mêlé de mots indiens, a décidé que tu serais mise à mort. Nous devons venger ceux des nôtres qui ont été tués par ordre de ton père, parmi lesquels était ma fille bien-aimée. Tes compatriotes ont commis un nouvel outrage. Une femme blanche a poignardé Jaïk-le-Bossu. Ce crime aussi doit être expié.

Clara écouta sans sourciller les paroles du chef ; elle portait, à cette heure tragique, la responsabilité de l'honneur de la race blanche et elle n'y faillirait pas. Elle était fille de soldat.

Des hommes la conduisirent jusqu'à une tente où ils la firent entrer. Elle examina sa prison. Le mobilier de la tente se composait d'une jarre d'eau et d'une bassine pouvant servir de cuvette, d'un entassement de peaux de bêtes et de couvertures. La jeune fille se jeta sur ce lit rudimentaire.

Autour de la tente, on veillait ; des sentinelles montaient la garde, causant entre elles, plaisantant. Brisée, courbaturée, Clara finit par s'endormir. Pendant la journée elle ne vit personne qu'une squaw qui lui apportait à manger et qui s'enquit par gestes si elle n'avait besoin de rien. Elle était si recruée de fatigue qu'il lui fut impossible de se lever de sa couche. L'angoisse aussi l'étreignait ; elle avait beau être brave et envisager courageusement la mort, l'idée de la torture, que les Indiens n'épargnaient guère à leurs victimes, la faisait frissonner. Elle pensait à ses parents et à Arthur qui devaient se désoler, qui certainement feraient tout au monde pour la délivrer ; elle se souvenait de ce que les deux officiers avaient dit la veille, qu'il n'y avait, au fort, pas plus d'une vingtaine d'hommes en état de monter à cheval par suite de l'épidémie de dysenterie. Il faudrait faire venir des renforts, cela demanderait des semaines et d'ici là... La fille du capitaine raisonnait froidement la situation et ne se faisait pas d'illusions.

Ce qu'elle ne savait pas, c'est l'impression profonde qu'elle avait produite sur Chak, le fils de Wetcho, celui qui

l'avait enlevée. En la voyant si fine, si menue, si faible entre ses bras puissants, le géant avait été dompté par l'amour. À cette heure même, il était chez son père et le suppliait.

— Père, fais grâce à ta captive.

Wetcho considéra son fils d'un air stupéfait.

— Comment oses-tu me tenir ce langage ? demanda-t-il courroucé. As-tu oublié ton devoir vis-à-vis de la mémoire de ta sœur, des guerriers, des femmes de la tribu massacrés par l'ordre du père de notre prisonnière ? As-tu oublié l'assassinat de Jaïk-le-Bossu ?

— Père, insista Chak, j'aime cette jeune fille et je désire la prendre pour épouse.

Le vieux chef poussa un grognement furieux.

— Les génies t'ont-ils obscurci la raison, Chak, mon fils, au point que tu veuilles épouser la fille de l'homme qui a tué ta sœur ? Moi vivant, cela ne sera pas. Je ne permettrai pas que quelqu'un de mon sang déshonore la tribu. Cette femme mourra.

Le colosse savait que lorsque son père avait parlé, il était inutile d'insister ; il s'en alla tristement.

La nuit retomba sur le campement, les feux se rallumèrent, leurs reflets rouges éclairaient la tente. Clara entendit les cris et les rires des Indiens. Sans doute se réjouissaient-ils de sa mort prochaine. Petit à petit, les foyers s'éteignirent, le silence régna. Miss Bluebell chercha le sommeil.

Elle s'était péniblement assoupie, lorsqu'elle crut deviner une présence. Elle se mit sur la défensive. Une voix murmurait en anglais :

— N'ayez pas peur, je suis Chak, le fils de Wetcho, c'est moi qui vous ai enlevée ; mon père veut que vous soyez mise à mort, mais moi je souhaite ardemment vous sauver. Voulez-vous venir avec moi ? Vous serez ma femme. Plusieurs, parmi les jeunes guerriers qui sont mes amis, favoriseront notre fuite. Il existe encore de grands espaces où nous pourrions vivre libres et heureux.

L'image de la torture repassa comme un éclair dans l'esprit de la jeune fille. Ce fut pourtant d'une voix ferme qu'elle répondit :

— Je vous remercie, Chak. Vous êtes généreux. Je ne m'enfuirai cependant pas avec vous ; j'aime un Blanc et je ne serai jamais la femme d'un autre que lui.

Le jeune Indien insista :

— Songez à la mort et au poteau de torture ; mon père n'aura pas de pitié.

— Je le sais, Chak, et je suis prête.

Le fils de Wetcho fit, la nuit suivante, une nouvelle tentative avec le même insuccès. Wetcho eut-il vent des visites nocturnes de son fils à la captive ? C'est possible. Il l'expédia en mission dans une tribu qui campait dans la montagne. Le supplice de la prisonnière devait avoir lieu dès que la lune serait pleine, c'est-à-dire dans quelques jours. Les génies s'opposaient à ce que l'on y procédât avant cette époque.

Au fort de l'Étoile régnait un violent désespoir ; on avait envoyé chercher du renfort, mais le poste le plus rapproché était à des centaines de milles. Attaquer les Indiens avec le peu d'hommes dont on disposait eût été les vouer à la mort et hâter la perte de Clara.

On avait su par des Indiens que la jeune fille vivait encore.

— Il n'est pas permis, avait expliqué un indigène, d'exécuter un ennemi avant la pleine lune.

Bluebell vivait dans la fièvre ; Gibbs enrageait de son inaction. Sur ces entrefaites, Mrs. Bluebell, brisée par tant d'émotions, atteinte également par la contagion, tomba malade. Ses nerfs ébranlés ne la soutenaient pas. Elle délirait.

— Clara, sanglotait-elle, Clara, ma fille, venez près de moi ! Où êtes-vous ?

Elle tendait ses bras amaigris vers une ombre.

— Il n'y a plus d'espoir, diagnostiquait le médecin, elle est perdue.

Gibbs vint trouver Bluebell.

— Monsieur, dit-il, j'ai besoin de quarante-huit heures de permission.

Le capitaine regarda le lieutenant dans les yeux. Il répondit en lui serrant longuement la main :

— Je vous accorde cette permission.

— Merci, monsieur, répliqua Arthur.

Une heure plus tard, le jeune officier montait à cheval et prenait la direction de la forêt. Il était seul et ne portait pas d'armes.

Il arriva au matin au camp de Wetcho.

— Je viens, dit-il au vieux chef, te demander de rendre à la liberté ta captive pour deux jours seulement. Sa mère est mourante et veut une dernière fois embrasser sa fille. Je resterai ici à sa place.

Wetcho réfléchit un instant :

— Soit, dit-il, j'accepte. La lune sera pleine dans trois jours, si la jeune fille n'est pas revenue, c'est toi que j'attacherai au poteau de torture.

Miss Bluebell fut extraite de sa tente. Elle crut que c'était pour marcher à la mort. Lorsqu'elle aperçut son fiancé, elle eut un instant de folle joie et se jeta dans ses bras.

Wetcho assistait à ces effusions ; il prononça, impassible :

— Sur la demande de celui-ci, je te laisse retourner chez toi, mais sache que si, à la pleine lune, tu n'es pas de retour, c'est lui que je mettrai à mort.

Arthur pressa Clara sur sa poitrine, et en l'embrassant, il lui murmura :

— Ne revenez pas, je vous en supplie.

La jeune fille enfourcha le cheval qui avait amené le lieutenant et partit pour le fort de l'Étoile. Elle trouva sa mère en proie aux affres de l'agonie. Écroulé près du lit de sa femme, le capitaine pleurait.

— Clara ! s'écria-t-il, vous arrivez à temps !

La mourante balbutia :

— Clara, mon enfant !

Elle eut l'ultime bonheur de sentir les lèvres de sa fille se poser sur son front, puis elle expira...

Les trois jours étaient écoulés. La lune s'était montrée dans son plein. Des Indiens, de grand matin, vinrent chercher le lieutenant Gibbs, ligoté dans la tente qui avait été la prison de Clara. Ils le délièrent et le traînèrent au milieu de la clairière. Arthur jeta les yeux autour de lui. Près d'un grand feu, le poteau de torture bariolé de noir et de rouge, peinturluré de figures grimaçantes, se dressait lugubre. Non loin du poteau, Wetcho était assis, entouré des principaux guerriers de la tribu. Des squaws jacassaient, riaient, savourant d'avance le délicat plaisir d'assister aux souffrances du Blanc.

Devant ces apprêts, l'officier américain sourit. Il songeait à celle qui aurait dû être là ce matin et qui, grâce à lui, vivrait.

Le vieux Wetcho, qui fumait placidement son calumet, donna un ordre ; on poussa le lieutenant contre le poteau. Il vit des couteaux qui brillaient ; un Indien aiguisait une hache ; un autre chauffait au foyer des pointes de fer.

Tout à coup, Gibbs blêmit. Ce n'était pas la vue de ces préparatifs qui assombrissait son visage. Il avait perçu le bruit que fait un cheval en passant dans le fourré et il avait reconnu le pas de l'animal. Un instant plus tard, une forme frêle et mince sautait à terre et miss Bluebell marchait résolument vers le vieux chef.

— Je suis revenue, dit-elle.

On entendit un sanglot, Gibbs, l'officier américain, s'était écroulé en pleurant.

Wetcho tirait de sa pipe d'épaisses bouffées de fumée ; les squaws avaient cessé de jacasser. Allaient-elles assister au passionnant spectacle d'une double torture ?

Le chef se leva et passa son calumet à l'un des guerriers. Il s'approcha de la jeune fille, lui prit la main et la conduisit à Gibbs. Il parla :

— Vous nous traitez de sauvages, vous nous faites du mal et néanmoins, il ne sera pas dit que Wetcho n'a pas rendu

hommage à la bravoure, même chez ses ennemis.

Arthur et Clara - celle-ci sur un mustang prêté par le cacique - rentrèrent ensemble au fort de l'Étoile. Ils ne voulurent pas attendre plus longtemps pour se marier et leur union fut célébrée sans pompe dans la petite chapelle du fort.

Désormais, entre les Indiens et les Américains, régna une sorte de trêve et, tant que le capitaine Bluebell exerça son commandement, il ne toléra jamais que l'on fit tort à quelqu'un de la tribu de Wetcho, que l'on appela le Magnanime.

Cette histoire, vous pouvez encore l'entendre raconter par les petits-fils des Indiens. Elle fait l'objet d'une complainte que l'on chante le soir dans les bars de la Californie.



Les faussaires de la prairie



EVANT la haute cheminée Renaissance de la salle gothique de l'Union-Club de Denver, un groupe d'hommes causaient après dîner en fumant d'importants cigares. On était en hiver, et bien entendu, la salle était chauffée, comme doit l'être une salle dans un pays civilisé, par des radiateurs. Seulement - et c'était là une idée de W. E. Smith, le président - on avait construit dans le foyer un décor de bûches et de fagots qui s'éclairait électriquement et projetait une belle lumière rouge. L'alliance de la tradition et du progrès.

Les causeurs, empourprés par les reflets de cette flambée artificielle, étaient cinq jeunes gens, parmi lesquels le correspondant d'un grand quotidien de Chicago, et ce journaliste narrait précisément les méfaits scandaleux des gangsters de sa ville.

Les autres garçons renchérisaient. Chacun d'eux avait une histoire à raconter ou un détail impressionnant à ajouter. Toujours le récit se terminait par celui d'une capture plus ou moins mouvementée.

— J'admire, déclara le reporter, la stupidité de ces bandits qui savent pertinemment qu'ils finiront sous les coups de revolver des policiers ou sur la chaise électrique et qui,

malgré cette certitude, bravent les forces coalisées de la société pour le bénéfice de quelques mois ou de quelques années de vie anarchique. Aucun d'eux, même s'il a manié des millions de dollars, n'en a tiré profit. J'entends que le plus heureux d'entre eux ne s'est pas retiré dans l'honnêteté paisible après fortune faite.

Un personnage qui avait amplement dépassé les soixante-dix ans suivait la conversation d'un air amusé. Quand enfin le silence s'établit, il lança :

— Mes jeunes amis, on ne vous a pas attendus pour avoir des gangsters et Chicago n'en a pas le monopole.

Les adolescents le regardèrent. John B. Harold avait ce privilège d'être traité avec considération par les jeunes, non à cause de son âge, mais parce qu'il était, de beaucoup, l'homme le plus riche de Denver ; c'est à peine si la crise avait diminué la prospérité de ses usines métallurgiques. Il valait un nombre astronomique de dollars. Ce fut l'industriel qui prit le dé de la conversation.

— Vous disiez, prononça-t-il en s'adressant au journaliste de Chicago, qu'aucun grand gangster n'a réellement réussi à faire fortune ?

— Je l'affirme, en effet.

— Eh bien ! la chose est possible aujourd'hui, je n'en disconviens pas ; cependant, je connais un homme qui débuta en fabricant de la fausse monnaie et dont la situation est actuellement tout au moins confortable.

— Quel est cet homme ? demandèrent plusieurs jeunes gens.

— Moi !

Le petit cercle éclata de rire. Ceux qui le composaient avaient toujours connu John B. Harold comme un riche industriel. Sa position s'était évidemment accrue pendant la guerre et depuis la guerre, mais la fondation de ses usines remontait à une époque antérieure à ce siècle.

Le milliardaire daigna s'expliquer :

— Il y a près de soixante ans, Denver était une cité modeste dont les habitants auraient bien ri si on leur avait parlé d'un club au hall gothique et à la cheminée Renaissance. Ma parole, je crois qu'il n'y avait pas un homme ici qui connût seulement la signification de ces mots. Moi-même j'étais alors plus jeune que le plus jeune d'entre vous. J'étais pauvre. J'avais réussi à entrer comme *clerk* au service d'une modeste compagnie d'assurance qui, en attendant de faire faillite, recueillait les primes de gens qui espéraient réaliser un bénéfice dans l'incendie de leur maison.

» Mon travail de *clerk* me retenait peu dans les bureaux, lesquels consistaient en une baraque de planches partagée en deux pièces : l'une était la salle d'attente des clients et aussi l'endroit où se trouvaient les pupitres des employés. L'autre était l'office du directeur et elle contenait les archives et surtout un bel approvisionnement de gin et de whisky dont le *boss* était grand amateur.

» Je vous disais que je ne travaillais pas beaucoup dans le bureau, je n'exerçais pas non plus une sinécure. Mon rôle consistait à m'en aller dans la campagne présenter les quittances aux fermiers des ranchs et inciter par la modestie de nos tarifs - correspondant à l'insécurité de notre crédit - ceux qui étaient clients d'autres compagnies à souscrire une police à la nôtre.

» Je ne détestais pas cette besogne ; j'y étais mon maître. Je galopais dans les prairies et jusqu'aux contreforts des montagnes sur un mauvais poney, un gros revolver passé à ma ceinture, et j'avais le plaisir de la chasse - la chasse à l'assuré. Lorsque je revenais harassé mais triomphant, le *boss* me décochait une bourrade dans les côtes, me versait un verre de whisky et me gratifiait de quelques dollars.

» Je m'étais un jour écarté assez loin de la ville en suivant le cours du South Platte, ayant eu vent de l'existence d'un riche propriétaire de ranch qui n'était pas notre client,

quand je tombai au milieu d'une troupe d'une dizaine de cavaliers à la mine franchement patibulaire.

» J'ignorais la peur. D'ailleurs, qu'avais-je à craindre ? Mon poney ne valait pas dix dollars ; de tout mon harnachement on n'en eût pas tiré deux et, à moins de tanner ma peau, je ne voyais pas quel usage ces messieurs pouvaient faire de ma personne.

» — *Hands up !* cria le chef de la bande reconnaissable à son allure particulièrement autoritaire.

» C'était sans doute sa manière de dire bonjour et d'entrer en conversation. J'obtempérai, tout en expliquant le peu d'intérêt de ma prise.

» — Jeune homme, prononça le chef, que je sus plus tard se nommer Bill Newman ; nous avons assez d'expérience pour nous douter que vous ne valez pas grand'chose. Ce n'est pas votre argent, qu'il nous faut, mais vous-même.

» — N'espérez pas tirer une rançon de ma famille. Pour plusieurs motifs : le premier est que je n'en ai point.

» Bill Newman daigna rire et les autres l'imitèrent.

» — Vous n'y êtes pas du tout. Nous avons besoin, pour nous aider dans un travail délicat, d'un garçon jeune et intelligent. Vous semblez, à première vue, remplir ces conditions. Votre tâche ne durera que quelques mois et sera largement rémunérée.

» Il n'y avait pas à discuter ; on ne me demandait pas mon avis. La compagnie d'assurance se passerait de moi, comme je m'attendais d'un jour à l'autre à me passer d'elle. Sans protester autrement que pour la forme, je me laissais emmener par la bande.

» Mes compagnons malgré moi s'engagèrent dans des pistes impossibles, qui avaient l'avantage d'éviter les lieux habités, mais le désavantage de fatiguer beaucoup mon poney. Nous chevauchâmes durant un jour. Nous campâmes dans une gorge sauvage et, le lendemain seulement, à la tombée de la nuit, nous atteignîmes notre but : une maison en *logs*, élevée au milieu d'un paysage désert.

» L'intérieur était bien fait pour surprendre. Il contenait un certain nombre de chambres fort confortablement meublées et dont chacune rappelait quelque pays d'Europe. Je sus que les hommes de la bande étaient des émigrés de ces différentes nations et qu'ils entretenaient ainsi leurs souvenirs patriotiques. Derrière la maison d'habitation se trouvait un vaste hangar, également en bois, soigneusement fermé. Le lendemain du jour de mon arrivée, j'y fus admis et je constatai que ce hangar était une imprimerie clandestine. Je n'eus pas à m'informer du genre d'ouvrages qui sortaient de ses presses, le chef se chargea de me le révéler.

» — Nous travaillons, me dit-il, à la manière de ces messieurs de Washington. Nous fabriquons des gravures auxquelles il leur plaît d'attacher une valeur conventionnelle. La besogne est minutieuse et demande un nombreux personnel. Un de nos associés nous ayant causé le chagrin de nous quitter pour un monde meilleur, nous avons dû le remplacer et le hasard vous a mis sous nos pas.



– Nous travaillons à la manière de ces messieurs de Washington.

» J'aurais pu regimber, refuser de travailler, m'insurger. Je ne le fis pas, je savais que ces messieurs n'hésiteraient pas à me rayer de la liste des vivants à la moindre velléité de rébellion ; que je réussirais simplement à perdre une existence à laquelle je tenais : que le trésor des États n'y gagnerait rien et que personne ne me saurait gré de mon sacrifice.

» Je me mis donc à l'ouvrage, et je conviens que j'y pris goût ; cela m'amusait de voir le papier blanc s'orner de vignettes, de chiffres, de signatures et prendre tout à coup une valeur telle qu'un seul de ces billets eût suffi à me faire vivre pendant des mois. Nous ne fabriquions en effet que des bank-notes de cent dollars. Plus importants, ils eussent été difficiles à écouler, au-dessous de cette valeur le bénéfice eût été trop faible. J'étais chargé personnellement de la comptabilité et du numérotage, fonction délicate, mais qui n'exigeait aucune connaissance spéciale. Nous vivions bien. Toutes les semaines, deux de ces messieurs partaient à cheval faire les provisions dans de lointains villages ; plusieurs d'entre eux étaient chasseurs, leurs exploits cynégétiques nous permettaient de varier agréablement les menus.

» Je dois à la vérité confesser que la société de ces faux monnayeurs était loin de me déplaire. Je vous ai dit que, lors de ma première rencontre avec eux, je leur avais trouvé mauvaise mine ; je me convainquis qu'il ne fallait pas juger les gens sur les apparences. Ces messieurs ne se mettaient pas en frais pour chevaucher dans la Prairie ; ils se laissaient ramener à l'état de nature qui n'est pas toujours beau. Sous leurs dehors peu engageants, plusieurs cachaient une éducation raffinée. Le chef, par exemple, était docteur en théologie de je ne sais quelle faculté d'Europe ; son lieutenant avait derrière lui une estimable carrière de

graveur – et il employait fort utilement ses talents dans son actuelle profession – ; un autre gentleman portait, paraît-il, un nom fameux dans la musique. Il nous faisait le soir goûter aux charmes de son art.

» Tous avaient eu des ennuis avec la police de leur pays ou même du nôtre – je l’appris par la suite – En attendant, je profitais largement de leur instructive conversation. C’est en écoutant l’un d’eux, un ingénieur allemand, que j’eus l’idée d’un perfectionnement mécanique qui contribua, depuis, à l’essor de mes usines.

» Au bout de six mois de cette existence, le chef nous offrit un grand dîner. Au dessert, il nous apprit que le travail était terminé ; le temps des semailles était passé, celui de la récolte était venu. Il agrémenta son discours de belles citations tirées de l’Ancien Testament, dont quelques-unes nous émurent jusqu’aux larmes.

» Le lendemain, j’aidais ces messieurs à briser les machines. Vous l’avouerez, j’éprouvai une certaine mélancolie à frapper à coups de marteau sur ces appareils délicats, à casser ces tiges fines, ces rouages compliqués et à transformer en cadavres ces presses que j’avais vues vivantes.

» Tout fut entassé sur deux vieilles charrettes qui moisissaient dans une remise et conduit à un gouffre qui s’ouvrait aux environs. Au fond de la crevasse, bouillonnait un torrent. Les presses, les planches, les leviers allèrent s’y engloutir.

» Notre retour fut triste ; il nous semblait rentrer dans une maison d’où l’on a emporté un mort. Le hangar vide qui avait été notre atelier béait lugubrement. Chacun s’entretenait de ses projets à voix basse. Ces messieurs enfermés dans leurs chambres bouclaient leurs valises, rassemblaient leurs souvenirs. Les uns après les autres, ils étaient convoqués dans le bureau du chef.

» Je fus appelé en dernier.

» — Cher Master John B. Harold, notre collaboration est arrivée à son terme. Je vous ai promis un salaire et je vais vous le remettre. Le montant est proportionné à vos services et notre association a estimé qu'il devait vous revenir cent billets de cent dollars. Je n'ai pas besoin de vous vanter la qualité de la marchandise, vous êtes témoin de la perfection de son exécution. J'ose dire que la banque des États de Washington ne fait pas mieux et que, s'il y avait une justice sur cette terre - malheureusement il n'y en a pas - nos bank-notes feraient prime sur le marché.

» Il me tendit un paquet de cent billets de banque. Je fis une légère grimace.

» — Ah ! ajouta-t-il, vous n'avez pas confiance. Vous avez tort. Tenez, regardez ; voici une liasse de billets authentiques, ceux qui ont servi de modèles ; ceux-là, je les garantis. Jugez et comparez.

» Je pris la liasse de vrais billets ; je l'approchai de celle des billets faux ; je me penchai, j'examinai et je dus reconnaître qu'il n'y avait absolument aucune différence entre les vignettes. Même un coup de burin maladroit avait été reproduit.

» J'empochai mon salaire, je remerciai le chef et je m'en allai.

» Il ne me paraissait pas prudent de retourner à Denver. On avait dû s'étonner de ma disparition et on s'étonnerait plus encore de me voir revenir avec une petite fortune. De là à soupçonner l'origine de cette fortune, à vérifier mes signes monétaires, il n'y avait qu'un pas. La police n'hésiterait pas à le franchir.

» J'optai donc pour Chicago où j'étais inconnu et je pensais que, dans une grande cité, je pourrais plus facilement utiliser mon avoir et me lancer dans une entreprise dont j'avais l'idée.

» Plusieurs de ces messieurs se rendaient à la même destination que moi. Nous fîmes donc route ensemble. Ces six mois de repos n'avaient pas amélioré mon poney. Je

l'abandonnai à Kansas-City et je pris, avec mes compagnons, place dans le train. Nous nous séparâmes à Chicago.

» J'étais un peu enivré. Posséder dix mille dollars me tournait la tête. Toutes les possibilités s'ouvraient devant moi. Le premier soir, dans un restaurant de la ville, je tendis un bank-note de cent dollars. Une heure après, j'étais en prison. Les quatre-vingt-dix-neuf billets qui me restaient étaient déposés au greffe.

» Je n'étais pas seul ; deux de mes compagnons de voyage m'avaient précédé dans la geôle. C'étaient eux qui avaient donné l'éveil à la police ; ils avaient eu autrefois maille à partir avec elle pour des faits analogues et leurs billets avaient été reconnus faux. Je vous assure que, cette nuit-là, je dormis mal. On ne plaisantait pas, alors, aux États avec les faux monnayeurs.

» De bonne heure, le lendemain, on me tira de ma cellule. Je pensai que l'on me conduisait déjà chez le juge. À ce rythme-là, je serais aux travaux forcés avant quinze jours.

» Ce n'était pas au Palais de Justice que l'on me conduisait, mais simplement au cabinet du directeur de la prison. Une liasse de billets de banque était sur sa table. Le fonctionnaire m'accueillit d'un air jovial :

» — Mon garçon, on a commis une légère erreur, les bank-notes que l'on a pris sur vous sont parfaitement authentiques. Vous avez passé une nuit gratuitement et constaté par vous-même que nos prisons ne manquent pas d'agrément.

» Je bafouillai, balbutiai et me trouvai dans la rue avec mes quatre-vingt-dix-neuf billets de cent dollars, plus la monnaie qui me revenait de mon dîner.

» Je réfléchis longtemps à ce qui avait pu se passer. Enfin, reconstituant les faits, je me convainquis que le chef s'était trompé et qu'il m'avait donné au lieu de la liasse de billets faux les billets authentiques qui leur ressemblaient si étrangement.

» Ces bank-notes ont été l'origine de ma fortune et vous voyez qu'un faux monnayeur... malgré lui, il peut quelquefois réussir dans la vie. »



Une affaire manquée



Il n'était pas un établissement de premier ordre, loin de là, que ce bar dont l'entrée se trouvait dans une des plus vilaines rues du quartier du port de San-Francisco. Il était quatre heures du matin, nous avons visité à peu près tout ce qui peut être considéré comme passable en fait de « boîtes » de nuit et nous soupçonnions William K. Jay de nous amener ici, dans le seul but de ne pas rentrer chez lui avant le jour.

En passant à côté du jazz, un jazz particulièrement mauvais et dont les dissonances n'étaient pas toutes volontaires, notre guide cligna de l'œil dans la direction du saxo et il murmura :

— Bonjour, *captain* !

L'autre répondit par un grognement cordial de son instrument qui, par hasard, tombait à pic au milieu d'un pianissimo des autres exécutants.

Une fois assis dans un coin du bar - l'établissement regorgeait de monde - nous demandâmes à notre compagnon pourquoi il avait qualifié le saxophoniste qui ne paraissait pas être le chef d'orchestre du titre de *captain*.

— En effet, répliqua Jay, O'Bryan n'est pas le chef de ce jazz. Vous avez remarqué peut-être que cet orchestre n'est

dirigé par personne ; chacun fait ce qui lui plaît en suivant autant que possible un thème général. Parfois, il y a mésentente, alors les musiciens se divisent en deux groupes qui attaquent des airs différents. Aucun consommateur ne s'est plaint jusqu'ici. Du reste, quant on vient au Spotted Bar - ah ! vous ignoriez le nom de ce lieu, il est pourtant célèbre - on n'a plus une notion exacte des exigences mélodiques.

— Pourquoi le patron du bar n'engage-t-il pas un jazz régulier comme tout le monde ?

— La crise.

— Expliquez-vous.

— Eh ! oui, un jazz constitué avec un chef a des prétentions formidables. Le chef veut être payé plus cher que les autres et il ne fait en général rien qu'agiter ses mains et se contorsionner. De cela, les clients se chargent. Ce qu'il faut, c'est du bruit, alors le *boss* prend n'importe qui, un garçon sans travail et désireux de manger. Il n'est pas toujours musicien de profession, c'est entendu. Il remplace le talent par la bonne volonté.

— Ce que vous nous racontez est assez original, mais ne nous explique toujours pas pourquoi vous appelez le saxophone *captain*.

— Tout simplement parce que *captain* il l'est. Il fut même un remarquable capitaine au long cours. Malheureusement il a perdu sa place après une faute professionnelle qui lui ferme la porte de toutes les compagnies de navigation des États.

— Quelle faute a-t-il bien pu commettre ? A-t-il par inadvertance perdu un navire ?

— C'est tout le contraire. Si vous le voulez, il vous racontera l'histoire lui-même. Cela lui fera plaisir. Il l'a narrée si souvent qu'il ne trouve plus personne pour l'écouter.

La cacophonie avait fait relâche. William K. Jay appela un garçon et le pria d'aller inviter de sa part le *captain* -

décidément il était connu sous ce titre.

Tanguant comme il sied à un vieux loup de mer, le joueur de saxo s'approcha de notre table. Jay lui serra cordialement les mains en l'appelant « vieux singe », « chère fripouille », « satanée noix », et autres noms affectueux. Les présentations furent rapidement menées.

— Voici, expliqua notre guide, des *gentlemen* français qui voudraient entendre le récit de votre mésaventure avec le *Saint-Patrick*.

La face mélancolique du musicien s'éclaira d'un large rire. Il avala d'un trait son whisky et, dès qu'il se fut aperçu qu'on lui remplissait à nouveau son verre, il préluda :

— Mon ami William K. Jay, ce damné imbécile, vous a certainement dit que j'avais mes diplômes de capitaine au long cours. Je peux même vous certifier, sans me vanter, que je connaissais admirablement mon métier. Je ne vous énumérerai pas toutes les compagnies que j'ai servies, à la complète satisfaction de mes employeurs. Qu'il vous suffise de savoir qu'en dernier lieu je commandais le *Saint-Patrick*, un bon vieux steamer, à la cheminée haute comme un gratte-ciel, qui appartenait à Jonas and Co Ltd., armateurs dans cette ville.

» Je me trouvais sur corps mort dans ce port de Frisco, quand, un matin, on m'annonça que je devais me faire remorquer à quai pour prendre un chargement.

» J'ai trimbalé bien des cargaisons dans ma vie, jamais pourtant aucune de ce genre. Les documents annonçaient des machines agricoles à destination d'Aberdeen. Il ne s'agissait pas d'Aberdeen (Mississippi), mais d'une petite ville de l'État de Washington, au fond d'une baie appelée le Grey's Harbour, et tout cela se trouve à une centaine de milles de la frontière canadienne. Qu'est-ce que ces gens voulaient faire avec tant de machines agricoles ? Je leur en apportais de quoi labourer leurs montagnes pendant des générations.

» Pour vous dire la vérité, en fait de machines, je ne voyais que d'énormes caisses encombrantes et si lourdes qu'on aurait pu les croire remplies de sable. Mon chargement était complet. Le vieux *Saint-Patrick* en avait jusque sur le pont et il s'enfonçait plus bas que sa ligne de flottaison. Je n'avais pas de crainte cependant ; l'antique carcasse avait fait ses preuves.

» Je devais partir le lendemain. Jonas and Co Ltd. me firent dire de passer à leurs bureaux dans l'après-midi. N'allez pas croire que ces bureaux ressemblaient à ceux de la Compagnie Transatlantique ou du White Star Line ; ils consistaient en deux pièces minuscules d'un gratte-ciel. Jonas me reçut avec la plus joyeuse cordialité et Bull Finch, son associé, qui jouait le rôle de « Company Limited », me gratifia du plus large sourire.

» — Ah ! voilà le *captain* ! Comment allez-vous, *captain* ? Ainsi c'est demain qu'on appareille ? s'écria Bull Finch.

» — Précisément à ce propos, j'avais à vous parler, grogna Jonas que son chewing-gum handicapait sérieusement dans la conversation.

» — Je suis ici pour prendre vos ordres, dis-je, et notamment pour demander vos instructions quant au fret de retour.

» Jonas and Co Ltd. partirent d'un grand éclat de rire.

» — Le destin y pourvoira, répliqua Jonas.

» Bull Finch me questionna à brûle-pourpoint :

» — Avez-vous de bonnes embarcations de sauvetage ?

» Excellentes, répondis-je, surpris de cette sollicitude.

» — Il est très important, souligna Jonas, d'avoir toujours de bonnes embarcations de sauvetage. Si vous disposez d'un peu de temps avant de partir, vérifiez donc les portemanteaux.

» — Je n'y manquerai pas, fut ma réponse ; du reste, mon matériel de sauvetage est constamment en bon état, mon second en a la responsabilité et j'y veille personnellement.

» — Vous me faites plaisir, dit l'armateur.

» Pendant la conversation, ce dernier avait extrait d'un tiroir de son bureau une carte marine, une carte à grande échelle.

» — Vous connaissez la baie, but de votre voyage ?

» — Oui, répliquai-je, j'y ai mouillé alors que j'étais au service de Webbe and Co.

» — Saviez-vous qu'il y avait un haut-fond à un demi-mille au sud de la pointe d'Hoquiam ?

» J'eus un mouvement de surprise.

» — C'est la première fois que j'en entends parler. Ce haut-fond n'est pas porté sur les cartes. Grey's Harbour n'est pas un endroit très fréquenté, je l'admets ; ce n'est pas non plus un mouillage si délaissé que l'on aurait négligé de signaler un écueil de cette importance.

» — Voyez plutôt.

» La carte que Jonas me poussa sous le nez ne laissait aucun doute. Un joli haut-fond s'y étalait à un demi-mille de la côte nord, à peu de distance du chenal emprunté par les navires - peu nombreux en vérité - qui se rendaient à Aberdeen.

» — Très curieux, murmurai-je, après un minutieux examen.

» — Très curieux, n'est-ce pas ? approuva Jonas. Ce n'est pas cependant pour vous faire constater la coupable négligence des hydrographes officiels que nous vous avons montré ce document.

» Je m'empressai de répondre :

» — Vous vouliez, cela se conçoit, me mettre en garde contre un péril que je pouvais ignorer.

» Jonas baissa le ton.

» — Cela va de soi. Néanmoins, et je vous dis ceci sans naturellement vouloir vous influencer en rien, ne trouvez-vous pas que le *Saint-Patrick* est un peu vieux et que, depuis bien longtemps, nous payons à la compagnie d'assurance maritime des primes qui ne sont plus en rapport avec la valeur marchande de ce navire ? Le prix du fret a baissé,

d'excellents bateaux se rouillent dans tous les ports du monde et je pense qu'il vous serait plus agréable de commander l'un d'eux plutôt que cette mauvaise carcasse de *Saint-Patrick*. Que diriez-vous si votre rafiot finissait ses jours sur ce fond ?

» Devant mon silence, Bull Flinch intervint :

» — C'est une idée, n'est-ce pas ? Et personne ne pourrait suspecter votre habileté, puisque, précisément, cet écueil n'est pas porté sur les cartes officielles. Vous venez de nous dire que vos dispositifs de sauvetage étaient en bon état. Il n'y a donc aucun risque ni pour vous, ni pour vos hommes.

» — Soyez certain, ajouta Jonas, que nous saurons reconnaître comme il se doit votre habile maladresse. »

Nous nous récriâmes indignés :

— Vos armateurs étaient des bandits !

— Le Seigneur les jugera, prononça gravement O'Bryan en vidant un nouveau verre de whisky.

— Le dixième verre, nous souffla William K. Jay. La navigation donne soif.

Le *captain* ne prêta pas attention à cet aparté ; il reprit son récit :

— Le premier devoir d'un capitaine, c'est d'obéir aux armateurs. Lorsque j'atteignis Grey's Harbour, après un voyage très lent, rendu pénible par le poids de mon chargement, je reconnus que la Providence paraissait plutôt d'accord avec Jonas and Co Ltd. qu'avec les assureurs. Une brume à couper au couteau enveloppait la baie.

» Je me conformai aux prescriptions des règlements maritimes concernant le temps de brume. Je modérai ma marche et fis retentir ma sirène de façon ininterrompue. Debout aux côtés de l'homme de barre, j'indiquai froidement la route vers le récif dont j'avais relevé la situation.

» Je m'aperçus au jugé et d'après mes instructions que je devais me trouver au point critique. Je me préparais à donner les ordres pour le sauvetage. Je n'eus pas d'ordre à

donner. Le *Saint-Patrick* ne toucha aucun écueil, ne frôla aucun banc. J'avais dû me tromper dans mes calculs ou dans mes estimations, à moins qu'un courant ne m'ait fait dévier.

» Au grand étonnement de mon équipage, je virai de bord en me tenant un peu plus au nord. Pas plus de catastrophe que la première fois. Une troisième, une quatrième fois, je renouvelai ce manège. Depuis mon second jusqu'au dernier des mousses, tous crurent que j'étais devenu fou. Je m'acharnai ; je sillonnais maintenant la baie en tous sens, au risque d'aller heurter dans le brouillard un autre navire. Toujours pas d'écueil ; la baie était aussi sûre que le beau milieu de la mare aux harengs.

» Il n'y a pas de brume qui ne finisse par se dissiper.

Celle-ci, tout épaisse qu'elle fût, se disloqua. Pour rien, pour le plaisir, pour l'amour de l'art, je repris mon exploration, je fis même à l'endroit où aurait dû être le haut-fond un sondage. La sonde descendit à cent brasses. L'accident était manqué.

» On m'avait trompé, on avait trompé Jonas and Co Ltd. Faut-il qu'il y ait sur terre des crapules ! »

— Que fîtes-vous alors, *captain* ? demanda l'un de nous.

— Ce que je fis, bonté du Ciel ! J'entrai au port d'Aberdeen, je débarquai et me présentai au destinataire, celui à qui étaient adressées les machines agricoles. Il m'accueillit chaleureusement et me versa du whisky.

Par une association d'idées toute naturelle, O'Bryan commanda un onzième verre, ce qui lui donna la force d'achever ce qui lui restait à dire.

— Dès que nous fûmes assis face à face, voilà mon homme qui me demande :

» — Ce sauvetage s'est-il bien passé ? Il me semble que vous vous en êtes parfaitement tiré.

» J'ouvris des yeux ronds. L'autre continuait :

» — Je pense que vous n'avez pas négligé de faire votre rapport, sinon il y a ici tout ce qu'il faut pour écrire et nous

irons ensemble chez les autorités du port. N'omettez aucun des détails de l'accident.

» Je bondis :

» — Mais il n'y a pas d'accident, il n'y a pas de sauvetage, il n'y a rien. J'ai abordé avec le *Saint-Patrick* et toute sa satanée cargaison de machines agricoles qui vous est destinée.

» Ce fut au tour de mon interlocuteur de paraître stupéfait.

» — Quoi ! la cargaison ! le *Saint-Patrick* ! Et... alors... le haut-fond... l'écueil ?

» — Il n'y a pas de haut-fond.

» L'autre fut tellement saisi qu'il resta cinq bonnes minutes avant de pouvoir articuler un juron. Et puis ce fut une tempête. De toute ma vie, je n'en avais tant entendu.

» Quand il eut fini, je hasardai :

» — Il faut tout de même que je débarque mes machines agricoles.

» — Vos machines agricoles, hurla l'heureux destinataire, des caisses de cailloux ! Vous pensez qu'on allait risquer de bonnes machines sur un bateau qu'on devait liquider ! Les machines agricoles, c'est pour la compagnie d'assurance. Je comprends que Jonas and Co Ltd. fassent de mauvaises affaires. On n'a pas idée de confier des bateaux à des maladroits comme vous !

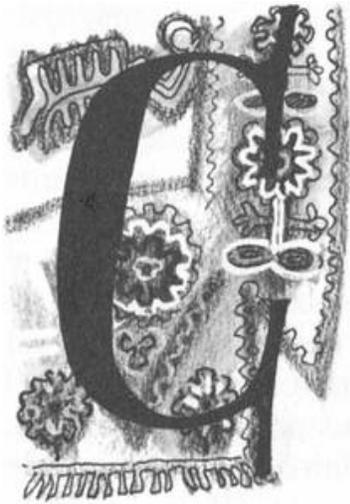
» Le soir, par dépêche, j'appris que je cessais d'appartenir au personnel de la maison Jonas and Co Ltd. Les armateurs ont dû se donner le mot, car depuis ce temps-là je n'ai pas trouvé un engagement. »

Le *captain* se leva.

— Excusez-moi, messieurs, je prends un dernier whisky et je me rends où le devoir m'appelle, c'est-à-dire dans le jazz : je vais exhaler ma colère sur le saxophone.



Les mocassins ailés.



'EST à Cheyenne, dans le Wyoming, après un rodéo particulièrement brillant que nous fîmes la connaissance de Harry Sharp et de Tom Links. Un *rodéo* est le plus émouvant spectacle de force et d'adresse que l'on puisse imaginer.

Le cinéma a donné à tout le monde une idée de cette fête équestre. Une idée seulement, car la réalité est prodigieuse. Nous avons applaudi au dressage des chevaux sauvages, ces *busting bronchos* qui ont des défenses que le diable des chevaux a dû leur enseigner. Nous avons assisté à des courses de taureaux, non pas à de sanglants combats dans une arène close où la bête affolée doit inmanquablement succomber, mais à une libre course dans la prairie où le taureau est poursuivi par le cavalier et où celui-ci ne se sert, en fait d'armes, que d'un lasso. Nous avons ri de bon cœur à ces tentatives de cow-boys de chevaucher des vaches noires, nerveuses et bondissantes ; pitreries acrobatiques et clowneries téméraires. Enfin, un steeple-chase avait terminé la journée, compétition où éclate la sincérité ; on ne voit pas en effet ces chevaux à moitié sauvages se prêter aux petites combinaisons d'un jockey ou d'un entraîneur.

Harry Sharp avait remporté au cours du *rodéo* de remarquables succès ; il avait gagné la course et ne s'était pas laissé désarçonner par Héro, le *busting broncho* sur le dos duquel aucun de ses concurrents n'avait pu se maintenir plus d'une minute.

— Vous aimez les chevaux ? nous demanda le jeune homme que nous félicitions. J'en possède un assez joli lot. Si vous n'êtes pas trop difficiles sur le confort et la cuisine, vous me feriez plaisir en venant passer quelques jours dans mon ranch. Je vous présente mon ami, Tom Links, qui m'aidera à vous faire les honneurs de mon modeste *home*.

Nous acceptâmes avec joie cette cordiale invitation et il fut convenu que nous nous y rendrions le surlendemain.

Lorsque l'aimable Mrs. Turnpike, qui avait bien voulu nous piloter au *rodéo* - elle se piquait d'être une cavalière émérite et de s'y connaître en mustangs mieux qu'une femme de Frisco (San-Francisco) - sut que nous avions promis à Harry Sharp de lui rendre visite, elle se montra terriblement scandalisée.

— Vous allez chez ce garçon ! protesta-t-elle. Vous ne savez donc pas que c'est un sang mêlé ? Sa grand-mère était une squaw ; elle appartenait à la tribu des Kiowas qui étaient alliés des Corbeaux, des Cheyennes et des Arapahos. Ces Kiowas confédérés avec les Comanches, pendant toute la première partie du dix-neuvième siècle, ont été les plus farouches ennemis des Blancs.

Cette indignation nous fit sourire.

— La paix nous semble faite, fut notre réponse. Harry Sharp paraît aussi blanc que nous ou que vous-même.

Mrs. Turnpike esquissa une grimace de dégoût.

— Vous ne savez pas voir. Ces métis cachent bien leur jeu et cherchent à se confondre avec nous. Dans la Prairie, on est pour eux d'une indulgence absurde. N'importe qui vous dira que le propre grand-père de Sharp s'est enrichi en faisant le métier de voleur de chevaux. Voilà ce qu'est l'hôte chez qui vous vous proposez de séjourner.

Nous n'avions aucune prévention contre les Kiowas, les Cheyennes, les Arapahos, ni contre les Comanches et nous comprenions assez bien que ces gentlemen à la peau cuivrée aient montré quelque impatience quand les faces pâles vinrent les déranger dans leurs occupations, tuer par centaines les buffalos qu'ils considéraient comme leur propriété, qui étaient leurs provisions de bouche, et nous leur pardonnions volontiers leur révolte.

Quant à ces vols de chevaux, évidemment répréhensibles, c'était de l'histoire ancienne. Les propos de Mrs. Turnpike ne faisaient qu'aiguïser notre curiosité.

Au jour dit, ayant quitté, brouillée à mort avec nous, notre délicieuse cicerone, nous arrivions au ranch de notre nouvel ami.

Ce ranch n'avait rien de somptueux et il nous parut que les vols de chevaux n'avaient pas extraordinairement enrichi la famille. C'était une construction sans étage, faite en *logs* (Troncs d'arbre non équarris). Le toit lui-même était en bois.

En revanche, le décor où se dressait cette demeure rustique était grandiose. D'un côté, la montagne avec ses pentes vertigineuses ; de l'autre, la Prairie qui s'étalait en vallonnements successifs à perte de vue.

Notre hôte, flanqué de son ami Tom Links, nous fit une réception aussi chaleureuse que bruyante. Il nous apprit que, en fait de garage, le terre-plein devant la maison était parfaitement indiqué et, avant de nous introduire dans son logis, il nous mena à une petite éminence d'où nous pouvions voir une superbe bande de chevaux libres de toute entrave qui paissaient tranquillement.

Une même pensée traversa notre esprit. Nous songions que tous ces chevaux étaient des descendants des chevaux volés, mais bien entendu, nous gardâmes cette réflexion pour nous.

- Ils sont inquiets, prononça notre hôte.
- Pourquoi ?
- Ils sentent l'orage.

À nos yeux de profanes, les quadrupèdes ne donnaient aucun signe d'agitation. L'orage nous semblait des plus problématiques. S'il faisait chaud, il n'y avait pas trace de nuages dans le ciel.

Harry Sharp nous fit entrer chez lui. La maison répondait intérieurement à son aspect extérieur. Le hall était vaste et le principal ornement était une haute cheminée de pierre. Partout s'épalaient des peaux d'ours, de coyotes, d'antilopes et aux murs étaient suspendus des têtes de cerfs. Le mobilier était sommaire. On ne s'était pas donné la peine d'enlever l'écorce du bois dont étaient faits les tables et les sièges.

Un bon, mais frugal repas nous fut servi.

La nuit venait promptement ; d'autant plus que le ciel, si bleu tout à l'heure, s'était entièrement couvert de nuées noires. Harry Sharp ne s'était pas trompé. On entendait au loin le grondement du tonnerre.

Notre hôte alluma l'électricité.

— Je la fabrique moi-même, expliqua-t-il. J'ai installé un petit moteur qui sert aussi à monter l'eau.

Devant des whiskies - on était en pleine prohibition - Sharp se mit à nous raconter des histoires de la Prairie.

Elles étaient amusantes, ces histoires ; récits de chasse, de chevauchées homériques, de randonnées dans l'immensité verte.

Les roulements du tonnerre se firent plus distincts ; la nuit se zébrait d'éclairs ; on entendit des hennissements.

— Les bêtes se sont rapprochées de la maison parce qu'elles ont peur de l'orage, expliqua notre amphitryon.

— C'est par des nuits comme celle-ci qu'on vole les chevaux, remarqua Tom Links.

Nous jugeâmes cette réflexion intempestive. Tom Links ignorait-il la réputation des ascendants de son ami ?

La conversation reprit. Harry était bavard. Nous savions par les mercuriales de Mrs. Turnpike que le chef Kiowa, Langue d'Argent, comptait parmi ses ancêtres. Cela ne nous étonna

pas. La nervosité que Sharp avait attribuée aux chevaux dans l'après-midi paraissait l'avoir gagné ainsi que Tom Links. Les deux jeunes gens vidaient coup sur coup des verres de whisky ; ils n'en étaient pas plus calmes pour cela. Ils tressaillaient à chaque coup de tonnerre et cela nous rappela que les Peaux-Rouges, intrépides devant tous les dangers, témoignent une indicible épouvante des phénomènes de la nature qu'ils considèrent comme des manifestations du Grand Esprit en colère. Après un grondement plus net, on perçut le bruit d'une galopade déréglée.

— Écoutez, murmura Tom Links en mettant sa main sur le bras de son ami et en coupant court à une de ses phrases.

Nous hasardâmes :

— C'est un cheval qu'aura effrayé le coup de tonnerre.

Sharp, l'oreille tendue, suivait le galop du cheval qui s'éloignait.

— Non, répondit-il, c'est un voleur indien qui vient d'en emmener un.

— Il a de l'audace ; si près du ranch.

— Je sais bien comment opèrent ces gens-là !

Nous étions gênés, mais notre hôte continua, imperturbable :

— Ils se glissent, les soirs d'orage, au milieu de la harde.

— Pourquoi les soirs d'orage ?

— D'abord parce que la nuit est plus noire ; le voleur a moins de risques d'être rencontré par le propriétaire du ranch, ou par ses domestiques ; et puis parce que les chevaux apeurés par la foudre ne se sauvent pas comme ils le feraient en temps normal si un étranger surgissait parmi eux. L'Indien choisit la bête qui lui convient et qu'il a repérée dans le jour...

— Il la reconnaît dans les ténèbres ?

— D'instinct. Il saute sur la monture convoitée et il part au galop en faisant le plus de bruit possible.

— Le plus de bruit possible !

— Évidemment, intervint Tom Links, il court la chance de faire coup double ou triple ou mieux encore.

— Comment cela ?

— Il arrive que d'autres chevaux se laissent entraîner dans la fuite de leur camarade et ils tombent dans l'embuscade tendue par les complices du voleur. On a vu une troupe tout entière ravie de cette façon.

— Ce n'est heureusement pas le cas ce soir, conclut Harry Sharp. Un seul cheval a été volé. Ce sont les aléas inévitables.

À peine avait-il fini de parler qu'un coup de foudre, beaucoup plus violent que les précédents, secoua la maison. À notre stupéfaction, les deux jeunes gens s'étaient jetés à terre, frappant de leur front le plancher et murmurant très vite des paroles incompréhensibles.

Quand ils se rassirent, ils ne nous donnèrent aucune explication et semblaient avoir accompli l'acte le plus naturel du monde.

Leur incantation parut avoir réussi. L'orage s'éloigna, les roulements de tonnerre se firent plus sourds, les éclairs moins intenses. Tom Links sortit dans la nuit. Lorsqu'il revint, il tenait à la main un petit morceau de fer qui présentait l'aspect d'un débris de forge.

— Qu'est cela ? demanda l'un de nous.

Les jeunes gens avaient retrouvé leur bonne humeur, leur tranquillité et Harry Sharp sa loquacité encore développée par le whisky qu'il avait bu.

— Les Indiens, expliqua-t-il, appelaient autrefois ces morceaux de fer « le tonnerre ». On en trouve fréquemment dans la Prairie après un orage violent. Je ne vous en garantirai pas l'origine céleste. En tout cas, eux y croyaient et ils s'en servaient pour faire des pointes de flèches ou de lances.

— Un guerrier ainsi armé, ajouta Tom Links, était invincible. Cependant, il courait un risque.

— Lequel ?

— Parfois celui qui détenait cette arme surhumaine était emporté et l'on n'entendait plus jamais parler de lui, précisa Tom.

Harry intervint :

— Un de mes ancêtres - nous vîmes que Sharp ne reniait pas ses origines - un de mes ancêtres, guerrier de la tribu des Kiowas, fut un jour surpris par un orage à la chasse. La foudre tomba tout près de lui. Le choc fut tel qu'il s'évanouit. Lorsqu'il eut repris ses sens, il aperçut dans l'herbe le feu du « tonnerre » et, à côté un très beau cheval qu'il n'avait jamais vu.

Il prit le fer et enfourcha le cheval. Alors, mais trop tard, il reconnut qu'il avait enfourché l'éclair. Il fut enlevé au-dessus des prairies, des forêts, des rivières et il alla tomber en plein dans les Montagnes Rocheuses. Il lui fallut voyager des mois pour rejoindre sa tribu.

— Cette histoire, compléta Tom Links, avait fait le tour de la Prairie ; elle parvint aux oreilles d'un Comanche qui se nommait Wild Dog, guerrier redouté de tous, sauf de sa squaw qui lui menait une vie intolérable.

» Wild était inventif. Il alla trouver son ami Plume de Vautour et lui parla longuement. À quelque temps de là, un orage éclata. Wild Dog, bien que sa femme lui débitât les injures les plus variées pour l'inviter à ne pas quitter son *wigwam*, sortit.

» Au bout d'une heure, la squaw ne le voyant pas revenir s'inquiéta. Son inquiétude s'aggrava quand surgit Plume de Vautour.

» — Il est arrivé quelque chose d'épouvantable. Wild Dog était avec moi lorsque la foudre est tombée, à quelques pas de nous. Revenus de notre saisissement, nous vîmes par terre un « tonnerre » que Wild ramassa. Au près du tonnerre se trouvaient deux beaux mocassins brodés. Votre mari les enfila et voilà qu'il a été emporté par les esprits si vite et si haut que, en un instant, je l'ai perdu de vue.

» La squaw se mit à pleurer. »

Harry Sharp et Tom Links éclatèrent de rire.

— Ce que ne vous dit pas Tom, ajouta Harry, c'est que Wild Dog était son arrière-grand-père, qu'il profita de sa supercherie pour quitter le Texas et qu'il alla se marier dans le Dakota.



Les fous de l'or



DANS un *public house* (Estaminet) de Tottenham Court Road, un pauvre petit bar qui criait la misère, deux jeunes gens étaient assis devant deux verres de bière vides. Ils étaient frères et s'appelaient Willie et Charlie Simons.

S'ils se trouvaient là, ce n'était pas pour la bière, ce n'était pas non plus pour respirer l'odeur âcre et empuantie du petit bar, ni pour se mettre à l'abri de la pluie poisseuse qui tombait sans se lasser. La pluie, ils y étaient accoutumés et la bière, au contraire, ils en avaient depuis longtemps perdu l'habitude. Ils restaient encore, parce que l'espoir est tenace et parce qu'ils voulaient profiter au maximum des quelques pennies dont ils avaient payé leurs consommations.

Ce qu'ils avaient espéré en entrant dans le bar, c'était du travail. Un entrepreneur - de quoi était-il au juste entrepreneur, ils l'ignoraient - en tout cas un entrepreneur de quelque chose leur avait donné rendez-vous là, en leur disant qu'il pourrait les occuper à une besogne dont il n'avait pas dit la nature. Ni Willie ni Charlie n'avaient posé de question. Pose-t-on des questions à la Providence ?

C'était bien avant la guerre, à une époque où le *dole money* ne permettait pas au premier venu de devenir rentier

et où le chômage signifiait la faim. Il n'existait pas de ville où l'on mourait d'inanition aussi commodément qu'à Londres, sans que personne ne vous vînt en aide. Chacun n'a-t-il pas assez de ses propres affaires ?

Charlie et Willie avaient atteint le stade de la faim. Ils étaient de robustes garçons des montagnes d'Écosse, des garçons au solide appétit ; ils avaient été embauchés comme terrassiers lorsqu'on avait prolongé le *tube* ; depuis, ils avaient travaillé de temps en temps, au hasard des rencontres, des affiches. Il y avait deux mois qu'ils ignoraient toute embauche régulière. Par-ci par-là, évidemment, ils faisaient un *job* d'une demi-journée, d'une journée au plus.

— Si nous retournions au village, disait parfois Willie, nous pourrions nous louer dans une ferme.

— Pour que tout le monde se moque de nous, répliquait Charlie qui avait de la dignité et qui, quelles que fussent les circonstances, mettait un faux-col propre, le dimanche ; j'aime mieux mourir de faim ici que de manger du bœuf et des pommes de terre sous la risée publique.

L'idée du bœuf et des pommes de terre faisait passer un éclair de convoitise dans les yeux de Willie, mais il n'osait pas contrarier son frère.

Tout ceci pour expliquer quelle avait été la déception de Willie et de Charlie Simons en voyant que le fameux entrepreneur qui leur avait donné rendez-vous ne s'était pas dérangé.

— Il aura trouvé d'autres garçons pour lui faire son travail, soupira Charlie.

— À moins que ce ne soit son travail qui ait manqué. Je ne sais pas si vous avez remarqué, Willie, que le travail manque de plus en plus au temps où nous vivons ; il finira par passer de mode.

— Ce n'est pas tant le travail que je regretterai, Charlie, que le salaire.

— Vous avez toujours été matérialiste, Willie.

— Je crois que nous ferions mieux de retourner en Écosse.

— Je vous ai dit que je n’entendais pas être, au village, celui qui n’a pas réussi à gagner sa tartine à la ville.

Willie et Charlie se replongèrent dans leurs réflexions.

Il venait d’entrer dans le *public house* un petit vieux qui n’était pas moins élimé qu’il ne le fallait pour figurer honnêtement dans le bar. Il était accompagné d’un garçon sans âge. Tous les deux s’assirent. Le vieil homme demanda deux verres de *stout* avec l’air supérieur dont il aurait commandé un *magnum* au Monico’s. Il continuait une conversation.

— De l’or, vous en trouvez en vous baissant. Moi qui vous parle, j’en ai tenu dans ma main de quoi acheter le Palais du Parlement. Pour peu que vous ayez de la chance, car naturellement il faut de la chance, vous devenez millionnaire en cinq ans. Comprenez-vous ce que c’est que la chance ?

Le pauvre diable sans âge secoua les épaules ; il était bien évident que, pour lui, le mot chance ne devait pas avoir beaucoup de signification. L’autre poursuivait avec cette autorité que dorme le fait de payer à boire :

— La chance, prononça-t-il sentencieusement en levant un doigt en l’air, ici, c’est de trouver un travail qui vous rapporte trois *bobs*(1) ou une fois dans votre vie de ramasser un portefeuille qui contient un *poney*(2). Là-bas, la chance, c’est de découvrir dans votre *claim* un filon qui fasse de vous, du jour au lendemain, un deuxième Rockefeller.

L’homme sans âge ouvrait de grands yeux, mais ne répondait pas. Sa chance à lui était d’avoir croisé quelqu’un qui lui offrait un verre de *stout*. Il y a des gens qui n’ont pas d’imagination.

Les paroles du vieillard n’étaient cependant pas perdues pour tout le monde, aussi bien le diapason de sa voix prouvait qu’il ne discourait pas uniquement au bénéfice d’un seul auditeur. Willie s’était levé et s’était approché.

— Excusez-moi si je me mêle à votre conversation ; je viens d'entendre que vous parliez d'une possibilité de faire fortune ; mon frère et moi nous serions justement assez désireux de tenter cette expérience ; nous avons des loisirs.

Le vieil homme sourit.

— Vous êtes excusé, je suis de ceux qui professent que l'on ne doit pas garder pour soi la science que l'on a acquise.

Instinctivement, Willie considéra les vêtements de son interlocuteur qui ne témoignaient pas que cette science eût été particulièrement profitable. Il ne s'arrêta pas à ce détail.

— De l'or ? demanda-t-il, où trouve-t-on de l'or ?

L'autre n'attendait que cette question. Il se mit à pérorer :

— Il existe aux États-unis, dans le Colorado, notamment, des gisements merveilleux, des filons qui parfois affleurent le sol, qui, dans d'autres cas, n'exigent qu'un léger effort pour se montrer. Quand on est un homme, c'est là qu'il faut aller.

Les frères Simons obtinrent encore de multiples et minutieuses indications sur les conditions préliminaires, sur les formalités à remplir.

Ils sortirent du bar éblouis ; la pluie gluante n'avait plus le même lugubre aspect ; les maisons tristes et noires étaient souriantes ; la misérable soupente qu'ils partageaient dans une caserne ouvrière de Bromley avait quelque chose d'attrayant. Devant leurs yeux dansait une lumière jaune qui éclairait toutes choses ; leurs oreilles teintaient d'un bruit clair et métallique ; leurs doigts frémissaient au contact imaginé des dollars et des souverains. De l'or ! De l'or !

Ils écrivirent à leur sœur, en Écosse, lui disant qu'ils allaient faire fortune, la suppliant de leur envoyer le maximum de ce dont elle pouvait disposer.

La réponse vint avec quelques bank-notes. La sœur avait compris au ton pathétique de la missive que la nécessité était impérieuse ; elle s'était endettée, avait emprunté au *landlord*, et Dieu sait si cet emprunt lui coûtait cher !

Quelques mots accompagnaient l'envoi :

« Mes chers frères,

« Je vous donne tout ce que j'ai et ce que je n'aurai jamais. Faites-y bien attention et que le Seigneur vous bénisse !

« Clara ».

Charlie et Willie étaient émus aux larmes. Ils froissaient dans leurs mains ces bank-notes qui avaient tant coûté. De l'or ! De l'or ! Clara ne pouvait pas savoir. Elle serait une dame avec un chapeau pour aller au prêche le dimanche et elle aurait un poney. Elle pourrait manger des *buns* tous les jours et pas seulement une fois par an. Le *landlord* serait remboursé et même elle lui achèterait sa terre, s'il n'était pas trop exigeant, sinon elle lui jetterait son argent à la tête et il la supplierait de rester... De l'or ! De l'or !

Les bank-notes furent échangés contre des billets de passage à une agence. On ne se doute pas comme ces petits carrés de papier sont chers. L'agence se chargeait de tout ; elle vous conduisait jusqu'à Denver (Colorado). Là, naturellement, il fallait se débrouiller ; néanmoins, il n'y avait à Denver qu'une centaine de milles à couvrir pour gagner les *claims*. Tous les renseignements, Willie les avait consignés sur un papier qui ne quittait pas sa poche et où étaient déjà inscrites les indications du vieillard du bar. Le *clerk* de l'agence avait bien voulu ajouter quelques éclaircissements. Ce *clerk* gagnait une livre par semaine, mais il savait parfaitement qu'en six mois on pouvait devenir millionnaire avec les billets qu'il vendait, une pioche, une pelle et un marteau.

Willie et Charlie s'embarquèrent ; les billets de l'agence ne leur donnaient droit pour la nuit qu'à un coin dans l'entrepont, sur un vieux bateau qui ne marchait pas vite. Un moment à passer. Le jour, de l'avant où étaient parqués les émigrants, ils voyaient le pont-promenade réservé aux

premières classes. Les frères Simons se disaient que ces premières classes, ils les connaîtraient au retour et pas à bord d'un vieux paquebot encore ! Non, ils feraient la traversée sur un des meilleurs navires de la White Star Line, dans une cabine de luxe, avec des stewards qui leur parleraient à la troisième personne, au lieu de ces matelots brutaux qui leur enjoignaient, le matin, de plier leurs affaires parce qu'on allait laver l'entrepont à grands jets d'eau.

À Denver, après un interminable trajet en chemin de fer, ils se présentèrent au bureau des *claims*. On leur en assigna un contre paiement d'une taxe. Il était commodément placé, pas loin de Central City. Ici les *clerks* étaient avarés de leurs paroles, en gens dont chaque mot représente de l'or.

En sortant du bureau, les Simons virent d'autres hommes qui venaient pour le même motif, se bousculant, afin d'être les premiers servis. Ils étaient originaires de tous les coins du globe : des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Espagnols, de rares Français ; des jeunes, des vieux, quelques-uns droits et forts, d'autres ployés sous le faix d'un maigre bagage. Tous avaient dans les yeux la même fièvre, la fièvre de l'or. Tous avaient cet air un peu égaré qui leur valait d'être appelés les *desperados*.

Desperados, désespérés, parce qu'ils n'avaient pas d'autre espoir dans le monde que celui de trouver de l'or. N'est-ce pas là un espoir suffisant ? Charlie et Willie s'engagèrent à pied sur la route de Central City, sur la route ou plutôt sur la piste. La taxe acquittée, ils n'avaient plus de quoi prendre place dans le char à bancs qui emmenait les plus pauvres ; ils étaient dépassés par de petites carrioles surchargées de meubles hétéroclites, de ballots impressionnants, de malles d'un autre âge et que traînaient de maigres poneys ou des mulets galeux ; par des tacots automobiles, qui avaient l'air d'araignées perchées sur des hautes roues maigres et qui sonnaient la ferraille. Était-ce un bruit de ferraille et pas déjà le tintement de l'or ?

Il fallut plusieurs jours aux frères Simons pour atteindre Central City. En arrivant, ils étaient harassés.



Il fallait plusieurs jours pour atteindre Central City.

L'aspect de la ville, ou mieux du grand village, leur causa un malaise indéfinissable : les maisons en bois bordaient des rues interminables et impitoyablement rectilignes, des rues sans pavage où l'on enfonçait jusqu'à la cheville dans la poussière. Tout avait été bâti ici en quelques jours ; les habitations d'une banalité uniforme avaient poussé comme des champignons ; les hommes qu'ils rencontraient se ressemblaient jusqu'au ridicule avec leur chapeau, leur culotte, leurs bottes fauves, leur chemise à carreaux ; un revolver pendait à leur hanche droite. Dans les yeux de ces hommes brillait la même fièvre.

Les Simons allèrent prendre possession du *daim* que le bureau leur avait indiqué. Ils installèrent leur chantier. La gorge serrée, ils donnèrent leur premier coup de pioche...

Pendant plusieurs semaines, ils travaillèrent. Le roc qu'ils attaquaient n'offrait pas la plus petite apparence de quartz aurifère ; peut-être leur méthode était-elle mauvaise ; ils n'osaient pas demander à leurs voisins. Chacun pour soi au pays de l'or. La seule technique qui fut la leur, ils l'avaient puisée dans un livre, presque un roman, lu durant la traversée, et surtout dans la conversation de l'inconnu du petit bar de Tottenham Court Road.

Ils ne se décourageaient pas ; ils s'acharnaient au contraire, ne faisant pas comme tant d'autres qui creusent ici et là sans persévérer. Afin de ne pas perdre de temps en allées et venues - et parce qu'ils n'avaient plus d'argent à mettre au plus modeste loyer à Central City - les Simons avaient édifié un abri sur leur *claim* ; du matin au soir, ils grattaient le roc. Rien, rien, toujours rien... Leur dernier cent allait être dépensé.

— Que ferons-nous après ? demanda Willie.

— S'il le faut, nous louerons nos bras à ceux qui ont plus de chance ; mais ne vous inquiétez pas, nous trouverons de l'or.

Et ils en trouvèrent. Un matin, sous le pic de Charlie se détacha un morceau de rocher gros comme trois noix et sur lequel paraissaient des taches jaunes et luisantes.

— Le filon ! rugirent d'une même voix les deux frères.

L'or, ils l'avaient sous leur pioche !

Quand ils eurent empilé un tas assez important, ils brisèrent le quartz avec leurs marteaux, le lavèrent, ainsi que le vieillard du petit bar leur avait expliqué que l'on devait faire.

L'or était devant eux en poudre. L'or ! L'or !

Ils voulurent tout de suite en éprouver le pouvoir. Ils franchirent au pas de course les quelques milles qui les séparaient de Central City.

Les Simons arrivèrent le soir. La ville s'éclairait des lumières brutales de ses boutiques et de ses bars. Ils entrèrent dans l'un d'entre eux. Ils commandèrent deux whiskies. Ils avaient oublié le goût de cette boisson ; ils la trouvèrent délicieuse. L'endroit était bruyant, un méchant orchestre jouait des cake-walks dans un coin. La musique était couverte par les cris, les injures, les blasphèmes. Des voix éraillées s'interpellaient, sorties de gosiers brûlés d'alcool, mais contractés surtout par l'insatiable soif de l'or.

Les hommes racontaient leurs succès de chercheurs d'or, se vantaient de l'or qu'ils avaient arraché à la terre, de l'or que le rocher détenait encore. Ils brandissaient des poches de cuir remplies de poudre d'or. De l'or ! De l'or ! De l'or, objet de toutes les passions, de toutes les convoitises, de toutes les conversations.

Grisés par le whisky et par le bruit, les frères Simons se mêlèrent aux propos échangés ; il n'y avait pas d'étiquette ; aucune présentation n'était nécessaire. Chacun savait ce qu'était son voisin : un chercheur d'or. Qu'importe ce qu'il avait été auparavant, homme du monde ruiné, pauvre de naissance, épave, criminel, il n'était plus qu'un chercheur d'or parmi les chercheurs d'or.

Ce soir-là, pour la première fois depuis leur départ de Londres, Willie et Charlie couchèrent dans un vrai lit.

Le filon des Simons se trouva être assez riche. Ils avaient pu se faire construire une maison dans Central City ; leur or était déposé à la banque ; ils y avaient un compte ouvert ; le directeur de la banque les saluait et les appelait « Mister ». Leur premier chèque - un chèque tiré d'un carnet à leur nom - avait été expédié en Écosse pour rembourser avec un généreux bénéfice les avances de leur sœur Clara.

En même temps qu'ils atteignaient l'aisance, Willie et Charlie voyaient autour d'eux grandir la ville. Central City s'embellissait. On construisit un théâtre et, un soir, devant une salle archi-comble, la grande Sarah Bernhardt vint donner une représentation.

Au bureau de location, la caissière avait installé une balance ; sur l'un des plateaux on versait de la poudre d'or pour acquitter le prix de la place.

Ni Charlie, ni Willie, ni beaucoup de leurs pareils ne comprirent la pièce que jouait l'illustre Française et cependant sur eux le charme de sa voix opérait, la voix d'or enchantait les chercheurs d'or.

Peu de femmes dans l'assistance. Pourtant le hasard plaça Charlie et Willie à côté de deux pâles jeunes filles. Elles portaient des robes blanches très simples et étaient accompagnées d'un homme en noir dont la modestie et la retenue tranchaient avec l'exubérance de l'assemblée. C'était le Révérend Carter, le pasteur de la petite église de Central City.

Le Révérend était un Écossais ; les Simons avaient eu l'occasion de le rencontrer, de lui parler, d'évoquer avec lui les montagnes sauvages du pays natal. Par contre, ils n'avaient jamais vu ses filles qui vivaient retirées dans la maison de leur père.

— Comment allez-vous ? leur demanda Willie.

— Comment allez-vous ? répéta Charlie.

— Comment allez-vous ? répondirent les jeunes filles en rougissant.

Un mois plus tard, dans l'église de bois, était célébrée l'union de Charlie et de Willie Simons avec Évangéline et Dorothy Carter.

Le bonheur régnait chez les Simons ; leurs femmes étaient douces, affectueuses, effacées. Le filon continuait à rendre. Ce n'était pas un des meilleurs du Colorado, loin de là. En travaillant beaucoup, on parvenait néanmoins à en extraire de quoi grossir le compte en banque, et puis n'y avait-il pas l'espoir, l'espoir d'un de ces coups de pioche miraculeux dont tout le monde parle, auquel tout le monde pense et qui brusquement vous fera millionnaire ?

Au milieu de l'été 1914, une nouvelle courut ; l'Angleterre était en guerre avec l'Allemagne ; elle avait besoin de ses enfants.

Charlie et Willie se souvinrent qu'il y avait là-bas des vertes montagnes, des frais ruisseaux, de gais cottages à défendre contre l'ennemi, qu'il y avait aussi l'honneur de la Grande-Bretagne.

Ils partirent...

L'armistice signé, sur un des navires qui ramenaient aux États les troupes yankees venues à la rescousse, montèrent deux hommes en kaki : *private* Willie Simons et *sergent* Charlie Simons, rendus à la vie civile. Willie était aveugle. Une balle lui avait labouré le crâne. Charlie n'était que l'ombre de lui-même ; les gaz avaient ravagé ses poumons. Charlie guidait Willie et Willie soutenait Charlie.

Ils arrivèrent à Central City. Willie ne vit pas le changement qui s'était opéré en quatre ans, mais il l'entendit. La ville était morte, ses habitations étaient désertes, abandonnées, croulantes ; le théâtre, sa fierté, n'était qu'une prétentieuse déchéance. À la descente du car se tenaient heureuses et mélancoliques à la fois, Évangéline et Dorothy. Elles conduisirent leurs époux à leur maison, pauvre maison, qui avait abdiqué toute coquetterie. Le Révérend Carter était

décédé. Ses filles avaient essayé de maintenir le *daim* ; elles avaient, avec l'aide de quelques Indiens, continué l'exploitation. Les frais dépassaient les bénéfiques ; les Indiens les volaient, subtilisaient la poudre d'or, déclaraient le filon épuisé. Le compte en banque leur avait permis de vivre, d'envoyer des subsides à leurs époux.

La voix cassée de Charlie s'éleva :

— Nous voici revenus, tout cela va changer. Vous verrez que nous saurons tirer du filon de l'or, beaucoup d'or, et vous serez bientôt plus riches que les milliardaires de New-York ou de Chicago.

Depuis ce jour, chaque matin les deux invalides partaient pour le *daim*, l'aveugle et le gazé maniaient le pic et la pioche. Autour d'eux, c'était le désert. Les filons de la région étaient trop pauvres ; leur produit ne répondait plus à la valeur nouvelle de la main-d'œuvre ; les *desperados* étaient retournés dans les villes où ils gagnaient, à exercer des métiers de paresseux, plus qu'à trimer sur un sol avare. Les uns après les autres, les chercheurs abandonnaient la contrée et, avec eux, partaient les parasites qui vivaient de leur exploitation.

Les Simons s'acharnaient comme jadis. Parfois leurs efforts étaient récompensés par un coup de pic heureux.

Willie touchait le quartz, le soupesait, puis, le roc concassé et lavé, il prenait la poudre d'or à pincées. Dans sa nuit éternelle, il riait alors et ses ténèbres s'éclairaient d'un éclat jaune.

Central City n'est plus qu'un amas de pauvres choses qui s'effacent ; deux ou trois maisons seules restent debout autour du théâtre dont le toit s'effondre. L'une de ces maisons abrite les frères Simons et leurs épouses, les filles du pasteur Carter. Chaque soir Willie dit à Charlie :

— Quand nous serons arrivés à la bonne veine du filon...

L'aveugle et le gazé rêvent à l'or, à l'or, à l'or...



Le sacrifice de la grenouille



UAND, le 16 janvier 1919, la loi Volstead qui fut le dix-huitième amendement à la Constitution des États-Unis, répandit ses bienfaits à travers l'Amérique, les habitants de Prescott (Arizona) ne montrèrent qu'une joie mitigée.

Si les vieilles filles, les *quakers* et tous ceux qui étaient affligés d'un mauvais estomac bénirent le législateur qui empêchait leurs concitoyens de se régaler d'un breuvage dont ils n'usaient pas, les autres témoignaient de la plus parfaite mauvaise humeur.

L'opposition des gens de Prescott contre la loi de prohibition ne se traduisait pas seulement par des protestations écrites ou verbales, elle se manifestait aussi par des actes. Profitant de ce que les hasards de la géographie font avoisiner l'Arizona avec le Mexique, ils introduisaient clandestinement et frauduleusement l'alcool interdit et convoité par-dessus la frontière.

Le métier de *bootlegger* était devenu l'un des plus rémunérateurs et des plus estimés de la région. Prescott en comptait plusieurs dont les dépôts étaient établis secrètement chez divers commerçants de la cité, épiciers ou droguistes.

L'activité que déployaient les agents de la prohibition, le zèle de la police ne firent pas beaucoup, dans les années qui suivirent le vote de la loi, pour détourner les citoyens de leur passion pour les liqueurs fortes. Néanmoins, les marchands d'alcool durent redoubler de prudence et opérer avec une telle discrétion que les amateurs de boissons fermentées ne savaient souvent plus où se ravitailler.

Les ligues anti-alcooliques, navrées de voir les humains persévérer dans le péché et comprenant que la persuasion est plus efficace que la force, envoyèrent à Prescott, comme dans beaucoup de villes des États, de zélés propagandistes, chargés de s'adresser aux cœurs et aux intelligences, afin de leur faire sentir et comprendre tout ce qu'il y a d'abject dans le fait de boire de l'alcool, du vin ou même de la bière, liquides auxquels on doit la dégénérescence constatée des peuplades de la vieille Europe.

Celui auquel était confié le soin d'enseigner à Prescott l'évangile de sécheresse se nommait Nathaniel Jefferson. La société de tempérance de San-Francisco, qui avait dépêché Jefferson, appréciait non seulement son talent d'orateur, la flamme d'apôtre qui l'auréolait, mais encore son ingéniosité à découvrir mille méthodes attrayantes et plaisantes qui faisaient toucher du doigt, si l'on peut dire, l'abomination de l'alcoolisme.

Nathaniel Jefferson était un digne descendant des *quakers*. S'il ne portait pas extérieurement leur redingote noire et leur grand chapeau, s'il s'affublait d'un veston et risquait parfois une cravate violette, il arborait intérieurement la tenue de deuil. C'était un homme maigre, jaune, chauve, cagneux et un peu boiteux, que rien ne semblait intéresser hormis son apostolat.

Le premier acte du prédicateur de la sécheresse fut de louer, dans la rue la plus fréquentée de Prescott, une salle qu'il eut vite fait de transformer de la façon la plus complète et qu'il intitula pompeusement le Palais de la Tempérance.

Le principal ornement de ce lieu respectable consistait en banderoles de calicot sur lesquelles s'étalaient des devises moralisatrices. Par exemple : « L'alcool est un poison » ; ou bien : « Le gin rend fou » ; ou encore « Le whisky tue » ; ou enfin : « Le vin est un cadeau du diable ». Ce n'était pas tout : de belles planches colorées décoraient les murs nus. On y voyait des foies, des rates, des estomacs, des cerveaux. D'un côté du tableau était peint le viscère d'un individu sain, c'est-à-dire buveur d'eau. Il était rose, joli, gracieux et appétissant. De l'autre côté, le même chez un alcoolique. Triste spectacle : le foie avait l'air d'une éponge, l'estomac d'une cornemuse percée et le cerveau d'un morceau de caoutchouc ratatiné.

À l'annonce de la première conférence, il y eut un mouvement de curiosité. Les spectateurs furent récompensés. Non seulement ils entendirent prononcer des paroles éloquentes et vengeresses, mais on leur passa des rafraîchissements : bière sans alcool, limonade, sirop. La deuxième conférence se déroula dans le désert. Les citoyens de Prescott n'aimaient pas le sirop. Les affiches les dégoûtaient et les banderoles les attristaient.

Nathaniel Jefferson parla devant des chaises vides, ce qui est une cruelle épreuve pour un orateur.

Un jour, les murs et les palissades de Prescott furent couverts d'affiches annonçant qu'au Palais de la Tempérance aurait lieu une grande séance de physique. Il s'agissait de démonstrations scientifiques s'adressant aux personnes intelligentes de la ville. Le Ciel daigna apporter sa collaboration à Nathaniel Jefferson sous la forme d'une pluie diluvienne, de sorte que, le soir venu, la salle de conférences était sinon pleine, du moins fort honorablement garnie.

Une surprise, une joyeuse surprise attendait les auditeurs. Sur la table du conférencier s'alignaient des accessoires : il y avait deux bocaux en verre ; ces bocaux étaient vides ; à côté se trouvaient une boîte de fer-blanc, un broc et... une bouteille de whisky.

Ça, c'était le clou ! La vue de ce flacon carré, où brillait d'un doux éclat le liquide jaune clair, réchauffait les cœurs et les estomacs des assistants, tant est grande la force de l'imagination sur l'organisme humain. Une euphorie régnait dans la salle. On entendait fuser quelques rires ; les spectateurs s'interpellaient. Qu'allait-il se passer ? Jefferson avait-il été touché par la grâce de l'humidité ? Le remords l'avait-il assailli, allait-il « brûler publiquement - ceci était une métaphore osée par le docteur Humphrey, un des plus estimés buveurs et lettrés de la cité - ce qu'il avait adoré et adorer ce qu'il avait brûlé ? » Allait-il faire amende honorable devant la population ? Jamais conférencier n'avait été aussi impatiemment attendu, jamais conférence ne s'était ouverte sous de si heureux auspices.

Nathaniel parut. Au milieu de cette bonne humeur ambiante, il semblait plus triste, plus jaune, plus bilieux que jamais.

— On constate, murmura le docteur Humphrey à Thomas C. Bridge junior, son voisin, les ravages que l'eau peut occasionner dans un corps humain. Il n'est que temps qu'il revienne à un régime normal.

Aux applaudissements qui saluèrent le conférencier, se joignirent quelques faibles huées, étouffées par les voix de la majorité. Ces protestataires étaient les vieilles filles qui formaient à Prescott le noyau de l'Association de Tempérance (en formation).

Dans le crépitement des applaudissements - bruit d'autant plus agréable aux oreilles de Nathaniel Jefferson qu'il était plus rarement perçu - celui-ci parla :

— Mes chers amis - j'ose vous donner ce titre justifié par l'accueil que vous voulez bien me faire - mes chers amis, vous savez que depuis des années, je combats le bon combat contre l'alcool.

Un assistant l'interrompt cordialement :

— Bah ! tout cela est oublié et on ne vous en veut plus.

Faisant fi de cette parenthèse, l'orateur poursuivit :

— Je dois enregistrer avec quelque regret qu'ici, à Prescott, mes efforts n'ont pas été couronnés de succès. De dévoués citoyens dont je préfère taire le nom, m'ont prévenu que, dimanche dernier encore, on avait vu des habitants de notre chère ville dans un état évident d'intoxication. Mon cœur a saigné. Je me suis rendu compte que j'avais fait fausse route.

Enfin, il y venait ! Il fallait lui pardonner les voies tortueuses qui l'amenaient à résipiscence. On ne pouvait tout de même pas espérer qu'un conférencier remplirait comme vous ou moi son verre de whisky, ferait circuler la bouteille à la ronde et crierait : « Chin chin ! ». C'eût été trop simple.

— Ainsi, mes chers amis, constatant que je ne vous avais pas convaincus par des raisonnements, j'ai voulu vous faire une démonstration qui frapperait les plus incrédules. On ne doute pas du témoignage de ses yeux, c'est donc à vos yeux que je fais appel.

Une rumeur passa dans l'assistance. S'était-on trompé sur les intentions de Jefferson ? Où voulait-il en venir ?

— Voyez ces deux récipients. Ils sont vides ; leur transparence vous permettra de suivre le drame qui se déroulera dans l'un d'eux. Cette expérience que je vais faire devant vous, je l'ai déjà tentée dans plusieurs cités et je puis, sans manquer de modestie, vous confier qu'elle eut un succès foudroyant. Je commence. Dans le récipient numéro un, je verse de l'eau, de l'eau claire, limpide, que le Créateur a destinée à abreuver les hommes.

L'orateur joignait le geste à la parole. Le liquide incolore remplissait le bocal. C'est à peine si l'on entendit un auditeur saluer du mot « menteur » les dernières paroles du conférencier.

— Je prends dans ce récipient en fer-blanc une grenouille, je la plonge dans l'eau. Voyez comme la petite bête s'ébat joyeusement ; elle est contente, à l'aise, bien portante en un mot.

La grenouille eut les honneurs des applaudissements des vieilles filles.

— Dans le bocal numéro deux, je verse le contenu de ce flacon de whisky, poison effrayant, redoutable, perfide. Je prends dans la boîte en fer-blanc une deuxième grenouille, la sœur de la première ; elle est bien vivante, remarquez comme elle se débat, je la mets dans le whisky. Regardez, regardez attentivement ! Que cette innocente vie que je sacrifie serve au moins à sauver de précieuses existences humaines !

» Le spectacle est épouvantable, j'en conviens ; la pauvre bête s'agite désespérément dans le liquide abominable ; elle n'a qu'une idée, celle d'en sortir. Les ravages que le whisky cause à son organisme sont cruels. Elle se contracte et se tord dans les affres de la souffrance et, tenez, elle se raidit. Elle est morte. »

L'orateur se tut. Il promena sur l'assistance un regard de triomphe.

— Eh bien ! mes chers amis, êtes-vous convaincus ? Semblables à saint Thomas, croirez-vous ce que vous avez vu ?

Dans l'auditoire, un homme se leva. C'était le docteur Humphrey.

— Permettez-moi, dit le praticien, une question.

— Toutes celles que vous voudrez, répliqua Nathaniel Jefferson étalant un sourire qui ressemblait à l'ultime grimace de la grenouille, je serai trop heureux de discuter des problèmes scientifiques avec un prince de la science, tel que vous.

— Je voudrais simplement connaître le nom et l'adresse du marchand qui vous a vendu ce whisky.

Le sourire de Jefferson s'élargit.

— Mon bonheur est immense ! s'écria-t-il. Mon enseignement a porté. Je vois un des plus honorables citoyens de cette ville qui est prêt à boycotter pour toujours et à clouer au pilori de la vindicte publique le négociant

infâme qui ne craint pas, comme jadis les Borgia de hideuse mémoire, d'empoisonner ses semblables. Ce nom, je vais vous le livrer ; le marchand, je veux dire l'assassin, c'est le droguiste John Smith dont la boutique est au coin du parc.

— Merci du renseignement, répliqua le docteur. J'ai senti cet après-midi que j'avais des grenouilles dans l'estomac, développées par toute cette eau que nous sommes obligés d'ingurgiter et je cours chercher du whisky pour les tuer.



La couverture indienne



L y a de cela quelques années, étant de passage à l'Hôtel Beverly d'Hollywood, nous fîmes, après dîner, la connaissance du docteur Buttler-Mackensie. C'était un homme aimable ; nous savions qu'il possédait une très grosse fortune et qu'il s'intéressait énormément à tout ce qui touchait aux Peaux-Rouges, à leurs mœurs, à leurs coutumes.

Pour le surplus, il nous apprit lui-même qu'il était originaire du Dakota et que sa femme, beaucoup plus jeune que lui, était étudiante à l'Université de San-Francisco lorsqu'il avait fait sa connaissance et l'avait épousée. Par contre, ce qu'il nous fut impossible de démêler, c'était en quoi le docteur Buttler-Mackensie était docteur, mais nous avons eu tellement d'occasions de rencontrer des colonels qui n'avaient jamais commandé une escouade que ce docteur sans doctorat apparent ne nous surprit qu'à demi.

Sur la terrasse de l'hôtel, tandis que la nuit tombait, que les lampes multicolores des petites tables s'allumaient capricieusement, le docteur, entre des bouffées tirées d'un cigare gros comme un mât de navire, nous racontait des anecdotes.

Il avait, dans sa jeunesse, rencontré Sitting Bull, le Napoléon des Peaux-Rouges, et aussi Langue d'Argent, autre célébrité de la nation Sioux. Comment, au cours de ces rapports, avait-il conservé son scalp ? Comment avait-il fait fortune ? Notre discrétion nous empêcha de le demander et la sienne de nous le dire.

Un point sur lequel Buttler-Mackensie était intarissable, c'était sur celui des signes par lesquels les Indiens communiquaient secrètement entre eux, sans se parler et même sans se voir, en disposant à des endroits convenus des tas de cailloux, des branches, des herbes ; en marquant les troncs des arbres ou en organisant un télégraphe optique avec de la fumée.

Il était en train de nous initier aux mystères de la correspondance à l'aide de la couverture qui, pliée d'une certaine façon, signifie l'hésitation, la colère, l'attente, quand survint Mrs. Buttler-Mackensie. Quelle délicieuse créature, souple, grande et jeune ! Elle n'avait pas vingt ans, alors que son mari avait largement dépassé la soixantaine.

Une telle différence d'âge ne paraissait en rien nuire à la tendresse entre les époux et c'était au contraire Mrs. Buttler-Mackensie qui semblait entourer le docteur d'une affection quasi maternelle et un peu indulgente.

— Oh ! Evelyn, chérie, s'écria Buttler-Mackensie lorsque la jolie jeune femme eut pris place près de notre table, j'expliquais justement à ces *gentlemen* ce que l'on peut exprimer en se servant d'une couverture indienne.

— Naturellement, répliqua Mrs. Buttler-Mackensie, mais au lieu d'en parler vous feriez mieux, Dick, de réclamer la vôtre ; vous savez combien vous avez la gorge délicate et il fait frais ici la nuit.

— Merci, *darling*, vous pensez toujours à tout.

Quelques instants après, un groom apportait au docteur la couverture demandée ; curieux objet en vérité et dont le propriétaire nous fit sans tarder les honneurs.

— Oui, dit-il, c'est une authentique couverture d'Indien, une pièce extrêmement curieuse ; elle est faite de quatre peaux de daim et porte des signes qui racontent son histoire. Voyez ici ce rond noir et ces deux petites taches rouges ; cela indique qu'un des possesseurs de cette couverture assista à une éclipse de soleil ; le soleil est peint en noir puisqu'il est caché et les étoiles en rouge puisqu'elles sont visibles. Là, en bas, cette main, tracée au vermillon et qui est peut-être simplement l'empreinte d'une paume trempée dans le sang, indique que la couverture a appartenu à un homme ayant échappé de peu à un accident mortel. Cette autre main imprimée en noir démontre qu'un détenteur du vêtement a été blessé par l'ennemi, mais qu'il n'est pas mort de ses blessures.

— Elle est vraiment extraordinaire, remarqua l'un de nous, et diffère absolument de toutes les couvertures indiennes que nous ayons vues jusqu'à présent.

— Vous avez raison, constata l'Américain satisfait ; d'ordinaire, les Peaux-Rouges n'avaient que de simples couvertures de laine rayées, bariolées et fort grossières.

Notre interlocuteur s'enveloppa dans la couverture, qui avec son smoking produisait un étrange contraste.

— Je vous disais tout à l'heure, continua-t-il, que cet objet d'habillement était en même temps un mode de signalisation. Tenez, si je tourne la couverture en un grand cercle autour de ma tête, cela signifie que j'ai découvert quelque chose d'intéressant ; si ensuite je l'agite de droite à gauche, on comprendra que cette chose intéressante est la piste de l'ennemi. Si je prends la couverture par deux coins en tenant ces coins au-dessus de mon front formant ainsi comme deux cornes, j'indique que j'ai vu un bison. Si je veux donner l'alarme, je lance la couverture plusieurs fois en l'air. Pour prévenir qu'il n'y a pas de danger, que le chemin est libre, je secoue la couverture devant moi à la manière d'un torero qui provoque un taureau.

Le docteur joignait naturellement le geste à la parole sans s'émouvoir de la curiosité qu'il excitait par ce manège sur cette terrasse de restaurant. Il poursuivit en se rasseyant :

— La couverture peut encore traduire la victoire ou la défaite et même annoncer le chiffre des guerriers tombés dans un combat. Celle-ci m'a été offerte à Montana par l'arrière-petit-fils d'un chef des Corbeaux ; je lui avais rendu un service.

— Dites, *darling*, intervint la belle Evelyn, que vous lui avez donné de l'argent.

— Voyons, Eve, le pauvre garçon était complètement à sec. La jeune femme éclata de rire et se tourna vers nous.

— Vous n'avez pas idée de la quantité de dollars qu'il a pu gaspiller chez les Peaux-Rouges. Il vous a enseigné le langage de la couverture, il vous expliquerait tout aussi bien ce que l'on notifie à ses amis et relations par une plume d'aigle plantée dans les cheveux.

— Certainement. Tenez, chez les Sioux du Dakota, un point rouge sur les barbes de la plume signifie que le porteur a été blessé, un point noir qu'il a tué un ennemi ; une plume dont le bout est coupé témoigne que le porteur a tranché la gorge à un adversaire. Une plume...

Evelyn interrompit son mari :

— Il y en a assez pour ce soir, ces *gentlemen* ne comptent pas partir demain matin sur le sentier de la guerre. Le bon *darling* aime beaucoup montrer sa science des mœurs indiennes. Vous comprenez, elle lui a coûté cher en leçons particulières. Figurez-vous qu'il attache à cette couverture un pouvoir magique ; c'est à croire qu'il est lui-même un Corbeau comme le vagabond à qui elle appartenait.

— Chère Eve, vous me peinez en raillant le garçon qui me l'a donnée.

— Vendue, *darling*, vendue, et beaucoup plus cher que la vieille chose ne vaut.

Très sérieux, le docteur protesta :

— Ne dites pas cela, chérie, cette couverture n'a pas de prix et ce ne sont pas les quelques dollars que j'ai remis à son possesseur qui pouvaient la payer. Quant à son pouvoir magique, j'y crois de toutes mes forces.

— Et quel est ce pouvoir ? demandai-je.

— Celui qui porte cette couverture est assuré de ne jamais mourir dans son lit.

Cette fois, Evelyn se mit à pouffer.

— Il le croit, oui, il le croit, le bon chéri ! Ainsi, pour rien au monde, il ne s'endormirait sans avoir cette couverture de sauvage sur son lit. Il est bien heureux que nous ayons des lits jumeaux, car je ne voudrais pas sur le mien de cette loque qui a vu torturer, scalper, massacrer tant de gens de ma race.

Le docteur haussa les épaules et la conversation dévia.

Nous quittâmes le lendemain matin Hollywood et nous n'eûmes plus l'occasion de revoir le docteur Buttler-Mackensie, ni la jolie Evelyn, ni la couverture porte-bonheur.

L'an passé, nous avons été faire une randonnée dans la Prairie et nous nous étions arrêtés à Denver (Colorado). La municipalité y a installé un intéressant petit musée de souvenirs indigènes. On y voit exposés des calumets, des totems, des tomahawks, des armes de toute sorte, de curieux berceaux, des métiers à tisser rudimentaires, des coiffures, des jeux, des meubles et nous eûmes la surprise d'apercevoir dans une vitrine, à une place d'honneur, une couverture indienne faite de peaux de daim étrangement marquées de signes... Hollywood... L'Hôtel Beverly...

— Mais c'est...

— Ce ne peut être que...

— Voilà la main rouge et la main noire...

— L'éclipse de soleil... Oui, c'est la couverture du docteur Buttler-Mackensie, à moins que le brave cher homme n'ait été victime d'un fumiste et qu'un Peau-Rouge inventif n'ait eu l'idée de fabriquer en série des couvertures de ce genre pour un touriste curieux.

Le gardien du musée qui aimait la conversation dont il était un peu sevré, les visiteurs étant rares, s'aperçut de l'intérêt que nous portions à la pièce exposée.

L'un de nous lui dit avec un petit air ironique :

— Nous avons vu la sœur de cette couverture portant exactement les mêmes marques. Elle appartenait au docteur Buttler-Mackensie que nous avons rencontré, il y a quelques années, à Hollywood.

— C'est celle-là.

Nous restâmes incrédules.

— Comment le docteur, qui tenait à cette couverture par-dessus tout, qui la considérait comme un porte-bonheur, s'en serait-il séparé ?

— Cette couverture n'aurait-elle pas répondu à ce que l'on attendait d'elle et serait-il mort ?

Le gardien eut un accès d'hilarité que ses paroles ne paraissaient pas justifier.

— Il est mort et cependant la couverture n'est pas fautive. *Il n'est pas mort dans son lit.*

Voici ce que nous apprîmes de la bouche du sympathique bavard :

Peu de temps après que nous eûmes quitté Hollywood, le docteur était parti faire une grande excursion dans le Canada où il comptait enrichir sa documentation ; il avait laissé dans sa maison de San-Francisco sa femme, Evelyn, mais il avait emporté sa couverture.

Dans un déraillement sur le Canadian Pacific Railway, le docteur, seul de tous les voyageurs, avait été tué. Ses bagages et naturellement sa couverture furent renvoyés à sa veuve.

Evelyn, encore toute jeune, extrêmement riche, ne tarda pas à se remarier. Celui auquel elle unit son sort était un pasteur, le Révérend Johnny Pimper. Avec la fortune de son prédécesseur, le Révérend adopta la couverture. C'était un homme hilare et cordial, passionné propagandiste et buveur impénitent. Malgré la prohibition, son gosier restait

rarement sec, aussi la charmante Evelyn, s'étant aperçue de ce fâcheux penchant, l'encourageait-elle de son mieux à s'en aller porter au loin ses pieuses prédications.

Les habitants des États du Sud ont grandement besoin d'entendre d'édifiantes paroles. Le Révérend se laissa persuader que son devoir était de les leur dispenser. Dans le Sud, la loi Volstead subissait de nombreuses entorses.

Johnny Pippet s'embarqua sur le Mississippi ; son bateau fit naufrage ; l'état d'éthylisme dans lequel il se trouvait l'empêcha de gagner la rive et l'abus de l'eau fit ce que n'avait pu faire l'abus des boissons fortes. Il mourut. La couverture, elle, avait surnagé ; on la recueillit et on la rendit pieusement à Mrs. Pippet. Celle-ci bientôt troqua son nom pour celui de Mrs. Asquith ; elle épousa en effet Joë Asquith, élégant et séduisant pilote aviateur qui, jusque-là, avait assuré régulièrement le service de la ligne aérienne New-York-Chicago. La fortune de sa femme lui permit de donner sa démission. Il ne volait plus que pour son plaisir.

Malheureusement le brillant aviateur se révéla un fort mauvais époux. Il n'était pas buveur ; par contre, il était joueur et, lorsqu'il avait perdu, son humeur s'en ressentait et il battait la pauvre Evelyn qui supportait stoïquement ces mauvais traitements, espérant amender son mari par sa douceur et ses soins.

Joë partit, un jour, pour tenter un grand raid. Sa femme était venue l'accompagner sur le terrain ; le matin était très frais.

— Mon cher Joë, dit-elle, vous avez eu tort de vous vêtir de cette combinaison légère ; croyez-moi, mettez sur vos épaules la couverture indienne.

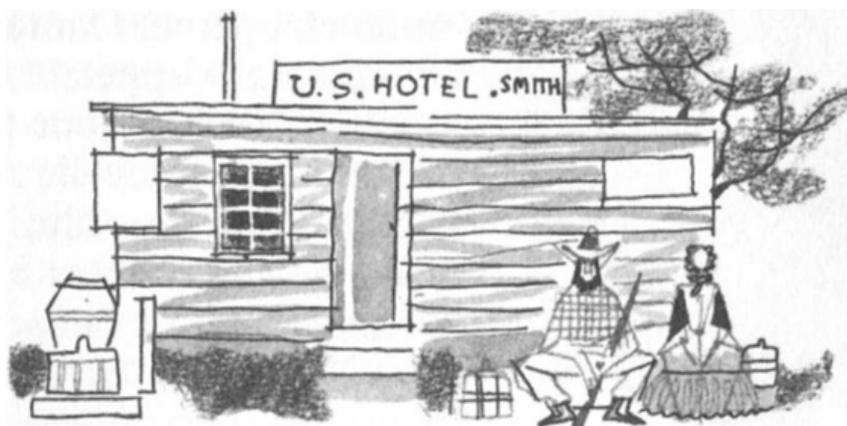
Cette attention toucha le pilote. Il embrassa sa femme et consentit à ce qu'elle voulait.

Deux heures plus tard, l'avion de Joë Asquith se fracassait sur le sol. De l'appareil, on ressortit la couverture.

Evelyn ne fut pas inconsolable. Pour la quatrième fois, elle se maria. Elle épousa le banquier Daniel-Philippe Slossom,

homme entre deux âges, sobre, sérieux, qui la choyait et l'aimait.

Slossom s'était pris de passion pour la couverture indienne dont il savait la légende, mais Evelyn ne voulut pas courir le risque de quelque nouvel accident qui la priverait d'un époux chéri. Sans se soucier des rhumes qu'il pourrait attraper, elle décida de se séparer de la couverture et voilà pourquoi elle se trouve aujourd'hui au musée de Denver (Colorado) où il vous est encore loisible de la voir.



La maid et le cireur de bottes



'ÉTAIT un peu après la grande guerre, Hollywood avait pris un développement fantastique. Le cinéma s'appelait « l'Art muet ». Chaque jour voyait naître une nouvelle firme, sortir un nouveau film. Hollywood était la cité des fortunes instantanées, des débâcles subites. Toutes les excentricités, toutes les bizarreries étaient de mise. Le premier venu cherchait à attirer sur lui l'attention du public ; le public blasé regardait un instant et se détournait indifférent.

Barker, le fameux *producer*, possédait dans la ville du cinéma une maison qui était un véritable palais. Dans cette maison servait comme femme de chambre une jeune fille blonde, ravissante, nommée Emma Dawson. Barker ne voulait avoir auprès de lui que de la beauté. Il affectait de dire qu'une personne laide dans son entourage risquait de lui gâter l'œil.

En face de la demeure de Barker, un jeune homme s'était établi cireur de bottes. C'est une profession qui fleurit en Amérique où beaucoup de domestiques stipulent dans leur marché qu'ils ne feront pas les chaussures. Roy Bargy était un séduisant garçon. Le beau cireur de bottes et la jolie femme de chambre avaient fait connaissance. Quand Emma

sortait, son service fini, Roy bouclait son petit attirail, le mettait à l'abri chez un marchand ami, et les jeunes gens allaient ensemble se promener.

Un soir, au cours d'une de ces promenades, Roy dit subitement :

— Emma, vous me plaisez énormément, j'ai quelques économies, un phonographe et une bicyclette. Je puis acheter une bicyclette pour vous, le phonographe servirait pour nous deux. Voulez-vous que nous nous mariions ?

La femme de chambre se mit à rire.

— Jamais de la vie ! répliqua-t-elle.

— Pourquoi cela ? demanda le cireur de bottes dépité, je suis sûr que je saurais faire votre bonheur.

Emma sourit gentiment.

— Je n'en doute pas. Vous m'êtes très sympathique, vous aussi, mais figurez-vous que j'ai dernièrement rencontré une vieille Mexicaine, une de ces femmes qui lisent dans la main, et elle m'a prédit que je serais une star de cinéma. Vous comprenez, je ne veux pas gâter ma chance.

À partir de ce jour-là, le cireur de bottes et la femme de chambre se virent moins souvent. Roy tourna ses ambitions vers autre chose que vers la transformation en miroir des souliers de ses contemporains ; il se fit engager pour un petit rôle dans un film. Il s'en tira si bien qu'au bout de quelques semaines, il était promu vedette.

On mena grand tapage autour de son nom. Sa photographie fut placardée aux portes de tous les cinémas des États et même de la vieille Europe. On disait : « Avez-vous vu Roy Bargy dans son dernier film ? » Quand on ne l'avait pas vu, on courait le voir. Roy acheta un bungalow, puis un hôtel, puis un palais ; il eut des autos très chères, il se maria à grand renfort de publicité avec une princesse presque authentique. Il entreprit avec elle le tour du monde, c'est-à-dire qu'il alla à Nice dans un yacht qui avait appartenu à un milliardaire ruiné. Il revint et divorça avec la même pompe qu'à son mariage.

Il sortit, un jour, de son palais pour monter en voiture, devant se rendre à cinquante pas de là chez son professeur de culture physique – ne faut-il pas garder sa ligne ? Le pied sur le marchepied, il alluma une cigarette. Une belle jeune femme pauvrement vêtue s'approcha de lui.

— Comment allez-vous, Roy Bargy ? dit-elle.

— Comment allez-vous ? répliqua Roy.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Emma Dawson.

— Oh ! en vérité ! Qu'êtes-vous devenue ?

— Barker s'est ruiné, vous le savez, je suis sans place et bien misérable.

Elle soupira :

— Dire que j'aurais pu me marier avec vous !

— En effet, mais vous avez refusé, maintenant il est trop tard.

Seulement parce que Roy avait bon cœur, il engagea Emma chez lui en qualité de femme de chambre.

À cette époque, Hollywood fut ravagé comme par une vague de fond. Le « parlant » balayait le « muet », le « talkie » remplaçait le « movie ». Roy Bargy était toujours beau garçon, malheureusement sa diction laissait à désirer. La diction ne s'improvise pas, son *manager*, Howlett, ne lui trouvait pas d'engagement ; chaque fois que l'impresario lui rendait visite, il se lamentait. Vers ce moment, Emma Dawson disparut.

Roy, qui avait dû vendre son palais, ses autos, son yacht et qui végétait dans des petits rôles mal payés, tomba en arrêt devant une photographie grandeur nature qui était celle d'Emma. Howlett était devenu son *manager* et il l'avait fait débiter dans un « parlant » où elle remporta un succès fou.

Quelques semaines plus tard, la nouvelle star eut un hôtel, des autos, épousait au milieu de tombereaux de fleurs un prince presque authentique ; après quoi elle n'eut plus qu'à divorcer avec le même cérémonial.

En sortant d'une présentation où l'on avait projeté un film dont elle était la vedette, Emma remarqua un pauvre

marchand de journaux tout déguenillé qui fendait la foule de ses admirateurs. Elle reconnut Roy.

Apitoyée, elle s'enquit de sa santé et de sa situation.

— Ma santé est bonne, mais ma situation est lamentable. Ah ! Emma, que ne vous ai-je épousée !

La star rit en montrant ses dents, aussi généreusement que doivent le faire les stars.

— Vous conviendrez, mon cher Roy, qu'il est un peu tard maintenant. Quand vous étiez riche, vous m'avez refusée.

Elle prit le marchand de journaux comme chauffeur.

La prospérité d'Hollywood était moins solide qu'on ne pensait ; les krachs et les faillites se succédaient. Emma en quelques mois fut démodée. Elle ne faisait plus recette. D'autres étoiles s'étaient levées au firmament. Elle dut vendre son hôtel, ses autos, ses bijoux. Roy se trouva sur le pavé et Emma également.

L'ancien cireur de bottes ne se découragea pas. Il eut une idée, celle du cinéma en couleur, il découvrit un commanditaire, lança une firme. Il ne remonta pas au niveau de jadis. Il n'eut ni palais, ni yacht, ni autos impressionnantes, mais un bungalow confortable et une voiture pratique. Les films en couleurs avaient du succès.

Dans son cabinet de travail où il était occupé à fumer un gros cigare, Roy reçut la visite d'une jeune femme. C'était Emma.

— Je ne trouve rien à faire, on me renvoie de partout, dit la visiteuse. Ah ! si j'avais su, lorsque je vous ai rencontré vendant des journaux, je vous aurais épousé.

— Il est trop tard, tout ce que je peux faire, c'est de vous donner une place d'employée dans mes bureaux.

Six mois après, l'affaire était en faillite, tout le personnel dispersé, le bungalow confortable de Roy et son auto pratique, passés entre les mains des créanciers.

Un beau jour, l'hôtel de Barker rouvrit. Un imprésario l'avait racheté. De temps en temps, une tête blonde paraissait à la fenêtre : c'était celle d'Emma, rentrée comme

femme de chambre dans cette maison ; elle regardait de l'autre côté de la rue : un cireur s'activait sur les chaussures des passants. Lorsqu'il avait un instant de repos, il regardait en l'air vers Emma. Roy Bargy avait repris sa boîte et ses brosses.

Emma et Roy se marièrent un matin ; il n'y eut à leur mariage ni fleurs, ni musique, ni assistance brillante, mais ils étaient très heureux et ils le restèrent.

Le train perdu



ANS ma jeunesse, j'ai vu perdre un train », affirmait John Brooke, qui n'était cependant ni un ivrogne, ni un visionnaire, et il faut croire que, véritablement, cette chose était arrivée.

Voici d'ailleurs l'histoire telle qu'il la narrait et nous lui en laissons toute la responsabilité :

J'avais vingt-cinq ans - en 1900 - je fus nommé au poste de chef de gare et passablement fier, croyez-le. Pourtant je ne devais pas exercer ces fonctions à New-York ou à Chicago ; mais dans une toute petite station, la station de Cold-Springs, sur une ligne sans grand trafic, appartenant à un réseau dépourvu de prestige, le Coast Range Company.

Vous savez qu'aux États, les chemins de fer n'appartiennent pas à de puissantes sociétés qui, comme chez vous, se sont partagé le pays. Dans les débuts de la locomotion à vapeur, une compagnie se formait, elle construisait une ligne là où elle croyait « faire » de l'argent. Quelquefois cette ligne en doublait une autre déjà existante, quelquefois une nouvelle ligne venait la concurrencer. C'était la loi du chacun pour soi.

Le réseau qui disposait pour une maigre rémunération de ma personne et de mon dévouement desservait des localités

des environs de San-Francisco. Sa ligne la plus longue – celle sur laquelle était ma station – reliait le grand port du Pacifique à la petite cité de Portland à sept cents milles dans le nord. Un joli ruban de rail, vous le voyez, qui se déroulait entre les Montagnes Rocheuses et l’Océan.

Après la fierté de ma nomination et celle de me sentir mon maître, à un âge où l’on occupe d’ordinaire un emploi subalterne, vint, je le confesse, le cruel ennui. Cold-Spring s’était véritablement ce que vous appelleriez un trou.

La gare qui méritait plutôt le nom de halte, son titre officiel – se trouvait en pleine forêt dans une solitude absolue. J’étais à deux cents milles de San-Francisco et à quarante milles environ des deux stations qui m’encadraient : Berkedy, dans la direction du Sud, c’est-à-dire de Frisco, et Dunhinn dans le nord.

Jamais de congé, cela se conçoit, et personne à qui parler. Ajoutez à cela que la station, une construction en bois, était dépourvue du plus élémentaire confort. Pour qui la Compagnie aurait-elle fait des frais ? Aucun voyageur ne se présentait jamais à Cold-Springs, ni au départ du train, ni à l’arrivée. La localité se composait d’une dizaine de huttes éparses habitées par des forestiers dont aucun n’avait jamais éprouvé le besoin de changer d’air. Le trafic se bornait à un maigre sac postal et à un colis de temps à autre.

On pouvait bien se demander quel démon avait poussé la Compagnie à planter là une station. L’explication qu’on en donnait ne valait pas grand’chose : quelque vingt ans avant l’époque dont nous parlons, il y avait eu, à cinq milles de Cold-Springs, une exploitation de minerai de cuivre assez importante et aujourd’hui abandonnée. Cette mine qui avait été reliée à la ligne principale par un embranchement justifiait l’existence de la petite gare. Celle-ci avait survécu à sa raison d’être. C’est l’éternelle histoire de la sentinelle placée près du banc fraîchement repeint et qui demeure longtemps après que la peinture est sèche.

J'avais passé à Cold-Springs un hiver, un printemps, un été et l'automne commençait à sévir ; les jours étaient courts, les nuits glacées et l'humidité vous enveloppait de la tête aux pieds, vous préparant les meilleurs rhumatismes que l'on peut se procurer dans les États. Mon personnel se composait de Dick, un vieux poseur de voie à demi sourd, et de Tom, un homme d'équipe entièrement alcoolique. C'était bien suffisant pour le service de la station et bien insuffisant comme compagnie.

Un soir, vers six heures, la nuit était déjà close, un télégramme m'arriva de San-Francisco, la tête de ligne. Il m'annonçait pour cette nuit-là, à dix heures - vingt-deux heures, dit-on maintenant - un train spécial. Évidemment ce train ne devait pas s'arrêter à Cold-Springs. Néanmoins c'était un petit événement qui augmentait le trafic de cinquante pour cent puisque nous n'avions que deux trains par jour, un dans chaque sens.

— Dick et Tom, dis-je à mes deux employés, il ne faudra pas éteindre la gare après le régulier de huit heures et vous devrez rester en service jusqu'après le passage du train spécial.

À dix heures, j'étais sur le quai, un quai en bois comme le reste de la gare, la lanterne réglementaire à la main et j'attendais.

À dix heures, point de train. Il devait avoir quelques minutes de retard. À dix heures un quart il n'était pas encore en vue, ni à dix heures et demie, ni à onze heures. Le règlement veut que l'on prévienne d'un retard aussi important. Je télégraphiai donc à Berkedy pour être fixé. La réponse fut catégorique :

« Train passé exactement heure annoncée. »

J'étais inquiet. Les trains avaient beau ne pas aller très vite sur ces lignes secondaires, il leur était difficile de perdre une heure sur quarante milles. À ce moment, Dunhinn, mon autre voisine, me demandait à son tour des renseignements.

Je reconnus à la manière dont il manipulait l'appareil que mon collègue était tourmenté lui aussi.

Nous n'étions pas si loin de l'époque où des Indiens, descendus des montagnes, avaient attaqué des trains. On signalait même le fait sur un tronçon de la ligne appartenant à mon réseau l'année précédente.

Après avoir encore attendu une heure, je retournai au télégraphe et j'alertai, pour la seconde fois, le chef de gare de Berkedy. Il était de beaucoup mon ancien ; je devais m'en référer à lui.

Voici quelle fut sa réponse :

« Certainement accident survenu entre Berkedy et Cold-Springs. Je pars avec hommes armés dans votre direction en suivant la voie. Faites de même. »

C'était la résolution la plus sage. Je laissai Tom, l'homme d'équipe, à la garde de la station et je partis avec Dick, le poseur de voie. Nous nous étions l'un et l'autre munis de nos revolvers sans lesquels il n'était pas prudent de se hasarder la nuit dans la forêt.

Cette marche nocturne n'avait rien d'une promenade d'agrément. Nous cheminions sur la voie même afin d'éviter le sol détrempé et les hautes herbes humides qui la bordaient des deux côtés.

Il était près de cinq heures du matin et le soleil n'était pas encore levé quand nous vîmes en face de nous une lanterne qui s'avavançait en se balançant.

Je criai dans l'oreille de Dick :

— C'est le chef de gare de Berkedy.

— Non, répliqua le sourd, ce n'est pas un train, c'est le chef de gare de Berkedy.

Ce sont des petits détails qui se gravent dans votre cerveau.

— Eh bien ? dis-je à mon collègue en lui serrant la main.

— Eh bien ? riposta-t-il.

— Rien !

— Rien !

Il y avait là quelque chose d'inouï, d'inexplicable.

— N'avez-vous pas dormi ? demanda soupçonneux mon collègue, car les gens d'âge sont volontiers méfiants vis-à-vis de la jeunesse.

Cette supposition m'indigna et je répliquai d'un ton sec :

— Non seulement je n'ai pas dormi, ce qui eût été contraire à mon devoir, mais tout mon personnel était en état d'alerte ; vous pouvez le demander au poseur de voie qui m'accompagne, à la condition de parler un peu fort. Du reste, Dunhinn m'a télégraphié également pour s'informer de ce qui se passait et je ne pense pas que vous supposiez que toutes les stations, sauf la vôtre, aient été frappées de léthargie.

— Ne vous fâchez pas, prononça le chef de gare de Berkedy en riant malgré son inquiétude, vous prenez tout de suite la mouche. Vous avouerez-vous que je me suis posé la question de savoir si je n'avais pas été victime d'une hallucination et si je n'avais pas vu un train fantôme ? Je le croirais encore sans le témoignage de mes employés.

— Quel était donc ce spécial ? interrogeai-je.

— Je n'en sais pas plus que vous ; je puis vous dire seulement qu'il était composé d'une locomotive, d'un wagon-salon et d'un fourgon à bagages.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, songeant à mon avancement, c'est certainement quelque gros personnage et nous allons avoir toute espèce d'ennuis.

— Ça, je vous en réponds, rétorqua mon collègue. Il ne nous reste qu'une chose à faire, c'est de retourner chacun chez nous et de rédiger un rapport. Avez-vous une idée sur ce que doit être la conclusion de ce rapport ?

— Aucune. Il n'y a eu ni déraillement, ni accident de machine et si l'on admet une attaque par des brigands ou des sauvages on peut difficilement supposer qu'ils aient sorti des rails une locomotive, un wagon-salon et un fourgon.

C'était en effet un important personnage que celui qui avait frété le train spécial perdu. Rien moins que Peter Hanschild, le roi de l'aluminium.

Vers quatre heures de l'après-midi, ce magnat était entré dans le bureau du directeur de la Coast Range Company à San-Francisco. Il avait dit sans quitter le cigare qu'il mâchonnait :

— Il faut que je sois demain avant midi à Port-land.

Le directeur leva les bras au ciel.

— Mais, monsieur, c'est impossible. Il n'y a qu'un train par jour et il part le matin à huit heures. Vous ne pouvez être à destination avant demain soir minuit. Il y a sept cents milles.

— Douze heures trop tard, je manque une affaire d'un million de dollars. Faites chauffer un train spécial.

— C'est que... c'est que...

— Quoi ? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Il m'est déjà arrivé fréquemment, sur d'autres compagnies, d'user de ce moyen. Je sais que vous n'êtes pas très *up to date* - le directeur fit la grimace - néanmoins vous devez tout de même avoir une locomotive et un wagon-salon ?

— Certainement, monsieur...

— Alors ?

— Nous manquons de personnel habitué à cette ligne. C'est la plus longue de notre réseau, celle au plus faible rendement et nous n'avons que juste ce qu'il nous faut de mécaniciens pour assurer le parcours régulier dans les deux sens.

— Débrouillez-vous comme vous l'entendez ; je paierai ce qu'il faudra ; j'achèterai, si vous l'exigez, le matériel et même le personnel. Il est indispensable que j'arrive à Portland avant midi.

Vaincu par cet argument, le directeur s'inclina.

— Veuillez, prononça-t-il d'un ton obséquieux, m'attendre un instant, je vais faire le nécessaire.

Il revint un quart d'heure plus tard, la figure réjouie :

— Vous aurez satisfaction, Mister Peter Hanschild. Votre train sera à quai à six heures. Vous arriverez demain à midi à Portland.

À six heures moins une minute, dans la gare de San-Francisco, le roi de l'aluminium montait dans le wagon-salon qui, avec la locomotive et le fourgon, formaient tout le train spécial. À six heures juste, le chef de gare donna un coup de sifflet, agita son drapeau rouge. Le bref convoi s'ébranla.

Sous la lampe à pétrole de son wagon-salon, en attendant d'aller s'étendre sur sa couchette toute préparée, Peter Hanschild, seul avec son épagneul favori, compulsait un dossier. Il n'y avait pas à regarder par les fenêtres, la nuit était d'encre. De distance en distance le train, en sifflant, traversait une petite gare dont le personnel alerté le regardait passer comme un phénomène insolite.

Un peu après neuf heures, le train spécial franchit la station de Berkedy et puis... on n'en n'entendit plus parler.

Comme bien l'on pense, la police ouvrit une enquête. Mais surtout les journaux s'emparèrent de l'affaire et, pour commencer, ils pénétrèrent, avec cette indiscretion qui est leur règle, dans la vie privée du grand industriel. Ils eurent la chance de tomber sur un beau roman d'amour. Il est vrai que ce roman ne paraissait pas avoir le moindre rapport avec le drame de la disparition du train.

Peter Hanschild, archi-millionnaire - on ne disait pas encore milliardaire - veuf depuis des années, avait une fille, Ellen, qui était évidemment l'un des plus beaux partis des États-Unis. Ajoutez à cela qu'elle était ravissante, qu'elle avait reçu une éducation très soignée et que peu de jeunes filles auraient pu lui en remontrer sur le chapitre des exercices physiques à cette époque où le sport commençait seulement à être à la mode chez les femmes américaines.

Avec tout cela, Ellen Hanschild n'était pas mariée à vingt-deux ans. Cette anomalie intrigua les journalistes. Ils parvinrent à dresser une liste de tous les hommes, jeunes ou mûrs, qui avaient demandé la main de l'héritière et,

naturellement, ils la publièrent avec titre sur deux colonnes, sous-titres et commentaires. La nomenclature comprenait les fils de tous les industriels des États d'une valeur supérieure à dix millions de dollars, des représentants des plus illustres familles d'Europe et même une Altesse Royale à peine de deuxième zone. Un refus identique avait été opposé à tous les candidats. Pourquoi ?

La cause, c'est un rédacteur du *San Francisco Tribune* qui la découvrit.

Deux ans plus tôt, Miss Ellen était allée faire une promenade à cheval aux environs de la ville. Sa monture avait été effrayée par la rencontre d'une auto - celles-ci étaient alors des véhicules fumant, pétaradant, et qui remplaçaient la vitesse par un bruit infernal.

Quoique excellente écuyère. Miss Hanschild avait été désarçonnée, tandis que son cheval prenait le mors aux dents. Elle était restée accrochée par son étrier et elle aurait infailliblement trouvé une mort atroce si un jeune homme ne s'était pas précipité et n'avait pas arrêté le cheval emballé.

L'histoire n'en était pas restée là. Le sauveteur releva la jeune fille et la ramena chez elle. Peter Hanschild adorait son enfant. Il passa successivement par des paroxysmes de détresse, puis de joie. Après s'être assuré qu'Ellen n'avait que des contusions sans réelle gravité, il s'occupa du jeune homme qui, au risque de son existence, avait préservé celle de sa fille.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

— Daniel Hopson, fut sa réponse.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis employé dans les bureaux de la Coast Range Company.

— Combien gagnez-vous par mois ?

— Soixante dollars.

— Bon. Vous avez sauvé ma fille. Qu'est-ce que je vous dois ?

Daniel Hopson avait haussé les épaules, tourné les talons et était parti en grommelant quelque chose qui ne devait pas être à l'éloge du roi de l'aluminium.

Par exemple, dès qu'Ellen fut guérie, lorsque son père lui parla d'un prétendant à sa main, elle répondit :

— Je n'épouserai personne d'autre que Daniel Hopson.

C'était un peu fort. Peter Hanschild répliqua, courroucé :

— Vous n'épouserez jamais Daniel Hopson. Chaque fois que le roi de l'aluminium transmettait à Ellen la proposition du fils d'un magnat, d'un duc français, d'un *earl* anglais, la jeune fille ripostait :

— Non, père, je n'épouserai que Daniel Hopson. Hanschild essayait de discuter, pour tant est que l'on puisse discuter avec une femme. Il disait :

— Mais qu'est-ce donc que votre Daniel Hopson ? Un simple employé de compagnie de chemin de fer. Évidemment vous me direz que vous avez assez d'argent pour deux et que moi qui ai débuté dans la vie comme rétameur de casseroles, je n'ai pas à dédaigner un employé. Je ne le dédaigne pas en tant qu'employé, mais voilà un garçon qui n'a aucune idée, il suit sa routine, attend à la fin de la semaine ses quelques dollars et sa gratification à l'époque de l'Assemblée générale.

— Père, il a su arrêter mon cheval emballé.

— Cela ne rentre pas dans son *business*. Saurait-il seulement arrêter un train ?

— Père, je l'aime.

— Moi, je ne l'aime pas.

La mauvaise volonté du roi de l'aluminium n'empêchait pas à Ellen et Daniel de se rencontrer à peu près tous les jours à l'heure où le jeune homme sortait de son bureau.

— Oh ! Ellen, gémissait l'employé désolé. Quel malheur que vous soyez si riche !

— Dites plutôt : quel malheur que vous n'ayez pas l'ambition de le devenir un tout petit peu. Vous auriez

n'importe quoi, un ou deux malheureux millions de dollars, que mon père ne verrait aucune objection à notre mariage.

— Le directeur parle de m'augmenter, mais ça ne sera jamais que de quatre dollars par mois, soupirait Daniel. Écoutez, abandonnez votre argent et venez avec moi. Nous nous marierons dans un État éloigné et nous serons très heureux.

— Je vois bien, Daniel, que vous avez des idées pour devenir pauvres, mais je ne crois pas que vous en ayez pour devenir riche.

— J'ai peur, ma chérie, que vous ne me jugiez bête.

— Si je vous jugeais ainsi, je ne vous aimerais pas. Seulement, malheureusement, vous n'avez pas le genre d'intelligence qui fait les dollars. Ah ! si vous aviez seulement une idée qui rapporte ! Une seule ! Je suis certaine que mon père s'en contenterait.

— J'en aurai une, vous verrez, Ellen chérie.

C'est sur ces entrefaites que se produisit la disparition du roi de l'aluminium. Lorsque Ellen, éplorée, voulut chercher de la consolation auprès de Daniel, elle apprit que celui-ci venait de partir pour un congé de quelques jours.

Tout cela était développé, dilué, commenté en d'interminables articles. Comme un fait exprès l'actualité chômait à ce moment au point de vue de ces crimes sensationnels, de ces assassinats pittoresques, qui occupent les premières pages des quotidiens. À Cold-Springs, depuis près d'une semaine, je n'avais plus le temps de m'ennuyer. Je lisais les journaux et je dressai des rapports. Par télégraphe, la direction me demandait un ou deux rapports par jour. C'est à croire que les bureaux n'avaient pas d'autre papier pour allumer leur feu.

J'étais en train d'en rédiger un de plusieurs pages qui répétait exactement mon rapport précédent, lequel était la copie du pénultième, quand mon poseur de voie, le sourd, entra dans mon office - ou du moins le réduit que je décorais de ce nom officiel - en portant une espèce de

paquet de boue. Ce paquet s'agitait, se débattait et jappait. C'était un petit chien.

— *Boss*, cria Dick de sa voix tonitruante, voilà un chien que j'ai trouvé à cent yards de la station et il est vraisemblablement perdu ; je l'ai ramassé, je l'ai nourri et maintenant il grogne.

Ce que Dick appelait des grognements étaient de véritables hurlements. J'ai toujours aimé les animaux, je pris le chien et bien qu'il fût terriblement sale, je le caressai. Il cessa de crier. Je remarquai qu'il portait un collier. J'essuyai la plaque où était gravé le nom du propriétaire de la bête et je lus :

« Peter Hanschild, San-Francisco. »

Il est impossible d'exprimer la stupéfaction que j'éprouvai. Dame ! Mettez-vous à ma place. Mort ou vivant, le roi de l'aluminium était donc dans les environs. Il y avait assez d'endroits où on pouvait le cacher, soit au cœur de ces épaisses forêts, soit dans les montagnes si proches et cependant si mal connues. La police, dans ses battues, n'avait exploré qu'une partie nécessairement restreinte du terrain.

Je m'adressai au chien :

— Tu viens me donner des nouvelles de ton maître, c'est bien, mais tu ne m'expliques rien concernant la locomotive et le wagon de la Compagnie. Tu me feras difficilement admettre qu'on les a cachés dans le fourré.

Le petit animal, un gentil épagneul, parut goûter ma plaisanterie. Il aboya, puis, en frétilant, il me montra la porte.

— Évidemment, dis-je à Dick, cette bête a pu s'échapper de l'endroit où se trouvait son maître et elle nous demande de l'accompagner. Nous ne pouvons faire autrement que de lui obéir.

Je lançai donc un télégramme à ma compagnie :

« Chien de Peter Hanschild retrouvé. Partons sur nouvelle piste. »

Puis je sortis flanqué de Dick.

Une fois de plus, je longuai le rail dans la direction de Berkedy. L'épagneul allait de l'avant, remuant la queue et se retournant parfois pour voir si nous ne l'abandonnions pas. Nous avions couvert à peine trois milles... et avions dépassé de peu un grand virage quand le chien s'arrêta et, lançant un aboiement, s'engouffra sur notre gauche dans la forêt.

— Voilà qui est fort étrange, grognai-je. Ceci tendrait à indiquer que l'on a enlevé par là Mr. Hanschild. Mais le matériel ?

Dick, de son côté, avait fait la même réflexion. Il s'était penché, examinant le sol et la voie.

Alors seulement je remarquai que nous nous trouvions à l'embranchement qu'autrefois desservait le gisement minier. Personne n'avait fait attention à cette dérivation qui disparaissait sous la rouille et les herbes. Aucun employé de la ligne ne l'avait jamais vue fonctionner. Afin d'éviter que, par malveillance, par ignorance, ou par maladresse quelque passant ne fit jouer l'aiguille, sa commande avait été bloquée.

Au premier abord, rien ne paraissait changé ; cependant Dick, qui connaissait son secteur, me fit remarquer que la tringle de manœuvre avait été actionnée, non pas à l'aide du levier normal, pratiquement inutilisable, mais d'une barre de fer vulgairement appelée pince.

Une étude plus minutieuse révéla sur les rails de l'embranchement des taches brillantes où la rouille avait été enlevée par frottement. La végétation présentait deux sillons parallèles d'herbes foulées, sillons à peine perceptibles du reste, car les plantes imprégnées d'humidité se redressent promptement et le terrain était à cet endroit nettement marécageux. Tous ces indices étaient si peu apparents que l'on concevait très bien que les enquêteurs non avertis les eussent négligés.

Tout de suite après avoir quitté le ballast de la voie principale, la dérivation s'enfonçait dans le taillis. Nous

notâmes quelques branches fraîchement cassées, mais nous ne poussâmes pas notre investigation plus loin. Nous n'étions que deux et les auteurs de l'attentat - nous étions bien en présence d'un attentat - devaient être nombreux. L'enlèvement d'un train n'est pas l'œuvre d'un pickpocket solitaire.

J'expédiai Dick jusqu'à Cold-Springs-station avec un modèle de télégramme qu'il devait envoyer à Sacramento, le poste de police le plus proche, pour réclamer la force armée. Moi-même je demeurai en observation.

C'est à croire que la police attendait ma dépêche. Deux heures plus tard un train spécial - on n'en avait jamais tant vu sur la ligne de Portland - amenait une cargaison de soldats et plusieurs détectives.

Nous nous mîmes en route, suivant les rails embroussaillés de l'embranchement, les soldats en avant, l'arme chargée, les civils derrière.

Les détectives étaient maintenant affirmatifs.

— Il n'y a aucun doute, le train est passé par ici. Comme il n'y est passé qu'une seule fois le taillis très vivace s'est refermé derrière lui. Néanmoins sa trace est nettement visible. Nos collègues de Frisco avaient dû boire beaucoup de whisky pour ne pas la découvrir.

Nous marchâmes ainsi pendant plus de quatre milles au milieu des ronces, des hautes herbes et sur un sol spongieux dans lequel les traverses de la voie s'étaient enfoncées.

Le jour commençait à baisser, les policiers montraient de l'inquiétude :

— Ce serait ennuyeux d'être surpris ici par la nuit. Il vaudrait mieux retourner et revenir demain. Ils n'escamoteront pas le train une deuxième fois.

De fait, la forêt n'était guère rassurante. Pourtant je protestai :

— Et si durant ce temps ils assassinent Mr. Hanschild ?

Tout à coup, nous perçûmes un jappement. Je reconnus la voix de l'épagneul.

— Nous sommes arrivés, dis-je au chef des détectives.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il hargneux. On ne voit absolument rien.

— Entendez le chien.

Le policier donna à voix basse un ordre à ses subordonnés et aux soldats. Les fusils furent vérifiés, les revolvers armés. Tous ensemble nous fîmes un *rush* en avant. Notre élan nous amena dans une clairière et... au milieu de cette clairière stationnaient une locomotive, un wagon-salon et un fourgon. Le convoi ne présentait aucune trace d'accident, ni de violence ; seulement les volets - les fenêtres des wagons de ce temps-là comportaient des volets de bois - les volets du wagon-salon était clos. L'épagneul vint en gambadant au-devant de nous. Était-il donc le seul être vivant de la clairière ?

Non. Il fut presque aussitôt rejoint par un jeune homme fort bien tourné, vêtu comme un citadin et qu'escortaient deux autres adolescents. Vous les auriez pris pour les plus paisibles des employés de bureau ailleurs qu'en pleine forêt et sans de gros étuis à revolver qu'ils portaient à un ceinturon drôlement bouclé par-dessus leur veston.

Les policiers, le browning au poing, marchèrent sur les jeunes gens.

— Haut les mains ! ordonnèrent-ils.

Les interpellés répondirent par des éclats de rire :

— Ne soyez donc pas ridicules. Nous sommes trois et vous êtes une bonne douzaine avec des armes de toutes sortes. On se moquera déjà bien assez de la police lorsqu'on saura que vous avez mis près de huit jours à découvrir un train sur une voie de garage.

Le chef policier rengaina son browning. Il se contenta de grogner avec toute la dignité qu'il pouvait mettre dans sa voix :

— Où est Mr. Peter Hanschild ?

— Ne serait-il pas plus correct de faire les présentations avant de commencer la conversation ? émit avec beaucoup

de suavité le jeune homme. Je m'appelle Daniel Hopson. Voici Charly Smith et voilà Bill Ray. Quant à vous, inutile de vous nommer, n'est-ce pas ? Vous êtes les *gentlemen* de la police. Comment allez-vous ?

— Comment allez-vous ? répliqua malgré lui le détective et il répéta : Où est Mr. Peter Hanschild ?

— Mais dans son wagon, naturellement. Où voulez-vous qu'il soit ? Il l'a loué, il en profite.

Le chef policier, Daniel Hopson et moi, nous nous dirigeâmes vers la porte du wagon. Le détective voulut l'ouvrir.

— Une minute, dit Hopson. Nous l'avons fermée à clé de crainte que ces messieurs ne sortent à contre-voie.

La porte ouverte, nous entrâmes dans le compartiment et je dois reconnaître qu'il nous fut impossible de garder notre sérieux : autour de la table du wagon-salon quatre hommes jouaient aux cartes ; l'un était habillé avec recherche, un autre portait l'uniforme des employés ambulants de la Compagnie et les deux derniers étaient en salopette.

Hopson présenta :

— Mr. Peter Hanschild, le chef de train, le mécanicien et le chauffeur.

Le roi de l'aluminium reçut fort mal ses libérateurs.

— Je pensais que vous ne viendriez jamais, gronda-t-il. Ce n'est pas que j'aie personnellement de réclamation à formuler. M. Hopson m'a bien nourri et ces *gentlemen* étaient arrivés à jouer passablement au whist, mais tout de même je méritais que l'on montrât un peu plus d'empressement. Je ferai part de mon mécontentement au gouverneur de l'État.

Voyant mon uniforme, le millionnaire m'interpella rudement :

— Je ne félicite pas votre Compagnie. Le matériel y est vraiment négligé. Mettre huit jours à retrouver une locomotive et un wagon-salon égarés, cela prouve une regrettable incurie.

Il continua sur un ton encore plus agressif :

— Huit jours pour retrouver une locomotive et un wagon-salon ! Combien de temps faut-il lorsqu'il ne s'agit que d'une plate-forme ou d'un fourgon à bestiaux ? Ah ! l'argent des actionnaires est en bonnes mains ! Je comprends maintenant pourquoi les titres de la Compagnie baissent en Bourse.

Afin de détourner le cours de la mauvaise humeur du roi de l'aluminium, le détective proclama :

— Nous allons procéder à l'arrestation de ceux qui vous ont enlevé. Ils répondront de leur crime devant le jury de San-Francisco.

En parlant, le policier agitait une paire de menottes sous le nez de Daniel Hopson.

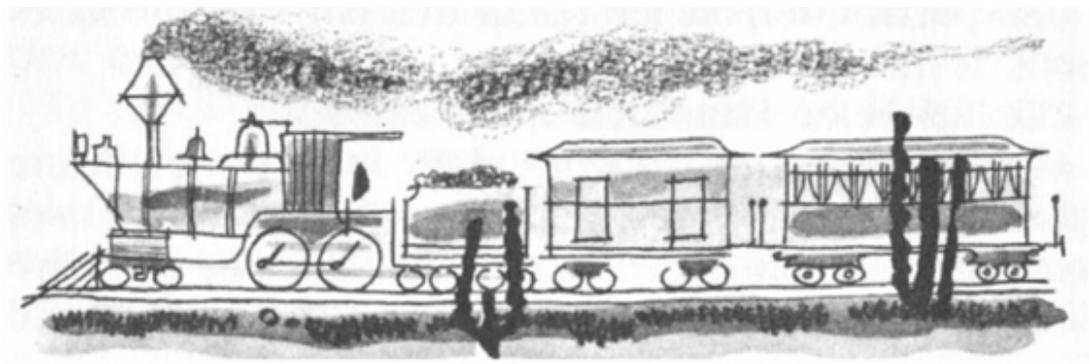
Ce fut Peter Hanschild qui s'interposa :

— N'en faites rien, s'il vous plaît. Je ne porte aucune plainte et je suis prêt à témoigner devant les Assises que c'est volontairement que je me suis fait conduire ici. J'en avais le droit puisque j'avais loué le train. Quant à vous, Daniel Hopson, vous avez eu une idée. Vous savez aussi bien arrêter les trains que les chevaux emballés. Je vous donnerai ma fille.

— Je ne suis pas seul dans cette affaire à avoir eu une idée, riposta modestement Daniel, votre chien aussi en a eu une, car s'il n'était pas allé à la station, nous serions tous morts de faim ici, geôliers et prisonniers. Je dois en effet vous dire que j'étais décidé à ne pas vous lâcher et ma provision de conserves était épuisée.

— C'est bien, mon ami, quand on a une idée, de s'y tenir jusqu'au bout.

Daniel Hopson est aujourd'hui directeur de la Compagnie et je n'ai pas eu à m'en plaindre, car il m'a toujours favorisé.



1 *Bob* est le terme d'argot pour shilling.

2 Vingt-cinq livres.